

Gaspard de la Noche

Luna di Miele

et autres histoires de montagne



Sous la Cape

Dans la même collection

HURL BARBE, *Pompe le Mousse*
Les mésaventures picaresques de deux
sœurs dans l'après-68.

HURL BARBE,
Les Celtes mercenaires
Western bre-ton et post-atomique.
Ça cogne dur dans le désert, entre
Kin-Per et Plouc-Off.

PATRICK BOMAN,
Des nouilles dans le cosmos
Pas facile de faire des nouilles de qualité
au cours d'un voyage intergalactique.

PATRICK BOMAN,
Les Canines dans le pâté
Au milieu du stupre et du lucre
de La Nouvelle-Babylone,
une équipe de hardis vampirolgues
traque les créatures des ténèbres.

PATRICK BOMAN,
*Les Innommables et autres
histoires de Canines*
27 nouvelles par le meilleur spécialiste
français de l'ail bio
et de l'épieu certifié FSC.

PATRICK BOMAN,
Amours, Délices et Morgue
Suite des aventures des vampirolgues
de La Nouvelle-Babylone.
Du saignant!

PATRICK BOMAN,
Peabody se rince l'œil
Opus six des célèbres aventures
de l'Inspector Sahib. Peabody enquête
sur un trouble crime survenu dans une
obscurité principauté...

PIERRE CHARMOZ,
*Première ascension népalaise
de la tour Eiffel
et autres cimes improbables*
Une cordée népalaise s'apprête à faire
l'ascension du sommet parisien.

PIERRE CHARMOZ
ET STUDIO LOU PETITOU,
Le Vampire de Wall Street
Mordu par le comte Madov,
un trader va semer la désolation
dans la Yosemite Valley.

STUDIO LOU PETITOU
ET PIERRE CHARMOZ,
La Canine impériale
Hiver 1853, une menace pèse sur Paris.
L'enquête est menée par Vidocq, Renan
et les saint-simoniens.

YAK RIVAIS, *Francoquin*
Un monument de l'édition
du xx^e siècle enfin réédité.
5 volumes, 1 400 pages de bruit
et de fureur.

RENÉ TROIN,
Chantier Schéhérazade
Et si le groupe des Beatles s'était formé
à La Crau (Var)...

JULES VEINE, *Le Voyage
dans les spasmes*
De l'extase comme moyen
de transport sidéral.

JULES VEINE, *L'Atour infernal*
Plus c'est haut, moins c'est beau!

COLLECTIF, *Histoires d'Aulx*
11 textes pour célébrer la biodiversité
vampiresque. (Coédition imaJn'ère.)

LUNA DI MIELE
ET AUTRES HISTOIRES DE MONTAGNE



Gaspard de la Noche

una di Miele
et autres histoires
de montagne

Sous la Cape

À Rebecca.

SOMMAIRE

Préface.....	II
Luna di Miele.....	I3
Les Circonstances.....	27
L'Agneau pascal	51
L'Auberge ensoleillée	II7

Quand on reçoit un manuscrit et que l'auteur se recommande d'un ami commun, on est saisi d'une sourde angoisse : et si c'était *vraiment* bien ? Il est assez facile de se débarrasser d'un roman bancal ou d'un recueil de haïkus étiques. Mais quand on est saisi dès l'incipit par le prurit coupable de la lecture, pas d'échappatoire possible, ni vers le sommet ni vers la base de cette paroi floue que l'on nomme « lecture ».

Je ne connais pas (encore) Gaspard de la Noche, dont deux nouvelles me sont parvenues grâce à un ami guide commun (salut à toi, Pierrot !). Le petit frisson de l'aventure, je l'ai ressenti dès les premières lignes des *Circonstances*, lecture que j'ai achevée sur un grand éclat de rire – tout en notant cette étrange coïncidence : l'auteur y décrit le paysage qu'il a sous les yeux du balcon de son appartement briançonnais, cette tête de Vautisse (3 156 m) dont je redescendais tout juste au moment d'entreprendre la lecture du manuscrit. Si ça se trouve, avec une puissante paire de jumelles, nous aurions pu nous voir l'un et l'autre à chaque bout du décor de ce texte impertinent.

Autant *Les Circonstances* sent le calcaire chauffé du Briançonnais – et les torrides demoiselles qui s'y promènent –, autant l'autre texte reçu, *Luna di Miele*, se nimbe des lueurs crépusculaires des Dolomites – et sa *chute*, aussi attendue que la fin d'une tragédie grecque, convoque les derniers embrasements de la vie.

Les deux textes m'ont touché – à cœur. J'ai demandé à Gaspard de la Noche s'il avait d'autres nouvelles de la même

eau, pas nécessairement limpide comme celle d'un torrent. Il m'adressa une dizaine de textes, dont j'ai retenu les quatre qui avaient pour cadre la montagne, avant de les transmettre aux Mystérieuses Puissances qui gouvernent Sous la Cape.

Outre les deux nouvelles citées, le lecteur découvrira *L'Agneau pascal* – longue nouvelle, ou court roman, décrivant avec justesse et émotion la vie d'un petit village de la montagne de Lure pendant le Front populaire, et les premiers émois d'un adolescent qui découvre l'amour en même temps que l'horizon du monde; ainsi qu'un exercice de style reprenant le thème de *Luna di Miele*, mais en y introduisant des variations qui, de l'*allegro ma non troppo* du début à l'*andante* final, distillent leur petite musique enchantée: *L'Auberge ensoleillée*.

Que Gaspard de la Noche soit un écrivain, c'est pour moi une certitude. Le mystère, tout de même, reste entier: pourquoi ai-je été le destinataire privilégié de ses proses magiques? Les Galligrasseuil et autres éditeurs ayant rue sur pignon n'en ont-ils pas eu connaissance? Ou les ont-ils retoquées par négligence ou aveuglement? Je l'ignore, mais je ne puis qu'en remercier le Grand Grimpeur, celui qui tient les fils de nos destinées entre ses mains arthritiques.

Gaspard et moi avons échangé suffisamment de courriels pour qu'une complicité se soit nouée. La parution de ce livre sera l'occasion d'une randonnée prochaine, peut-être au sommet de la tête de Vautisse...

Les circonstances, on vous dit!

Pierre CHARMOZ.

Luna di Miele

Le refuge du Velo. À l'époque, j'imaginai une halte réservée aux cyclistes, sotte que j'étais. Mon mari m'avait alors gentiment moquée en m'expliquant que ce Velo, c'était le voile. Le Voile de la Cime de la Madonne, *il Velo della Cima della Madonna de la Pale de San Martino di Castrozza*. J'aimais répéter à l'infini la déclinaison chantante de cet énoncé. Le refuge du Velo est merveilleusement situé au pied du Saas Maor et de la Cime de la Madone. C'est le point d'arrivée du sentier Dino Buzzati, baptisé en l'honneur de l'écrivain alpiniste, celui du *Désert des Tartares*. On le voit depuis San Martino, perché sur un replat au pied des tours dolomitiques du Sud Tyrol, le Haut-Adige italien, près de la frontière autrichienne. Le soir, celui qui se désaltère à la terrasse de l'Osello Dolomiti peut le voir s'allumer jusqu'à ce que le gardien éteigne les lumières à vingt-deux heures.

J'étais revenue à ce refuge. Pour la dernière fois. Comme pour un pèlerinage. Le crépuscule allait venir. Je me reposais, assise sur le petit banc à l'abri du vent. J'admirais le Velo della Cima della Madonna, ce voile de pierre dressé vers le ciel. Une montagne contrastée, avec son pied massif et son sommet qui s'affine comme le Voile de la Madone de Raphaël. Comme souvent dans les Dolomites, le beau temps n'empêchait pas les nuages blanc gris de glisser sur la montagne, la décorant de nuées apaisantes et mystérieuses qui allaient et venaient sur

elle, la caressaient, la cachaient avant de la révéler à nouveau. Avec des nuances de rose apportées par le soleil déclinant.

Le spigolo del Velo est une voie d'escalade célèbre. Je l'avais gravie cinquante ans auparavant lors de mon voyage de noces. Il n'y avait pas de refuge à l'époque mais un simple bivouac. Quel voyage de noces dans le vertige du spigolo ! Nous avions croisé un autre alpiniste qui avait bien ri quand nous lui avions dit que nous étions *in viaggio di nozze*. *Ma que viaggio ?* avait-il répondu en s'esclaffant, *le nozze di escursioni a piedi ?* Il avait fini par comprendre : *Capišto, capišto... Luna di miele... Bene... Molto bene...*

Le spigolo – le pilier – est une raide paroi adossée au Voile et qui conduit à son sommet. J'étais diablement sportive et audacieuse quand j'avais trente ans. Et mon jeune mari donc. Nous avons décidé de débaptiser la montagne : pour nous, ce n'était pas le Voile de la Madone mais le Voile de la Mariée. Cinquante ans. C'est court, une vie. Je n'étais jamais revenue admirer la Cime de la Madone. Trop de souvenirs heureux me liaient au lieu, qui furent suivis de trop de désillusions. Je revenais à quatre-vingts ans voir voguer les voiles de mon passé en m'approchant des sombres portes de la mort.

J'avais la chance d'être épargnée par les deux désastres principaux de l'âge : l'amollissement du cerveau et l'enraidissement des genoux. Bien que mon esprit se fût contraint pendant toute une vie à y faire tourner et retourner les choses, bien que j'eusse malmené mon squelette sur les sentiers des montagnes du monde entier, je demeurais capable de me souvenir non seulement de ma *luna di miele* mais également du nom de l'hôtel où j'avais dormi la veille, à San Martino di Castrozza : l'hôtel Vienna. L'esprit autrichien règne partout dans le Haut-Adige. Des portraits de l'impératrice Sissi et de l'empereur François-Joseph se faisaient face dans la salle à manger où les

serveuses apportaient *antipašti* et succulentes pâtes à la bolognaise, vêtues en costume tyrolien traditionnel. J'y avais laissé ma Ferrari aux bons soins de l'hôtelier, un dénommé Reinhold, garçon sympathique en culotte de peau qui avait eu la délicatesse de ne pas s'étonner de cette cliente au visage de vieille pomme cuite roulant en voiture de sport et partant sac au dos vers ses souvenirs. D'aucuns prétendaient que j'abusais des hormones dont on m'avait recommandé l'usage : des œstrogènes pour pallier les ravages de la ménopause sur les os qu'elle fragilise (et les muqueuses qu'elle assèche). À dire vrai, on m'en avait d'abord recommandé l'usage puis on me l'avait interdit parce que ça favorisait le cancer puis recommandé à nouveau parce que ça protégeait les artères. Les montagnes des prescriptions médicales sont souvent contrastées elles aussi. Je n'en faisais qu'à ma tête, mes os durs comme du fer, ma cervelle alerte et mon minou frétilant encore à la demande. Mais je taisais ce dernier aspect de ma vie hormonalement entretenue : on n'aurait pas compris que des désirs subsistasent à mon âge, sauf les gérontophiles, trop rares, hélas ! Et pas que des désirs : des plaisirs aussi. C'est court une vie.

Je rêvassais à ces paradoxes en me prélassant devant le refuge. Je dégustais un délicieux Vino Santo, un vin blanc doux produit vers le lac de Garde, où j'avais eu mes habitudes par le passé. Après nos exploits alpins, mon mari m'emmenait à Riva dell Garda. On se baignait dans le lac. C'était délicieux.

J'attendais que l'on servît le repas du soir. J'en salivais par avance, mes implants dentaires solides comme des rocs dolomitiques. Au menu : *antipašti*, macaronis *con salsa di pomodoro* puis goulasch à la hongroise – on n'est pas héritiers de François-Joseph pour rien par ici. Un jeune alpiniste vint s'asseoir à mes côtés avec une canette de bière. Un bel oiseau dans les vingt-cinq ans, finement musclé, brun avec de grands yeux

noirs et tristes ornés de longs cils. Un latin lover de magazine. J'engageai la conversation mais il était Italien et ne baragouinait guère mieux l'anglais que moi la langue de Dante. Moi qui aime tant les Italiens. On se parla quand même avec force gestes. Je compris qu'il était venu pour gravir le spigolo. Je lui demandai s'il connaissait la voie. Il fit «non» de la tête. Je précisai qu'elle était réputée assez difficile. Il ricana: *Si signora... Molto difficile, credo che si, signora*. Comme je cherchais à savoir avec quel compagnon il allait s'encorder, il me fit comprendre qu'il y allait seul: *Singolo... Solo, signora*. Quelle audace. Quelle imprudence. Il perçut mon étonnement effaré. Il répliqua: *No importa*, puis, se rengorgeant en se levant et me toisant: *Io sono un alpinista considerata*. Il ricana en ajoutant: *I migliori al mondo... Best of the world, madamina*. Il montrait ses biceps comme un athlète de foire en grimaçant. Une larme coula sur sa joue et il disparut dans le refuge. Singulier garçon. Je décidai de le suivre pour passer à table et picoler un brin. Il m'avait remuée et j'étais lasse d'évoquer le souvenir de mon délicieux mari qui m'avait assurée dans la périlleuse escalade du Spigolo. Il me tenait bien à l'époque. C'est après qu'il me laissa tomber. Je commençais à regretter ce pèlerinage.

Comme je m'apprêtais à entrer dans le refuge, un couple se présenta au sortir du sentier, suant sang et eau sous le poids de sacs monstrueusement lourds qu'ils jetèrent à leurs pieds, à bout de souffle. Elle était bien jolie, vingt-cinq, trente ans peut-être? Toute brune et bouclée, des frisettes humides tombant sur son front et des rondeurs partout: un visage rond et rieur, de gros seins appétissants qui se moulaient dans le teeshirt, de belles fesses rondes et charnues qui se devinaient sous le short kaki et un sourire tout rond dans une bouche toute ronde. Elle interpella son compagnon sitôt arrivée. Elle parlait d'abondance, très vite mais d'une voix fluette et charmante:

– Faut-il que je t'ait dit que j'avais tout dit, Gaspare mio amore cachottier que c'était si long la montée.

– Ben si faut tout te dire, y a plus de surprise.

Des Français. Elle prononçait néanmoins Gaspare à l'italienne: *Gaspaaré*. Moi qui aime tant les Italiens. Il était tout le contraire d'elle, grand, sec, bien découplé, une belle trentecinquaine, superbe comme un dieu grec avec de grands yeux bleus, des cheveux vénitiens, un menton volontaire, un front immense, aussi carré qu'elle était ronde. Il l'embrassa doucement, épousa son front avec un mouchoir, la prit par les hanches face à lui et la contempla longuement avant de lui murmurer à l'oreille des mots que je devinais mutins car elle lui adressa un sourire charmant en rosissant un peu. J'interrompis les confidences: « Bonsoir les amoureux. Si vous voulez dîner, c'est maintenant ou jamais. Gardez-en pour plus tard. »

Ils me saluèrent gaiement, s'esbaudirent selon l'usage de rencontrer une vieille dame en montagne, et Française en plus. J'interrompis les balivernes et autres compliments auxquels j'étais habituée et qui m'irritaient depuis longtemps. Je les invitai à me suivre pour le repas. Ils ne se firent pas prier, morts de faim qu'ils étaient.

Nous nous installâmes ensemble. L'alpiniste solitaire regardait ses macaronis gisant dans la sauce tomate, attablé plus loin le menton dans ses mains. Nous n'étions que quatre clients dans le refuge. Je lui fis signe de se joindre à nous mais il refusa de la tête avec un sourire triste et compassé. Le repas était savoureux, les *antipasti* abondants, les macaronis et le goulasch roboratifs. Le bardolino, rouge vif, était comme il convient: frais, nerveux, presque pétillant. J'oubliai que Bardolino est au bord du lac de Garde et je contemplai les amoureux bâfrer. Ayant raflé le plateau de fromages auquel je n'avais touché qu'avec parcimonie, ils semblèrent enfin rassasiés. J'engageai la

conversation. Il était réservé, c'est elle qui répondait en parlant très vite, un vrai moulin :

- Alors ? Repus ?
- Oh ça super bemadame.
- Êtes-vous alpinistes ?
- Randonneurs seulement randonneurs mon mari a voulu me faire connaître la montagne.

Elle rosit à nouveau en se tournant vers son Gaspare, qui lui souriait tendrement. Elle était absolument charmante. Je poursuivis :

- Jeunes mariés ?
- Nous sommes en voyage de noces.
- Venise ? Vérone ?
- Oui voilà ça très original n'est-ce pas ?
- Vous êtes allés au balcon de Juliette, à Vérone ?
- Oui c'est nul non ?
- Le lieu, oui, mais pas l'histoire. L'amour appelle la mort.
- Vous êtes gaie vous alors.
- C'est comme ça : Roméo et Juliette, Tristan et Isolde, Don José et Carmen, j'en passe et des plus dramatiques. Mais on ne le sait qu'à la fin de l'histoire, la Mort des Amants, après qu'ils ont quitté *leurs lits pleins d'odeurs légères et leurs divans profonds comme des tombeaux*.

Je me levai pour aller pisser tel un vieux en me réjouissant cependant de ce bonheur des dames : on n'a pas de prostate. Je regagnai la table et je parvins à sauver un peu du tiramisu que les deux jeunes auraient fini par dévorer entièrement sans mon intervention. Ils s'excusèrent, affirmant avoir pensé que j'allais me coucher :

- Excusez-nous.
- Vous l'êtes. Moi c'est Gilberte, lui Gaspare, c'est ça ? Et vous, belle enfant ?

- Juliette.
- Oups.
- Ne vous inquiétez pas madame on n'apas de balcon vit dans un deux pièces saurez de chaussée.
- Où allez-vous demain ?
- Vers la via ferrata del Velo le Porton le col de Ballet la Rosetta.
- Nous nous verrons peut-être. Je compte aller jusqu'au Porton. Mais je marche assez lentement quand même, vous savez. Et la ferrata du Velo est rude. Tout comme vous je suis venue en voyage de nocces ici. Il y a cinquante ans. *Luna di miele*, comme disent les Italiens.
- Vous êtes formidable c'était bien ?
- Merveilleux. Et je crois bien que mon fils a été conçu ici même. L'amour appelle la vie, bien sûr, pardonnez mes sottises réflexions sur la pauvre Juliette et son Roméo. Dormez bien et à demain.

Je tus que mon délicieux mari m'avait abandonnée cinq ans plus tard pour sa secrétaire, une salope qui lui en avait fait voir ensuite. Bien fait. À quoi bon ? L'amour appelle la vie et les tromperies. Je les quittai enamourés pour rejoindre la petite chambre confortable. Il y avait deux lits superposés mais j'y étais seule. J'entendis les jeunes se coucher dans la chambre mitoyenne. La lumière filtrait par un interstice entre les planches. Ils y étaient seuls. Le gardien nous avait fait profiter de la faible fréquentation et chaque client se trouvait comme à l'hôtel. Je glissai un regard de voyeuse. Ils se dévêtirent rapidement, lui grand et beau, le torse orné de poils blonds follets qui couraient entre ses pectoraux puissants jusqu'au pubis, des fesses superbes, musclées, une belle cambrure avec un long sexe épais. Elle, très blanche de peau et pulpeuse, une touffe brune au mitan des hanches larges, très femme, très mère, des gros seins d'ivoire aux larges aréoles brunes et aux longs

tétons. J'eus envie de me masturber mais j'étais trop fatiguée. Eux aussi : je les vis s'affaler dans les bras l'un de l'autre et s'effondrer d'un sommeil paisible. Au contraire de moi qui m'endormis d'un sommeil léger et fragile. Pour épargnée que j'étais des ravages de l'âge, je dormais peu. Je tentai de regarder de l'autre côté, dans la chambre de l'alpiniste solitaire. Je parvins à l'entrevoir aussi : il était allongé et la clarté de la lune éclairait d'une lumière glauque son visage blafard aux yeux grands ouverts.

Le lendemain matin, je pris mon petit déjeuner avec le jeune couple. Ils étaient bien reposés et nous avions fait la grasse matinée sans nous concerter. Contrairement aux alpinistes, les randonneurs aiment à prendre leur petit déjeuner lentement et vers les huit heures, comme des touristes et non comme les grimpeurs qui partent avant l'aube. Elle engagea la conversation :

– Alors comme ça vous allez au Porton vous aussi ?

– Oui. À mon allure. Je ne sais pas si je parviendrai à passer la via ferrata del Velo, qui est fort raide, mais c'est mon but : on voit bien le sommet du Voile depuis le Porton. C'est comme un pèlerinage pour moi. Et j'ai mes jumelles. Et vous donc, racontez-moi votre voyage de noces.

Ils étaient adorables. Elle abandonnait sa menotte joufflue dans la main de son beau mari, une main de pianiste aux longs doigts secs et nerveux. Ils se lançaient furtivement des regards complices tout en poursuivant la conversation, buvant à petites gorgées le café préparé par le gardien du refuge qui, tel un authentique *barista*, avait concocté pour elle un *caffè miniveneziano*, long, dans un verre, et *macchiato*, avec un peu de mousse de lait et agrémenté de poudre de cacao. Gaspare et moi avions choisi un *espresso*. Elle parlait très vite, un débit incroyable et régulier comme celui d'une fontaine

d'eau, sans la moindre hésitation, sans jamais de «heu» ou de «c'est-à-dire» ou de «ben». C'était fascinant : on aurait pu croire qu'elle récitait un texte appris par cœur. Mais contrairement à l'irritation qui monte quand on se trouve confronté à ces moulins à paroles que sont les logorrhéiques, je ressentais une impression agréable, comme un doux bercement en l'écoutant se raconter, toute jolie et heureuse avec ses frisettes qui s'agitaient : «Eh bien nous nous sommes mariés il y a un mois jour pour jour, mais je ne pouvais pas partir comme prévu parce qu'un collègue du cabinet où je travaille, je suis consultant junior en finances je ne diplômé d'une école de commerce mais j'exerce déjà depuis un an dans ce cabinet de consulting et ce collègue est tombé malade le jour même de notre mariage, c'est incroyablement ? Alors nous avons dû remettre, c'était facile pour Gaspare, il est artiste alors il a les horaires et les vacances qu'il veut n'est-ce pas chéri ? Il est d'origine italienne et artiste peintre il a déjà beaucoup de succès vous savez, alors nous sommes partis pour Venise il y a quinze jours j'adore Venise Carpaccio surtout, vous savez ce peintre qui traitait des rouges formidables qui ont donné le nom à cette viande de bœuf coupée en fines tranches, il faut congeler la pièce avant pour obtenir cette finesse, n'est-ce pas ? Mais Gaspare voulait me faire connaître les Dolomites n'est-ce pas chéri ? C'est un peu dur de grimper jusqu'ici, je ne suis guère sportive mais qu'est-ce que c'est beau, tu es formidable chéri j'irais même avec toi si tu me le demandes c'est comme ça qu'on dit ? Ou Voile de la Madone je ne sais plus, j'y grimperais si Gaspare me le demandait. »

Son débit était fluide et si charmant que j'en avais les yeux mouillés. Elle riait en dévorant son Gaspare des yeux comme elle aurait sans doute mordu de ses belles dents blanches et régulières dans une tranche de carpaccio voluptueuse et acide. Un étrange sentiment me tenaillait, émue que j'étais de

ces voyages de noces qui se déroulaient par ici : le mien il y a cinquante ans, le leur maintenant.

Je partis avant Juliette et Gaspare mais ils me dépassèrent vite, allant leur pas. Après le sentier, je m'équipai avec le baudrier et les sangles pour gravir les échelles qui mènent vers le Porton, ce vaste et magnifique portique naturel de pierre qui se trouve face au Voile. Je grimpais lentement, à mon rythme, et je n'y parvins pas avant midi. Je rejoignis les jeunes mariés. Ils pique-niquaient sur l'herbe rase. Ils me proposèrent gentiment un peu des trop abondantes victuailles qu'ils avaient extirpées de leurs trop énormes sacs à dos. J'ôtai le mien pour m'asseoir confortablement sur une grosse pierre qui semblait être posée là pour servir de siège. Je levai la tête vers le sommet du Velo tout proche.

Un alpiniste s'était engagé dans le spigolo. Ce ne pouvait être que le latin lover au regard triste. Que fichait-il encore dans la voie à midi ? Je ne l'avais pas vu au refuge le matin. Le spigolo se sort en deux à trois heures et sans doute moins pour le meilleur alpiniste du monde. Qu'avait-il glandé ? Il en était à la moitié, sur la raide dalle en V sup. Je le regardai dans mes jumelles. Il grimpait vite, à l'aise, souple. À l'évidence un fort grimpeur. Il dévissa brutalement. Nous vîmes son corps s'abîmer dans le vide, planer un fugace instant, rebondir sur la paroi, se disloquer comme un pantin et s'écraser au pied du pilier deux cents mètres plus bas. Il n'avait pas poussé un cri.

Juliette et Gaspare avaient contemplé la scène pétrifiés. Juliette, bouche bée, serra la main de son mari contre sa poitrine. J'étais sidérée, sidérée par la beauté morbide de cet homme s'envolant en silence dans le néant. Mon cœur se serrait d'angoisse. Toute ma vie passa en un éclair devant les sombres portes de la mort ouvertes devant lui, entrouvertes devant moi. Devant nous. C'est court une vie.

Mais il fallait agir, protéger les deux jeunes qui ne faisaient que s'engager sur le chemin. Je les apostrophai : « Filez vite au refuge et prévenez le gardien qu'il y a eu un accident au spigolo dell Velo, qu'un alpiniste a dévissé. Un accident, compris? *Accidente!* » Ils ne se firent pas prier et je les vis détalé vers les échelles. J'actionnai mon portable pour prévenir les secours mais je n'obtins pas de connexion. L'urgence était relative : après deux cents mètres de chute verticale, le beau gosse devait faire une belle bouillie pour les chiens. Je repris la via ferrata pour m'en retourner sur mes pas. Avec prudence et circonspection : la redescente est plus délicate que la montée, obligé que l'on est de se tordre la tête pour chercher où va s'appuyer le pied. Et toute flambarde que j'aimais à paraître, l'exercice restait périlleux pour une vieille, fût-elle bien conservée. Bien conservée la vieille, comme on disait derrière mon dos. Comme si je ne supputais pas leurs euphémismes, les seniors, le quatrième âge et toutes ces bêtises. Bien conservée comme les sardines en maison de retraite? Je pensais au bel oiseau en parcourant le sentier qui succède à la via ferrata vers le refuge du Velo. Qui était-il cet insolent? Avait-il dévissé? S'était-il suicidé? Des souvenirs le liaient-ils au lieu? J'avais le cœur gros.

Au refuge, tout semblait désert. Je trouvai le gardien dans le réduit de sa cuisine. Je le questionnai sur l'accident et il me confia y avoir assisté car il surveillait avec sa puissante longue-vue l'alpiniste parti tôt le matin pour le Spigolo. Tout comme moi, il s'était interrogé : qu'avait-il pu bien faire pendant toute la matinée avant de s'engager dans la voie et de s'y envoler dans le soleil de midi? Tout comme moi, il s'était inquiété pour cet audacieux solitaire. Il avait prévenu les secours. Je m'enquis des jeunes mariés. Il fit un mouvement de tête vers les chambres, m'indiquant qu'ils faisaient la sieste. Ils avaient sans doute

renoncé à repartir vers le Porton et devaient se reposer de leurs émotions.

J'allai prendre une douche, me laver de tout ça. Les douches sont chaudes dans les refuges austro-italiens. Il n'y avait personne dans la salle des sanitaires. Je m'y dévêtis complètement. J'admirai mon corps dans le miroir. Mes cheveux encore drus, blancs et jaunes par endroits, mon visage de pomme cuite, mes lèvres minces et gercées, mes seins avachis qui furent si beaux et dardés sous les bouches de mes amants, de mes amantes aussi, mes belles ferventes parties désormais, envolées comme le bel oiseau tombé du Spigolo, mon thorax décati aux côtes saillantes, mon ventre ridé, fripé, creusé, mon pubis saillant avec obscénité que ne décorait plus depuis longtemps nulle toison et qui semblait un bec au-dessus de mes lèvres pendantes, mes jambes maigres et ravagées de mauve horrible, de varices, de taches brunâtres. Je regardai mes mains décharnées couvertes de crasse sénile, ces ombres marronnasses qui y dessinent l'avertissement. Je me retournai pour contempler mes fesses en goutte d'huile qui s'effilochaient, lamentables. J'en écartai une pour exhiber ma raie et mon trou du cul. Satisfaite, je me douchai longuement, voluptueusement, laissant à l'envi jaillir l'eau vive du pommeau dans ma vulve comme je faisais quand j'étais jeune fille pour quêter quelque trouble. La Mort appelle l'Amour, ou le plaisir au moins. L'oubli. L'oubli dans le plaisir charnel. Éros n'est jamais loin de son frère, Thanatos.

Je regagnai ma chambre et je m'allongeai. Nue. Juliette et son Gaspard faisaient la sieste à côté. Une sieste pleine de soupirs. Je glissai un œil par l'interstice. Juliette était devant moi, belle, nue, en levrette. Je voyais ses beaux seins ronds, couverts de perles de sueur, qui pendaient et bougeaient au rythme de la saillie. Elle avait mi-clos ses beaux yeux noirs et

se pâmail, un sourire esquissé sur ses lèvres entrouvertes. Son Gaspare la labourait à genoux, lentement, puissamment, ses mains accrochées aux hanches. Son torse parfait brillait dans l'ombre et son regard s'inclinait sur la croupe offerte de sa femme. Il accéléra imperceptiblement son rut. Elle murmura lentement: *Viens, viens, viens mon chéri*. Je me masturbai à leur unisson et je sentis monter en moi un orgasme qui me saisit aux jambes, aux fesses, au con, au cœur et je jouis en même temps qu'eux dans une complicité cachée, délicieuse et candide.

Les Circonstances

Qu'un grand désordre règne dans l'intimité de quelqu'un ne signifie pas qu'il aime le désordre. Bien au contraire. La cuisine semble-t-elle abandonnée? Avec force vaisselle sale, plats entamés, reliefs étalés ci et là? En compagnie de trognons de pomme et croûtes fromagères trônant sur la table? Vous songez que le propriétaire des lieux se complaît dans la négligence? Vous vous trompez: il la déteste. Il ne la supporte plus. Il en a honte. Voilà pourquoi il va bientôt se mettre à ranger et ça sera nickel-chrome et on verra ce qu'on verra. En attendant, mieux vaut un foutoir total qu'un ordre imparfait. Ils sont comme ça les vrais amoureux du rangement, les obsessionnels du «une-place-pour-chaque-chose-chaque-chose-à-sa-place», les névrosés de l'ordre: leur souci de la perfection est tel qu'ils ne sauraient se contenter de demi-mesures. Alors, on attend le grand jour où tout sera remis d'équerre, le jour du grand lessivage manches retroussées et toutes éponges dehors, demain ou peut-être vendredi, en tout cas le prochain week-end quoi qu'il arrive. D'ici là, on laisse les moutons envahir le parquet, les journaux s'entasser dans le couloir et les fringues se répandre sur le lit, la table de nuit, le canapé du salon. On regarde les tasses sur la desserte, on observe les trognons de pomme brunir sur la table. Mais quand on s'y mettra, on pourra manger par terre.

Le bureau de Candaule était un capharnaüm étonnant. Bouquins et revues professionnelles s'épalaient par terre, enche-

vêtrés avec cartons, cartonnages, dossiers, chemises et classeurs en piles diverses à un point tel qu'une sorte de tranchée était ménagée au sol pour permettre au visiteur de gagner la table de travail du propriétaire des lieux où vacillaient moult campaniles de papiers divers, soucoupes empilées, tablettes de chocolat déchirées surmontées par un Opinel entrouvert. Assis derrière un ordinateur dont le disque dur devait couiner sous les fichiers et dossiers redondants ou obsolètes, Candaule souriait en vous accueillant : *Excusez le désordre, je n'ai pas rangé depuis quinze jours, je suis débordé.*

Il était censé diriger l'entreprise qu'il avait héritée de son père. En fait, il n'en foutait pas une rame. Il attendait vendredi pour ranger son bureau. L'aveuglement paternel avait ses limites : c'était le dévoué Martin, le directeur exécutif, qui faisait le job. La boîte prospérait.

Candaule était amateur d'alpinisme. Il m'avait pris en amitié en raison de cette passion commune qui justifiait que l'on se tutoyât bien que je ne fusse que modeste responsable de la comptabilité. Il me donnait du « Mon vieux » ou du « Vieux ». Ça m'amusait parfois, ça m'agaçait souvent.

Il m'en parlait depuis des années. Qu'il faisait de l'escalade, qu'il passerait me voir à Briançon. Contrairement à Martin dont il fallait se méfier, Candaule était sympathique. Il aimait fréquenter la machine à café avec les employés, hâbleur et paternaliste en jeans et teeshirt comme un Steve Jobs de banlieue. Sympa. Surtout chamoniard, qu'il disait. Il me racontait ses courses, ses projets, ses exploits – entre alpinistes, on se comprend. Il me taquinait au motif que je fréquentais l'Oisans : *Bof, l'Oisans, mon vieux, c'est vrai qu'y a des jolies courses dans les Écrins, la Barre, la Meije, l'Olan... Mais, crois-moi, ça vaut pas Chamonix. Et puis, se gaver cinq heures de sentier pour gagner de mauvais refuges : oubliée ! Au moins, vieux,*

chez moi, à Cham, tu prends le téléphérique de l'aiguille du Midi et, pffft, en cinq minutes t'es au refuge de l'Envers des Aiguilles, et à nous la face sud du Fou. Il avait hérité aussi d'un chalet aux Praz. Quant à la face sud de l'aiguille du Fou... M'aurait étonné qu'il se fût engagé comme ça sur les traces de Gary Hemming, de Simone Badier ou de Catherine Destivelle dans une ED sup infaisable par tout client de machine à café un peu normal. Ceux qui s'y aventurent ne s'en vantent pas, d'habitude. Avoir réussi les grandes voies, ça se déguste *in petto*. Bien suffisant qu'il ait pu achever la traversée Midi-Plan, le Candaule. Son plus bel exploit.

Mais il était sympa, un brave type au fond, un peu couillon, un peu baratineur, qui m'amusait devant la machine à café. Plutôt beau gosse avec des yeux bleus naïfs et vides, grand, sec, bien découplé, un beau physique d'alpiniste sans aucun doute. Mais la fin de la trentaine se profilant, le bidon s'épaississait un peu à mesure. Et le regard vide. Ça gâche tout, un regard vide. Célibataire endurci, on ne lui connaissait pas d'aventures dans la boîte, un domaine où il se la jouait mystérieux. Friqué à mort, il garait sa Porsche 911 rouge bien en vue dans la cour, étalant un privilège qui ne se partageait qu'avec la 407 grise de Martin. Les Ray-Ban sur le tableau de bord, derrière le pare-brise. Même les jours de pluie. On pouvait croire à un attirail de play-boy dragueur. Rien n'était moins sûr et je soupçonnais Candaule de ne pas plus conquérir aisément les femmes que les cimes. Contrairement aux exploits alpins dont il faisait complaisamment étalage, il n'évoquait jamais d'aventures sentimentales. En revanche, il me reprochait volontiers les miennes. Sans être un séducteur invétéré, il m'arrivait de céder aux tentations qui s'offrent parfois sur le lieu de travail. Certes, ce n'est pas recommandé, c'est dangereux de mélanger sexe et boulot, tout le monde sait ça. Mais d'un autre côté, on

ne baise qu'avec les gens qu'on rencontre, non? Et c'est tellement plus excitant quand c'est fortuit, improvisé, inattendu. Internet et les sites de rencontres, quelle horreur! Quel plaisir peut-on attendre de femmes qui vous proposent un rendez-vous dans trois jours? Est-ce que je sais si j'aurai les hormones du désir en phase dans trois jours? Avec Carole, la secrétaire de Martin, ça s'était fait dans l'instant du désir.

Candaule me prévenait d'un ton docte et protecteur: *Tu devrais faire gaffe mon vieux quand même, tu sais... Les gonzesses maintenant, elles peuvent te faire foutre en tôle juste parce que tu leur as dit bonjour dans l'ascenseur. Surtout moi, en tant que boss, tu penses bien. Mais toi aussi tu devrais faire gaffe. Tant que ça n'a pas de répercussion sur le travail, j'ai rien à dire. Mais fais gaffe quand même, vieux. Et puis, t'es marié, non?* Certes, j'étais marié et heureux en ménage. Et après? Ma femme me laissait filer grimper à Briançon et ne m'interrogeait pas trop sur mes autres escalades. Je remerciais Candaule de ses conseils, affirmant que je prenais toujours l'escalier dès que j'avisais la Carole toute seule dans la cabine quand j'allais pour y entrer et que j'y disais: «Salut Carole» et que je m'engouffrais dans l'escalier pour gravir les marches en courant: excellent pour l'entraînement. Il haussait les épaules et en remettait une couche: *Tu déconnes toujours, mais je sais ce que je dis: fais gaffe mon vieux.* Candaule faisait tellement gaffe que je me demandais souvent s'il avait une autre vie sexuelle que la branlette vespérale en fantasmant sur Carole et ses gros nichons.

C'était pourtant pas compliqué, pas plus avec Carole qu'avec les autres. On commence par retenir la main quand on se la serre, chaque jour un peu plus longtemps puis on l'attarde sur l'épaule, sur la taille et ça se sait vite: soit la dame montre clairement que tu l'emmerdes et tu laisses tomber; soit elle ne dit rien et à nous les *T'as le temps de prendre un*

pot à la sortie ce soir? et on entame le chantier; soit, plus rare, les *Oh vous-z-alors qu'est-ce que vous êtes taquin*: on peut se lancer sans coup férir. Avec la Carole, je m'étais féri un coup alors qu'elle traînait encore dans les couloirs un soir vers les six heures. *Tiens t'es encore là, Carole? Tu viens avec moi? J'ai oublié un truc dans mon bureau.* Elle ne s'est pas fait prier, vu qu'on se chauffait tous les deux depuis une bonne quinzaine. Il suffisait d'une circonstance. Il y a des femmes comme ça: il leur faut des circonstances. En l'occurrence, ce que j'avais oublié dans mon bureau, c'était mon envie de la troncher debout contre. Et aïe donc, bien troussée haut sur les hanches, son gros cul de blonde exposé à bonne hauteur, le string écarté et les grosses loches déballées du soutif qu'elle frottait contre le simili-bois en gueulant *oh la la qu'est ce que tu me fais.* Le temps de mettre une capote et je te l'avais limée d'importance, la Carole, avec sa chatte bien visqueuse et ses tétons qu'elle travaillait comme une folle en couinant *oh la la qu'est ce que tu me fais.* Elle avait bien pris son pied avant de rentrer faire une purée-jambon à son mari servi devant la télé et je ne sache pas qu'elle soit passée chez le procureur de la République porter plainte pour harcèlement. Carole eût été fort surprise qu'on lui reprochât de tromper son mari. Je l'imaginais répondre: *Quoi? Un amant, moi? Vous n'y pensez pas.* Je ne narraï pas mes exploits à Candaule mais tout finit par se savoir dans une boîte. Je gardais surtout par-devers moi mes déboires avec cette allumeuse de Nadia, qui n'avait rien voulu savoir, et mes insuffisances avec cette pétasse de Sylvie qui était tellement salope que j'en avais débandé. C'est la vie des entreprises.

Je ne racontais pas davantage à Candaule mes courses en Oisans, le couloir en Z à la face nord de la Meije, la calotte des Agneaux ou la traversée de Sialouze. Il n'en aurait rien eu à foutre. Il préférerait raconter qu'écouter. Se montrer que

regarder. Conseiller doctement. Il avait tort : je lui aurais dit comment Carole me la serrait à genoux entre ses gros nichons qu'il se serait vraiment bien branlé le soir, le con. Son esprit devait être comme son bureau : bien rangé, mais plus tard. En attendant, mieux valait un désordre total qu'un ordre imparfait.

J'étais loin de penser à lui ce beau soir d'été-là à Briançon. Je regardais de mon balcon la vallée de la Durance s'étaler mollement vers le verrou de Prelles. J'avais hérité d'un appartement dans la vieille ville, un joli studio au troisième étage d'un bâtiment neuf assez quelconque construit sur les vestiges d'anciennes casernes vers le pont d'Asfeld – cet audacieux pont du diable qui enjambe la rivière à l'entrée de la cité et honore le nom d'un maréchal de Louis XV qui savait faire travailler les autres. Mon père disait : j'ai acheté la vue. Il avait bien raison. Candaule avait hérité d'une entreprise, moi d'une vue. Je songeais à mon père en laissant mon regard s'égarer vers le sud du panorama imprenable : rive droite, les tenailles de Montbrison cisailaient le ciel par-dessus la croupe crucifiée de la Salcette ; rive gauche, le petit hameau du Mélezin languissait sous les derniers rayons du couchant. Des gamins gambadaient à mes pieds dans le joli parc de la Schappe, une usine en ruine où leurs prédécesseurs du XIX^e siècle industriel étaient menés en sabot dans le petit matin pour aller peigner les déchets de soie des filatures lyonnaises.

J'étais bien en sirotant une bière. Je regardais surtout les Tenailles car je revenais de l'éperon Renaud, une superbe voie aérienne qui se sortait dans la matinée sans qu'il soit nécessaire de marcher cinq heures jusqu'au refuge : on démarre du bord de la route, et en moins d'une heure on est à l'attaque. C'est une très belle course, avec une longueur de V sup déversante et athlétique sur la fin, bordel, j'en avais bavé. Heureusement que

mon pote Pierrot avait mis une « pédale » pour le pas de sortie, sinon je serais encore pendu au clou. Certes, ça ne se pratique plus l'escalade artificielle, c'est démodé, c'est pas écolo. Pas esthétique. Sauf que, avec mes bras moulus, je m'étais trouvé bien content de pouvoir prendre pied sur la petite échelle. Ils me font bien marrer les ayatollahs de l'escalade propre. Y z-ont jamais tiré sur une dégaine, peut-être ?

Mais voila le téléphone qui s'agite. *Candaule ? Ça alors ! T'es à Briançon ? Où ça ? À l'hôtel de la Paix le mal nommé ? Viens donc me voir. Quoi ? T'es avec une copine ? Une fille de la boîte, j'parie ! Meuh, non, j'rigole, je connais ta prudence. Mais oui, venez maintenant, je vous offre l'apéro et on en causera.* Candaule à Briançon avec une fille ? J'étais impatient de voir ça. Où l'avait-il dégottée ? Et quel type de gonzesse pouvait-ce être ? J'avais une bouteille au frais, un coteaux-du-layon que m'avait offert Pierrot pour une grande occasion. Je l'ouvris.

Il n'y a pas plus de deux cents mètres entre l'hôtel de la Paix et le pont d'Asfeld. J'ouvris la porte vingt minutes plus tard et je restai mâchoire décrochée une bonne minute. Non tant devant mon Candaule et son sempiternel et agaçant *Salut vieux, ça boume ?* qu'en découvrant à son bras une jolie rouquine dans les vingt-cinq ans, super bien roulée. Mon Candaule resplendissait et goguenardait devant mon air estoqué : *Salut vieux, ça boume ? Je te présente Marie-Chantal.* Je ne pouvais que répliquer : *Enchanté, charmé de vous connaître.* Car elle était charmante la rouquine, coiffée en queue-de-cheval, des grands yeux verts de magazine, une peau très blanche, une jolie bouche méprisante à la Jeanne Moreau, grande et mince avec de petits nichons haut perchés dans un top moulant vert d'eau, le nombril à l'air au milieu d'un ventre tout plat bronzé. *Entrez donc.* La fille valait le coup d'œil que je glissai sur elle au passage : un petit nez pointu, un beau port de

tête arrogant, taille de guêpe, longues jambes serrées dans un pantacourt vert bronze moulant un cul tout rond et charnu, le tout perché sur des espadrilles compensées de quinze centimètres. Candaule jubilait. M'était avis qu'il devait pas jubiler tous les jours car elle semblait aussi antipathique que superbe, la Marie-Chantal qui me tendait une molle main indifférente : *Bonsoir Monsieur.*

Je les priai de s'asseoir. J'offris le vin et nous engageâmes la conversation. Elle s'avachit dans le canapé et trempa ses lèvres dans le suave et moelleux blanc d'Anjou comme dans le premier chardonnay venu. Snobinarde revenue de tout avant même d'être partie, me semblait-il. Où donc Candaule avait-il déniché ce petit lot ? Nous l'avons vu : c'était un homme qui préférerait se montrer que regarder. En l'occurrence, il devait attirer un paquet de regards en se baladant avec cette beauté ombrageuse au bras. Mais peut-être était-elle une timide ?

Je vantais le merveilleux paysage qui se découvrait derrière la baie vitrée ouverte sur mon balcon. Comme souvent dans les Alpes du Sud et malgré le crépuscule qui s'annonçait, il faisait très doux. La lumière traînait sur le pic de Vautisse qui se profile au loin et clôt la perspective. Une lumière chaude et apaisante. Elle tourna la tête vaguement, lui jeta un regard morne et se remit au coteaux-du-layon sans un mot. Si elle n'était que timide et non insupportablement vaniteuse, c'était vachement bien imité. Candaule, au moins, s'ébaudissait avec politesse, du style : *Vachement bon ton pinard mon vieux. Et superbe dis donc ton appart, vieux, presque aussi beau que Cham, enfin, moins impressionnant mais vachement beau quand même, un peu moyenne montagne, tu vois ce que je veux dire ?* Je voyais surtout sa connerie mais, comme on sait, il était sympa, je l'aimais bien avec sa gentille naïveté narcissique, il m'amusait. Et il m'intriguait désormais avec cette beauté poseuse alanguie

à ses côtés, qui acceptait qu'il engageât une main conquérante sur sa fine cuisse. Il enchaîna : *Dis donc vieux, tu connais bien le coin, non ? En fait, on va en Italie, tu sais, Marie-Chantal est de Valence, alors comme je suis passé la prendre c'était sur notre chemin, Briançon, c'est pour ça qu'on est là. On va à Venise et j'aimerais l'emmener dans les Dolomites, c'est pour ça qu'on est là, sans ça tu penses bien qu'on serait à Chamonix, tu vois vieux ?* Je ne voyais pas très bien, mais j'approuvais sa démarche. Il faut toujours approuver les hâbleurs qui hâblent devant une dulcinée péteuse. Il poursuivit : *C'est que Marie-Chantal n'a jamais fait de montagne alors je me suis dit que, vieux, comme tu dois bien connaître le coin, tu pourrais nous conseiller une petite course d'initiation ? Et même venir avec nous si tu veux bien, tu vois ?* Je voyais. Il avait besoin d'un témoin, d'un public connaisseur pour étaler son savoir, rassurer sa compagne sur ses compétences d'alpiniste, l'épater. Tout en me demandant ce qui pourrait bien épater cette jolie suffisante je me tournai vers elle et l'interrogeai : *Vous n'avez jamais fait d'escalade, Mademoiselle ?* Candaule s'offusqua : *Mais voyons, vieux, tu peux la tutoyer, n'est-ce pas Love ?* Love. Il l'appelait Love. Love ne répondit ni oui ni merde mais esquissa un vague sourire qui pouvait sembler d'approbation. Il se confirma qu'elle n'avait jamais fait d'escalade ni même mis un pied sur un sentier. Mais elle était sportive : elle avait pratiqué la natation et l'équitation, toutes activités qui semblaient propices à la pratique de l'alpinisme selon Candaule. Je ne l'en dissuadai pas. Il m'affirma qu'elle rêvait de faire de la montagne. S'il le disait... Il devait bien la grimper de temps à autre, sa Love, non ? Je fis la seule proposition qui paraissait raisonnable : un parcours de via ferrata. C'est un moyen sûr de dépister si on a le goût du vide ou, pour le moins, si on ne craint pas le vertige. Et de vérifier si la condition physique suit. Et s'il existe un attrait pour le

port du baudrier et le maniement des mousquetons. Candaule approuva l'idée, se l'appropriâ, affirma que c'était justement ce qu'il envisageait en répétant mes propos mais en mieux. Marie-Chantal-Love écoutait distraitement en croisant et décroisant innocemment ses jolies gambettes aux fins mollets et aux cuisses voluptueuses. *Mais t'en connais une pas trop engagée par ici, vieux?* s'enquit-il? Engagée? Il en avait plein la bouche de ces mots techniques qui font de l'alpinisme un art militaire avec l'attaque, l'engagement, l'assaut final, la victoire, parfois le repli. Je répondis que la via ferrata de la Croix de Toulouse me semblait propice à un essai. C'est une des plus belles du Briançonnais, originale et facile d'accès: une demi-heure de marche en partant de la vieille ville, la cité Vauban, qui honore le ministre de Louis XIV qui la fortifia et entreprit de construire moult places-fortes alentour. Les équipements sont en place le long d'une falaise jusqu'à cette Croix de Toulouse ou il n'y a ni croix ni ville rose. Qu'importe: le panorama y est magnifique. On domine le paysage depuis la petite terrasse aménagée au sommet: la collégiale massive, les ruelles qui dévalent en gargouilles la cité pentue, les remparts resserrés devant les glacis. La vue se porte sur les sommets proches hérissés de forts et de fortins, ces prémisses de la dissuasion militaire qui ne servirent jamais mais écartèrent tout projet d'invasion de la part des Savoyards, Piémontais et autres Italiens tant leur densité impressionnait ces ennemis de jadis. Et là-bas, vers l'ouest, on voit les hauts sommets de l'Oisans, les glaciers et neiges éternelles du dôme de Monétier, de la montagne des Agneaux, du pic Gaspard et de la Meije dont le pic central, le Doigt de Dieu, se dresse dans le ciel comme une menace pour les pêcheurs. Un joli but de promenade que cette via ferrata, pas trop longue, pas trop difficile, juste assez athlétique et aérienne par endroits pour tester une débutante.

Candaule était enthousiaste: *On y va quand?* Je proposai le lendemain en fin d'après-midi. Le matin, les hordes de touristes se bouffent le cul en grimpant à la queue leu leu, parfois en groupes denses précédés de guides et autres accompagnateurs de colonies de vacances. De plus, l'exposition étant plein sud, il y fait vite chaud à crever tandis que le soir, à la fraîche, l'endroit est désert et calme. *OKdac*, approuva Candaule, *on se retrouve où, vieux? Ici? Vers quatre heures et demie?* *OKdac*, *on pourra aller louer le matériel avant. Tu connais un magasin?* Je répondis que c'était inutile et que je pouvais prêter ce qu'il fallait. Je dispose en effet de plusieurs équipements et Marie-Chantal ne serait pas la première à enfiler son joli cul dans le petit baudrier vert émeraude que je réserve aux dames. Elle se prêta de bonne grâce à un essayage. L'engin lui convenait qui mettait en valeur sa taille fine serrée par la large ceinture et ses fesses rondes encadrées par les sangles enserrant le haut des cuisses. Je fis observer que ça lui allait très bien et que le vert est vraiment la couleur des rousses. Elle en rit. Elle se dérida, devint charmante sans trop minauder. Peut-être était-elle davantage timide qu'arrogante, plus empruntée de sa beauté qu'insolente? Il y a des femmes ainsi, très belles et qui tout en cultivant les attraits de leur charme en sont comme gênées. Peut-être l'avais-je mal jugée au premier abord, la Marie-Chantal. Elle écouta attentivement mes consignes quand je lui expliquai le maniement des longues fixées au baudrier et pourvues de mousquetons à ressort qui permettent de rester en permanence lié au câble qui court le long de la via ferrata. Toute chute est ainsi prévenue en cas de maladresse, que l'on manque une marche métallique, une échelle ou qu'une prise se dérobe. J'expliquai comment déplacer les mousquetons le long du câble en les faisant glisser devant soi, les longues au-dessus de l'avant-bras et comment

franchir les points d'amarrage afin que l'on n'ouvre pas un mousqueton sans que l'autre demeure en place. Elle devenait sympathique, s'intéressant à mes explications sous le regard vaguement agacé de Candaule, qui ne put s'empêcher de la ramener : *Bon, tu comprends bien tout, Love? Tu veux que je te remontre?* Elle lui sourit gentiment, répliqua *que non non ça ira, ne t'inquiète pas* et abandonna l'équipement à mon grand regret : elle était vraiment sexy, harnachée de vert avec les longues qui pendaient entre ses cuisses et les fesses emprises comme dans un porte-jarretelles sportif. Ils me quittèrent sur quelques interrogations de Candaule du style : *Tu connais un resto un peu classe dans le coin? J'ai laissé ma Porsche sur le parking du Champ-de-Mars, tu crois que ça craint, vieux?* Je le rassurai sur les mœurs paisibles des Briançonnais, habitués aux limousines des riches Turinois, et je l'invitai à se rendre au «Péché mignon», un restaurant plus cher que les autres au bord de la Guisane.

Ils revinrent le lendemain à l'heure dite. J'avais fait des courses afin de les inviter à dîner. Trois heures suffisent bien pour le parcours, même avec des débutants. Et si le vertige les saisit ou que les forces leur manquent, on le sait dès la première longueur, on abandonne et basta. Je pensais que nous serions de retour vers les vingt heures. J'avais prévu des côtellettes d'agneau que je m'étais procurées auprès du boucher de Prelles, celui qui élève ses bêtes vers les alpages de Trancoulette. La viande est tendre et savoureuse, bien meilleure que celle de Nouvelle-Zélande que l'on peut acheter un peu moins cher au supermarché de Villar-Saint-Pancrace. Pourtant, pour transhumer jusqu'à l'étal, Trancoulette c'est moins loin que les antipodes, non? Avec quelques tourtons du Champsaur aux épinards en entrée, on allait se régaler en se racontant la course. J'étais passé chez Astier, le caviste du Champ-de-Mars,

pour acheter une bouteille de « Château les Amoureuses », un robuste côtes-du-rhône que j'affectionne et une délicate attention pour mes commensaux d'un soir.

Marie-Chantal portait un short hypermoulant rose très court, quelque chose en Lycra sans doute, qui galbait érotiquement ses jolies fesses. Il eût pu sembler obscène sur toute autre mais elle le portait avec naturel et il mettait en valeur ses jambes chaussées de tennis blanches. Un petit haut masquait et révélait ses seins pointus au-dessus de son nombril exposé. Elle avait repris son air détaché. Candaule se campait en montagnard avec un pantalon d'escalade technique, des chaussures de montagne techniques, un teeshirt technique et un énorme sac technique rempli jusques en haut – mais de quoi donc ? Pour une via ferrata comme celle de la Croix de Toulouse, rien d'autre n'est nécessaire qu'un peu d'eau et une veste polaire, car le sommet est à 2 000 et il peut y faire frisquet le soir venu. Un petit sac à dos suffit bien pour y serrer les effets et les baudes. Je désignai son barda d'alpiniste : *Dis donc, t'as quoi là-dedans ?* Il me répondit gravement qu'il emportait une gourde de deux litres, les vestes polaires et les coupe-vent ainsi qu'une corde de quarante mètres avec un peu de matériel pour assurer, expliquant d'un air pénétré que deux précautions valaient mieux qu'une avec une débutante et qu'il encorderait la belle, déjà qu'elle n'avait rien voulu entendre et avait tenu à mettre des tennis aux pieds, *non mais je te jure*. Il la tançait d'un air courroucé. Elle semblait s'en foutre complètement. Deux précautions valent-elles mieux qu'une ? Je ne voulus pas polémiquer avec l'expert devant sa compagne : un hôte se doit de rester réservé et poli avec un invité, fût-il un imbécile. Mais encorder en via ferrata, c'est juste bon pour les guides en préretraite et autres accompagnateurs obligés de justifier ainsi leurs honoraires : l'assurance garantie par les longues fixées au

baudrier est totale pour peu que l'on sache utiliser ce matériel. Et c'est pas bien malin. Peut-être que Marie-Chantal prenait ombrage de cette précaution supplémentaire insultante pour sa comprenette?

Nous voilà partis, Candaule marchant devant d'une allure de montagnard, expliquant la nécessité d'un pas lent afin de préserver le souffle – tout en gaspillant le sien. Y compris en se tournant de temps à autre pour encourager sa compagne: *Ça va Love? Je marche pas trop vite?* Elle n'en avait nul besoin. Bien que le chemin soit fort pentu qui mène du Champ-de-Mars à l'attaque de la via en une grosse demi-heure, elle semblait gambader et ignorer les pierres qui roulaient sous les pas de ses chaussures inadaptées. Elle se déridait à nouveau et taquinait son compagnon en m'interrogeant, comme si la raideur du sentier lui était aussi indifférente que l'opinion de son expert. Elle désignait tantôt un arbre, tantôt un champignon, un oiseau qui voletait, un papillon: *C'est quoi ça? Et ça? Comment ça s'appelle? Et cette fleur, là? C'est quoi?* Candaule maugréait qui n'en pouvait mais et me semblait tout ignorer de la flore, des essences des arbres, champignons et autres lépidoptères: *Garde ton souffle voyons, Love, suis mon pas et ne parle pas, voyons!* Je répondais en appliquant ma technique habituelle, fruit de longues années d'ignorance en ces matières et ayant remarqué que, quoi qu'on réponde, les gens sont contents et oublient. Alors, je dis avec assurance: *C'est une Russule* pour les champignons, *c'est un Bombyx* pour les papillons, *Bergeronnette* pour les oiseaux, *Renoncule* pour les fleurs. Les gens sont contents, ce sont de jolis mots, russule, renoncule, bombyx, bergeronnette. Voire bergeronnette à crête mordorée. Pour les arbres, je fais un effort: je réponds *mélèze* quand c'est un mélèze. Sinon, pour les feuillus, je lance tantôt *Sorbier des Oiseleurs* tantôt *Érable Sycomore*; pour les rési-

neux, et selon mon humeur : *Pin noir d'Autriche* quand elle est mauvaise, *Pin sylvestre* quand elle est bonne. Marie-Chantal en était satisfaite, émerveillée de mon savoir, au grand dam d'un Candaule que je devinais jaloux. Vinrent les derniers lacets, une énième russule (en fait une coulemelle), un peuplier métamorphosé en sorbier des oiseleurs et voilà l'attaque, Candaule vaguement amer et à bout de souffle, Marie-Chantal toute pétillante désignant un bombyx en riant, moi émoustillé de ma vilenie et par le joli postérieur rose que j'avais contemplé se déhanchant devant moi tout au long de la montée entre pins sylvestres et érables sycomores. Eût-elle été nue que l'effet aurait été moins captivant. Je devais être un peu rouge, non de l'effort accompli mais de la vue de ces chairs masquées par le Lycra qui caressait les fesses, faisait deviner la raie et la vulve bombée dessous. Elle se pencha pour enfiler son baudrier en se déhanchant sur ses longues jambes. Je songeai à la formule gidienne : « Chaque désir m'a plus enrichi que la possession, toujours fausse, de l'objet même de ce désir. » Pour me sentir enrichi, ça, je me sentais millionnaire. Elle me tarabustait la Marie-Chantal, tantôt aguicheuse, snobinarde, tantôt gentille fille, avec son cul d'enfer moulé dans son short de pute à deux balles. Mais l'heure était à l'attaque de la voie.

Le câble, sur lequel on s'assure avec les longues mousquetonnées, monte verticalement d'emblée le long des échelons et marches métalliques qui permettent l'ascension. Candaule déballa son fourbi et attacha sa corde au baudrier de Marie-Chantal par un mousqueton à vis fixé au pontet. Puis il fixa l'autre extrémité à son propre baudrier. Il démarra la voie. La corde filait, nous attendions qu'il fasse relais et appelle : *Love? Tu peux y aller je suis au relais, DÉPART!* comme s'il gravisait la face sud du Fou. Je le vis scrupuleusement vaché vingt mètres plus haut et enroulant sa corde au fur et à mesure

que Marie-Chantal grimpait tout en s'assurant au câble. Que d'inutiles précautions ! Je grimpais derrière elle. Je ne me plaignais pas trop de la lenteur de la progression imposée par le maître-alpiniste, intéressé que j'étais par le suave ballet que sa compagne esquissait devant moi, ses fesses oscillant au rythme de l'escalade, encadrées par les sangles qui les exposaient. Comme en dentelles et satin. Je la suivais, tantôt à quelques mètres, esthétiquement, tantôt de plus près en m'attardant ensuite pour la voir s'éloigner comme ces jolies filles qui font claquer leurs talons sur l'asphalte des avenues ombragées en s'exhibant modestement au regard des connaisseurs qui les suivent. Sauf que la belle était captive du câble et de la lenteur que lui imposait son trop prudent compagnon. Je pouvais à l'envi l'admirer de plus ou moins loin, de plus ou moins près. Par inadvertance mon visage vint à la toucher alors qu'elle hésitait sur un pas. Elle avait méconnu une petite plate-forme qui pourtant s'offrait à son pied d'évidence pour lui permettre de se hisser aisément. Elle s'immobilisa un fugace instant, cuisses écartées, fesses tendues. Je grimpais juste derrière elle et je venais de regarder vers le bas pour chercher où poser mon pied. Comme je relevais la tête, mon nez vint s'encaster dans la raie de ses fesses. Je me retirai vivement et faillis m'excuser. Mais, à l'évidence, elle ne s'était aperçue de rien. À l'évidence ? Les quelques mètres qu'elle acheva de franchir ensuite pour gagner le relais où Candaule avalait la corde me parurent bien courts. Il me semblait que son chaloupement s'était exagéré quelque peu, que ses cuisses s'écartaient davantage qu'il eût été nécessaire pour prendre appui sur les marches. Comme si elle voulait se donner en spectacle. Je devais fantasmer. Au relais aussi le temps aurait dû me sembler long : Candaule s'emmêlait les pinces avec sa corde qui toronnait, s'enroulait sur elle-même comme un serpent intenable. Il n'était guère habile

et mettait un temps fou à serrer le Nylon capricieux avant de reprendre l'ascension. J'aurais pu m'agacer, songer à mon ami Pierrot: lorsque je grimpe en second derrière lui et que je le rejoins au relais, sa corde est lovée en belle guirlande à ses pieds comme dans un magasin. Mais je n'avais nulle impatience. La plate-forme où Candaule avait choisi de s'arrêter était étroite. Placé derrière Marie-Chantal, j'aurais pu éviter de la toucher au prix de contorsions inconfortables. Je crus bon de m'en dispenser. Mon ventre entraînait en contact avec ses fesses et précisément mon bas-ventre, car elle était debout une vingtaine de centimètres plus haut que moi. Je commençais à bander. Elle ne pouvait pas ne pas s'en apercevoir mais ne s'en apercevait pas.

Notre premier de cordée s'engagea dans la seconde longueur, enfin victorieux de son combat contre l'emmêlement de la corde. Il ressassait: *T'as bien compris maintenant, Love? Tu attends ici avec mon pote et je te dirai quand je serai vaché au relais du dessus, OKdac? Je crierai: RELAIS! DÉPART! et tu pourras y aller, OKdac? Mais tu continues à t'assurer au câble quand même, hein Love? Tu la surveilles, vieux?* Pour ce qui était de la surveiller, je la surveillais. Et pas qu'un peu. Love dut lancer une mimique approbatrice car il partit en souriant et en lui envoyant un baiser d'une bouche en moue. À quel signal répondait-il? Un sourire? Un clin d'œil complice? Un baiser symétrique? Je ne pouvais le savoir puisqu'elle me tournait le dos mais je m'en foutais bien: elle remuait du cul contre moi par un petit piétinement sur place comme pour s'échauffer les muscles. La seconde longueur fut un délicieux supplice tant elle exagérait son déhanchement, prenant des poses lubriques, balançant son bassin, sortant son cul en arrière toutes voiles dehors et me laissant deviner sa vulve charnue moulée par ce short incroyable qu'elle portait à même

la peau. Candaule l'apostropha quand elle fut à trois mètres de le rejoindre au second relais : *Heu, Love, attends deux minutes, j'enroule la corde*. La corde qui pendait lamentablement contre la paroi et avec laquelle il s'emberlificotait à nouveau. Elle attendit. Rien ne l'obligeait à se cambrer ainsi devant moi, à exposer son bonbon dans le vide sous mes yeux. Alors, hardi petit, l'autre étant bien trop concentré sur son ouvrage de démêlage, je plantai mon nez dans le trou du cul et je léchai le Lycra par-dessous. Il n'avait pas le goût de la sueur. Ma langue glissait entre les lèvres captives de la matière synthétique. Marie-Chantal ne bougeait pas, recevant ma caresse sans réaction, gardant la pose. Puis elle rejoignit son compagnon quand il se dit prêt à entamer la longueur suivante. Nous étions parvenus à la Passerelle du Président, un petit pont himalayen qui franchit une brèche et conduit à une vire confortable d'où la via ferrata se poursuit verticalement. Candaule répéta les consignes en précisant que, pour aller plus vite, il se proposait de faire une grande longueur et que, en conséquence, Marie-Chantal ne le verrait pas quand il serait au relais suivant car l'itinéraire faisait un coude et que, en conséquence, elle devrait être attentive et se fier aux consignes qu'il crierait : *RELAIS! DÉPART!* et qu'elle devrait crier *DÉPART!* quand elle s'engagerait. Clins d'œil et/ou baisers échangés conclurent-ils ce nouvel entretien technique pendant que Love se dandinait imperceptiblement contre moi, son dos contre mon torse, ses fesses contre ma verge dressée dans sa raie ? Le voilà parti. Le voilà hors de vue. Sans un mot, seins et ventre contre la roche, sans se retourner, comme si de rien n'était, comme si elle ôtait quelque vêtement anodin – une casquette, un chandail –, elle baissa lentement son short aux chevilles, l'enjamba, creusa ses reins et me tendit trois préservatifs en retournant un bras sans me regarder. Trois capotes sorties d'on ne sait où : une small,

une medium, une king size. La corde filait lentement devant nous, témoignant de la progression de Candaule. Pendant qu'elle offrait encore davantage sa croupe nue, les mains crispées sur deux prises inversées, la corde s'agitait mollement sous ses yeux, j'enfilai la capote qui convenait à ma forte nature et je glissai les inutilités dans ma poche. J'écartai ses fesses avec mes deux mains posées dessus, les pouces en dedans. Sa vulve glabre s'ouvrit nacrée, luisante de mouille dans le soleil déclinant. Des lignes brillantes coulaient le long des cuisses comme si des gastéropodes s'étaient promenés par-là en accompagnant notre lente ascension avant de s'effacer discrètement. Son anus me regardait comme l'œil sorti de la tombe. La voix de Candaule retentit, répercutée par l'écho offert par le Pilier gris tout proche, cette belle voie d'escalade située sur l'autre rive du couloir pierreux qui dévale depuis le sommet. Un Candaule invisible et démiurge qui hurlait *J'arrive au relai-ai-ai-ais... Cinq minu-u-u-utes... Et tu pourras partir-ir-ir-ir...* Je la pénétrai bien au fond et je la labourai lentement, puisamment, mes mains accrochées à son baudrier, les sangles décorant en lingerie ardente ses fesses traversées de jarretelles noires caoutchouteuses et faisant saillir sa croupe au-dessus des cuisses. Je sentais ses entrailles palpiter en rythme autour de ma verge. Elle se tendait de plus en plus, j'étais au bord du vide mais solidement assuré sur le câble et sur ses hanches. Je la pinais de plus en plus vite. Candaule hurla *Tu peux y aller-er...* Et Marie-Chantal y alla d'un orgasme puissant et silencieux, son con spasme sur ma bite et tout son corps vibrant, me faisant gicler dans le latex. Un pied inouï pour moi et sans doute pour elle: il y a des circonstances qui n'imposent pas la simulation. Le leader de la cordée nous interrogea depuis sa hauteur masquée d'une voix inquiète par l'attente *Ça va en bas-as-as-as?* Je répondis en criant: *ça va, ça va, on arri-i-i-i-ve-*

ve-ve-ve... Marie-Chantal extirpa de je ne sais où un mouchoir en papier, s'essuya cuisses et entre cuisses. Sans un regard ni un mot pour moi, elle renfila son microshort et repartit dans la voie. Rapidement, sans mousquetonner le câble, se fiant à la seule corde pour sa sécurité, sautillant de marche et marche. Je jetai la capote souillée. Ça ne se fait pas, mais je l'abandonnai quand même à la montagne. J'eus grand-peine à rattraper Marie-Chantal, qui grimpaît comme un cabri devant moi. Elle rejoignit un Candaule soucieux qui l'interrogea : *Ça va Love? T'en as mis du temps à repartir. Qu'est ce qui t'est arrivé?* Elle répondit : *Rien, rien, tout va bien, mais ça n'en finit pas, non? Je vais passer devant, pas besoin de corde, je maîtrise bien tout, on va aller plus vite. Remballe donc ta corde et DÉPART!* Et elle enchaîna sans attendre de réponse, passant devant, jonglant comme une habituée avec longues et mousquetons, filant grand train dans la via ferrata telle une étoile et ne daignant s'assurer que dans les pas exposés comme si elle avait le feu au cul. Nous avions du mal à suivre et les conseils de prudence de Candaule *mais attention, voyons, assure-toi, pas si vite, mais tu es folle ou quoi?* se perdaient entre ravin et Pilier gris. Nous étions deux couillons haletant derrière l'effrontée, lui déchu, moi éconduit. Nous la perdîmes bientôt de vue. Candaule ne disait plus rien, se concentrant sur l'effort nécessaire pour éviter un trop grand ridicule. Je le suivais, un peu las et flageolant des prouesses de toutes sortes consenties dans les premières longueurs.

Elle nous attendait au sommet, sur la petite terrasse, rêvasant devant le paysage. Candaule, rouge de confusion et de fatigue, s'époumona en la haranguant dès qu'il l'aperçut qui patientait, coudes nonchalamment posés sur la balustrade, menton entre les mains : *Ben toi alors! Ben toi alors! Tu n'es pas prudente tu sais Love, enfin, bon t'as une sacrée forme pour une débutante quand même.* Je songeais que, effectivement,

elle avait une sacrée forme. Je leur décrivis avec enthousiasme le paysage, la vieille ville à nos pieds, la Cité Vauban avec ses gargouilles rectilignes comme des voies de chemin de fer entre des maisons de poupées, la collégiale et ses deux clochers en carton de maquette et tous ces forts absurdes chapeautant les modestes sommets entre Durance et Cerveyrete, entre Granon et Cerces; et, vers le sud, les tenailles de Montbrison, vers l'ouest les grands sommets enneigés du massif et le pic central de la Meije, ce fameux Doigt de Dieu planté dans l'éternité du ciel. Ce soir-là, il s'enfonçait dans un gros nuage joufflu et le divin doigt me semblait blasphémer en titillant un trou du cul. Marie-Chantal avait repris son costume de snobinarde revenue de tout et semblait indifférente à mes descriptions.

Candaule quitta la terrasse avec la discrétion qui sied à celui qui s'éclipse pour aller pisser en tripotant déjà sa braguette. J'en profitai pour poser ma main sur l'épaule de Marie-Chantal. Elle l'écarta fermement. Je regrettai mon impair impatient. Son compagnon nous rejoignit en se rebraguetant. Nous ne nous attardâmes pas. Le crépuscule se dessinait et la nuit gagnait déjà le Montgenèvre quand nous nous engageâmes pour la redescente par le sentier des Salettes. Ils marchaient devant amoureusement, main dans la main, complices. Je suivais en admirant ses jolis jarrets d'acier et en songeant à la duplicité des femmes, et à mon épouse. Ils parlaient d'abondance. Elle enserrait sa taille, lovait sa tête au creux de son épaule. Ils s'arrêtèrent pour boire l'eau fraîche à la source qui jaillit au bord du chemin. Puis ils s'embrassèrent longuement, étroitement enserrés. Je passai devant.

Il était neuf heures et la nuit était tombée quand nous arrivâmes à mon appartement. Je proposai un verre du «Château les Amoureuses» en apéritif. Je trinquai à leur santé: *Santé les amoureux!* Je crois bien que je ne pus éviter de jeter un

clin d'œil grossier à Marie-Chantal, qui l'ignora. On passa à table, on dégusta les tourtons aux épinards. Elle lointaine et absente, lui reprenant sa faconde, nous saoulant de ses exploits chamoniards passés puis se frappant le front : *Flûte ! Je voulais te montrer mes photos de Cham, vieux, mais j'ai laissé ma carte-mémoire à l'hôtel. Je vais la chercher pendant que tu fais cuire les côtelettes, OKdac ? Je suis revenu dans dix minutes.* Ce crétin ignorait que les côtelettes d'agneau – les côtelettes premières, les meilleures – pour être savoureuses, grillées dessus, saignantes et moelleuses dedans, ça se fait cuire deux minutes de chaque côté, pas plus. Le voilà parti pour un aller-retour à l'hôtel de la Paix. Marie-Chantal s'était levée, avait gagné le balcon, regardait son Candaule s'éloigner dans la rue quérir ses photos. Je la rejoignis. Son cul tendu dans le short. Négligemment accoudée. Ses longues jambes de faon. Sa cambrure. Les vapeurs du « Château les Amoureuses » qui flottaient dans la fatigue de mon esprit échauffé. Sa vulve entredevinée. Je glissai ma main sur sa hanche. Elle l'écarta. Je ne comprenais pas. J'insistai. Je posai un baiser sur sa nuque. Je me serrai contre elle. Je bandais. Elle se retourna prestement, les yeux brillant d'un regard fulgurant de colère et elle me gifla si violemment que je me retrouvai le cul par terre, frottant ma joue brûlante. J'avais compris. Il y a des femmes comme ça : il leur faut des circonstances.

Notes

Il y a bien longtemps, le roi Candaule régnait sur la Lydie, une région d'Asie mineure quelque part dans l'actuelle Turquie. La légende rapporte qu'il aimait montrer son épouse nue. En hommage à cet original, on nomme «candaulisme» une perversion qui consiste, pour un mari, à prendre du plaisir à imaginer sa femme copuler avec un autre, voire à la contempler dans le rut. Tantôt le mari se considère dominant et offre sa femme comme un objet. Il arrive que celui-ci possède une voiture de sport dont il laisse parfois le volant à ses amis mais ce n'est pas obligatoire. Tantôt le mari est soumis et jouit d'être humilié par son épouse ramenant ses amants dans le lit conjugal. Il arrive que celui-là possède une fourgonnette diesel mais ce n'est pas obligatoire. Certains choisissent les galants pour leur épouse, d'autres préfèrent lui en laisser le privilège. De nombreuses variantes peuvent exister comme pour les voies d'escalade. Le candaulisme ne doit pas être confondu avec le proxénétisme (vénal) ni avec l'adultère (trop commun pour être classé parmi les perversions).

Les tourtons du Champsaur sont des petits beignets à la pâte fine et croustillante garnis de purée de pommes de terre ou d'épinards, parfois de fromage ou de compote de fruits. De l'avis général – sauf celui des enfants – les meilleurs sont ceux aux épinards.

L'aiguille du Fou est une des aiguilles de Chamonix. Sa face sud est célèbre pour sa Voie américaine ouverte par Gary Hemming et ses compagnons en 1963. Elle est cotée ED sup (extrêmement difficile) et n'a été reprise que par des alpinistes d'exception – comme Simone Badier et Catherine Destivelle. La traversée Midi-Plan est une course chamoniarde de diffi-

culté moyenne qui parcourt l'arête entre l'aiguille du Midi et celle du Plan. Le couloir en Z à la Meije, la calotte glaciaire des Agneaux, la traversée de l'aiguille de Sialouze sont des voies de l'Oisans, difficiles mais réalisables par un amateur entraîné. Les descriptions concernant le Briançonnais et la via ferrata de la Croix de Toulouse sont scrupuleusement exactes afin d'inviter le lecteur à visiter cette belle région. Dans l'hypothèse où il envisagerait d'initier quelque belle aux joies de l'alpinisme entravé en compagnie d'un ami, l'auteur ne recommande pas les précautions inutiles – sinon aux candaunistes.

L'Agneau pascal

Ça ne marchait pas trop bien avec les filles. Non qu'il les rebutât. Théo était grand, mince, souple et d'une élégance naturelle. Un beau visage buriné par le soleil, des cheveux noirs et bouclés, une belle bouche franche et pleine qui ne souriait que rarement mais découvrait alors une denture éclatante de santé. Mais ça ne marchait quand même pas trop bien avec les filles. En fait, ça marchait bien au début, mais pour après, c'était une autre affaire. Il possédait un très joli cul rebondi qui attirait leurs regards. Mais Théo ignorait que les filles s'intéressent davantage à la rondeur des fesses des garçons qu'à la puissance de leurs pectoraux. Surtout, il s'imaginait que certaines semblaient rire sous cape en le regardant danser. Pourtant, c'était lui le meilleur à cet exercice hebdomadaire. Mais, en fin de compte, ça marchait bien au début, mais pour après, ça...

L'été. Les jeunes du village remplissaient la salle des fêtes pour le bal chaque samedi soir. L'exode rural n'en était qu'à ses balbutiements. Le tourisme attendra l'année suivante et le Front populaire pour commencer d'exister. Le tourisme pour les masses. À cette époque, seuls aristocrates et banquiers passaient l'été à Biarritz ou à Nice. Mais à Saint-Étienne-les-Orgues, là-haut, au pied de la montagne de Lure, point de touristes. Est-ce que le mot y existait? On restait entre bouseux. Enfin, bouseux selon les rares gens de la ville venus

rendre visite aux cousins de Provence. Les cousins paysans, cultivateurs, éleveurs, bergers et fiers de l'être, qui plaignaient ces malheureux citadins privés du grand air et contraints de s'entasser dans des immeubles inouïs, de travailler dans des usines aux fumées noirâtres ou dans des bureaux sinistres. Des cages à lapins.

L'accordéoniste occupait une estrade. Des planches étaient disposées sur les tréteaux pour la buvette où l'on servait du vin et du pastis. De la bière aussi, conservée dans un tonneau sous pression placé au sein d'un bac rempli de glace prise à la grande glacière de la mairie. Le plancher ciré se prêtait idéalement à la danse. On repoussait chaises et bancs le long des murs et tous venaient. Entre les soirées familiales à la ferme, la radio parfois, et en l'absence de télévision, le bal du village était la seule distraction hebdomadaire avec la messe du lendemain. C'est là qu'on rencontrait les filles. Pendant la semaine, tous et toutes étaient occupés aux travaux agricoles et du ménage.

À l'église aussi on rencontrait les filles. On les observait de loin. Celles qu'on avait serrées dans ses bras la veille et failli lutiner qui rêvassaient penchées à genoux, leur châle couvrant leur tête. Le curé marmonnait : *Agneau de Dieu, toi qui enlèves le péché du monde, donne-nous la paix* en élevant l'hostie face à la petite nef sombre et fraîche. L'agneau ! Théo connaissait les agneaux qui bêlaient à tue-tête dans la crèche de l'élevage familial jusqu'à point d'heure. Mais un agneau susceptible de lui ôter quelque péché ? De lui donner la paix ? Il en ricanait intérieurement en reluquant les fesses de la fille Arnaud qui faisait semblant de prier devant lui ou en cherchant à deviner les seins de la cousine de Marseille placée là, sur le côté, pas bien loin. « Elle a de gros seins. » Les filles qu'on avait failli lutiner mais aussi celle avec qui on avait vraiment fait la chose

à la sortie du bal, dans les prés propices qui entouraient le bourg. Contrairement à ce que pensaient les citadins, ça fournissait beaucoup chez les jeunes bouseux. La seule limite aux débordements était la crainte obsédante de tomber enceinte. Tomber enceinte: tout est dans la chute.

Le bal du samedi soir, c'était comme une obligation. Pour les beaux comme pour les laids, pour les bavards et les taiseux, pour les bons guincheurs comme pour les rustauds qui restaient à picoler en matant. Pour les jolies filles comme pour les vilaines qui faisaient banquette, assises sur les longs bancs de bois, caquetant et se moquant afin d'oublier l'oubli qui pesait sur elles.

Théo était le meilleur danseur. La mode du charleston le mettait en vedette. Et chacun d'applaudir les prestations qu'il achevait seul après avoir épuisé sa partenaire qui battait des mains en rythme avec les autres. Il était le plus charmant valseur, tourbillonnant sans faillir au rythme de l'accélération musette jusqu'à découvrir la jupe plissée de la fille Arnaud au genou, voire au bas des cuisses sous le regard jaloux des autres gars du village. Les pastis et les bières tournaient aussi les têtes. Vers la fin de la soirée, les lumières se tamisaient dans la salle des fêtes où l'on avait accroché pour l'occasion une boule de cristal. Les reflets multicolores bleutés et violets entraînaient les esprits des danseurs vers la nuit étoilée qui les enveloppera tout à l'heure, dans la tiédeur de l'été.

Plus de valse, plus de rumbas ni de javas. Plus de charleston. Le dernier tango, suave, lent, les corps se collant par instants fugacement, puis se quittant, puis se frôlant. On oubliait les figures savantes. On célébrait sans le savoir la danse primitive des garçons de Buenos Aires. Un sein frôlait un torse, l'effleurait fugacement, s'en échappait, y retournait. La main qui saisissait la taille appuyait un peu, un peu plus, davan-

tage, s'enhardissait. Les quatre temps cadencés. Un-Deux-Trois-Quatre Undeuxtrosiquaaaat-tre. On redoutait la fin du morceau. On se prenait à imaginer que ça durerait infiniment. On lorgnait l'accordéoniste furtivement. La clope en papier mais qui pendait au bec et portait les cendres carbonisées. Le demi de bière à moitié bu sur le guéridon. Le regard du musicien planté dans le plafond, la main droite qui s'enfuyait, qui retournait sur les touches nacrées, la gauche qui plaquait les accords. Le garçon reprenait la taille de la fille. Un peu plus bas. Sur la hanche. Presque sur la fesse. Elle laissait faire. Avait-elle souri ? On se rapprochait encore. Les couples ne s'observaient plus les uns les autres. Les gars du village étaient partis. L'accordéoniste jouait plus doucement. Les corps se palpaient comme pour se fondre. Un-Deux-Trois-Quatre Undeuxtrosiquatretreeee, le même rythme à quatre temps mais tout contre elle.

Théo bande. Sa bite est dressée dans son pantalon du dimanche. Il en a presque mal. Sa bite énorme. « Elle ne peut pas ne pas s'en rendre compte, là, tout contre son ventre chaud qui ondule contre moi. » Voila qu'on attend la fin du morceau. On s'impatiente. « Ses gros seins. » On espère et on craint. « Bonsoir à tous et à la semaine prochaine. » Les derniers danseurs s'éclipsent enlacés dans la nuit. On ne dit rien. Théo ne l'avait jamais vue, cette fille.

– Tu n'es pas d'ici ?

– Non, je suis de Marseille. Je suis venue chez ma cousine pour l'été.

– Qui c'est ta cousine ?

– La fille Arnaud.

Théo prend la main, enlace la taille, pèse sur l'épaule, ne sait plus où s'égarer. Ils marchent lentement, ils s'attardent.

– Je les connais, les Arnaud. Tu es chez eux ?

- Oui, c'est ça, ils ont de quoi loger.
- À la distillerie de lavande, à la sortie du village?
- Oui. C'est ça.
- Je te raccompagne.

La nuit sans lune est éclairée par les étoiles. La Voie lactée traverse le ciel avec sa queue fourchue. La route de terre que l'on voit à peine. «Tu sais que c'est notre galaxie, la Voie lactée?» Elle tourne son joli visage vers lui. Elle se fout bien de l'astronomie. Il devine la poitrine dans l'échancrure du corsage. Il se rapproche. Il l'enlace. Ils se baisent les lèvres timidement. Puis passionnément, les langues se mêlent, franchissent les dents. Le parfum sucré de la fille envahit Théo. Il la serre, il lui pelote le dos, les reins, les fesses. Il bande contre le ventre qui ondule contre sa bite raide. Ils s'alanguissent dans l'herbe grasse du pâturage. Des vaches meuglent. Il la dépoitraille, il lèche les mamelles blanches et dures, les tétons dressés, il dévore le cou tendre, mord doucement les épaules qui se dénudent. Elle laisse faire, elle aide, elle encourage, elle enserre le corps viril. Il passe la main sous la jupe, caresse les cuisses jusqu'à la culotte. «Non non viens sur moi.» Il se couche sur elle, sa bite se spasme déjà tant il s'épuise d'érection tenue. Elle se frotte, elle soupire, elle gémit, lui haletant dans la salière embaumée. Il passe la main sous la culotte, pénètre le con gluant de mouille. «Elle n'est pas vierge.» Théo fouille la chatte. Elle soupire, elle gémit, elle reprend la bouche avec la sienne, les salives se mélangent. «Attends attends!» Elle se cambre sur ses épaules, se soulève, ôte une jambe de la culotte de coton blanc. Elle écarte les cuisses, la jupe relevée à la taille. Théo entrevoit la toison brune, ça l'excite encore davantage, l'angoisse commence à l'étreindre, la bite est à l'entrée. «Tu fais attention hein? Tu te retires hein?» supplie-t-elle quand le gland turgescent entrouvre la vulve visqueuse. «Viens

viens!» Les mains se crispent sur le dos, les ongles entrent dans la chair. Le sperme jaillit. La bite s'amollit, disparaît. Un morceau de viande flasque, inutile. «Ben toi alors!» Elle se relève, frustrée. Elle remet sa culotte avec une hâte offensée. Ses fesses chauffent qui ont raclé l'herbe du talus. Elle est souillée du foutre qui poisse déjà. «Bon. Bonne nuit. Je rentre toute seule, c'est juste là.» La silhouette s'évanouit à grands pas qui claquent. Théo se ratiffe, rentre chez lui la misère au cœur. Plein de misère. «Marre, marre de ça.» Il se couche. Il songe à la fille. Aux poils noirs du mont-de-vénus. Il rebande. Il se branle lentement, longuement jusqu'à ce que le plaisir frémissant monte des jambes aux cuisses, aux fesses, au cul, au bas-ventre et l'inonde d'une jouissance amère. Il gicle à nouveau par sa main recroquevillée sur son énorme sexe. Il plonge dans un sommeil morose et repu.

Théo se leva le lendemain vaguement triste. Il se rendit à la messe comme chaque dimanche. La cousine de Marseille l'ignore et il crut bien imaginer qu'elle riait sous cape avec la fille Arnaud en le regardant de côté pendant le prêche du curé. Il ignorait que les filles ne se vantent guère de ces mésaventures. Pas davantage que les garçons. L'amour inachevé, ça leur blesse aussi l'amour-propre.

L'après-midi, il partit dans la montagne chercher les champignons. L'automne approchait. Les feuilles des châtaigniers commençaient à dorer, l'herbe à jaunir. Il trouva des plantes médicinales qu'il cueillit pour le pharmacien qui les lui achetait. Le potard concoctait des décoctions dont la prodigieuse efficacité était à la mesure de la complexité des mélanges qu'il opérait, de la foi qu'il accordait aux mystères de leur accomplissement et de la réputation des simples de la montagne de Lure.

Théo était né par là, dans la ferme familiale où il œuvrait

sous les ordres du père depuis toujours. Depuis toujours et tous les jours à l'exception des jours d'école. Le père maugréait : « Encore heureux qu'il y a les vacances. » Pendant l'été, les écoliers redevenaient la main-d'œuvre nécessaire aux travaux agricoles qui battaient leur plein de juillet à septembre. Depuis ses quatorze ans, plus d'école pour Théo. Grâce à monsieur Ferry, il avait obtenu son certificat d'études, le Certif. Depuis, il travaillait à la ferme tous les jours que Dieu fait. Sauf le dimanche.

L'automne. Encore un an et ce serait le service. Trois ans de conscription obligatoire. Théo redoutait l'échéance. Il avait entendu l'ennui inutile et sans fin de ceux revenus des casernes de Lorraine. Toul. « Comment peut-on rester trois ans à Toul, loin des pâturages et des montagnes ? Des cages à lapins. Où c'est, Toul ? » Il avait regardé la grande carte affichée dans son ancienne classe et consulté le dictionnaire avec monsieur Ferry. Ça ne l'enthousiasmait guère, le service, bien que le vieil instituteur l'encourageât à se préparer à servir le pays : « Tu sais, Théo, c'est affreux ce qui se passe en Allemagne avec le chancelier Hitler. » L'Allemagne, le chancelier Hitler, Théo n'en avait pas grand-chose à faire. Mais il aimait rencontrer son ancien maître. Ferry avait eu comme collègue Célestin Freinet à Saint-Paul-de-Vence. Il s'était lié d'amitié avec le pédagogue à la célébrité en devenir. Il admirait sa méthode mais il ne possédait ni son courage ni sa pugnacité et se contentait de faire l'instituteur simplement. Il le regrettait parfois. Théo aimait apprendre. Gamin, il faisait partie des rares qui connaissaient toujours leurs leçons. Il récitait bien, avec emphase et conviction. Il raffolait des fables de La Fontaine qui mettaient en scène des animaux tantôt familiers, tantôt mystérieux. Et l'instituteur avait dit : « Tu verras, Théo, comme c'est vrai et que ça peut-

être utile.» Le jour de ses douze ans, après qu'on eut mangé le gâteau d'anniversaire – une immense tarte aux reines-claudes que sa mère avait élaborée avec amour –, il avait déclamé *Le Loup et l'Agneau*. Sa mère se montra fière et ravie et ses yeux se mouillèrent discrètement. Le père déclara qu'il n'y avait plus de loup dans la montagne depuis belle lurette. Monsieur Ferry avait bien essayé de pousser ce gamin vif et intelligent à poursuivre après le Certif, au moins jusqu'au brevet élémentaire. Le père n'avait pas compris cette idée saugrenue. Savoir lire, écrire et compter suffisait bien pour élever les moutons.

Théo redoutait l'échéance. Mais, certaines nuits, l'envie de partir pour le service militaire venait le tenailler, jusqu'à le pousser à imaginer devancer l'appel. « Peut-être que les filles de Toul? Aucune ne ricanera plus sous cape à la messe. » Il était parfois las de Saint-Étienne, de la ferme familiale, des filles et de cette fatalité qu'il ne pouvait confier à personne, dont il avait honte, qu'il vivait comme une malédiction du ciel pour le punir, mais de quoi? *Agneau de Dieu qui enlèves le péché du monde, donne-nous la paix*. L'agneau pouvait-il aussi ôter le mystérieux péché de Théo et lui donner la paix? Il avait bien essayé de tourner autour de ça à confesse, dans l'ombre propice de la petite cabane en bois clair, mais le vieux curé avait ordonné: « Deux Paters trois Ave Dieu te pardonne tes impuretés mon fils et au suivant. » Au suivant. Qu'est ce qu'il pouvait connaître à ces choses-là, le vieux curé?

L'hiver. Les mois d'hiver passaient lentement en Haute-Provence, dans ces montagnes au climat sec et aux habitants arides. La Provence des âmes fortes, glaciale quand le mistral se lève. Bien différente de la Provence de la cousine de Marseille, celle des moutons sur la mer et de la galéjade. La neige couvrait le sommet de la montagne de Lure et le Ventoux. On

vaquait aux soins du bétail, on le nourrissait avec du foin. Le père s'était résolu à en faire venir de la Crau car ses fourrages ne suffisaient pas davantage que les maigres pâtures d'un hiver rude. Les bals s'interrompaient. Il fallut rendre visite à la tante du Contadour, un hameau de bergeries de pierre blanche sur le plateau des Fraches, au-dessus de Banon. Trois heures de marche sous un pâle soleil qui ne chauffait pas. Théo quêtait les cairns qui marquaient les sentiers parfois recouverts de pans de neige durcie par le vent qui balayait les collines. Il aimait cheminer dans la montagne, de jas en jas, de borie en borie, traverser les champs de lavandes fanées, dévaler les ravins, remonter les thalwegs en haletant, chercher les entrées mystérieuses des avens, découvrir les vestiges noircis d'un ancien campement de charbonniers et s'étonner du paysage minéral de l'adret où l'été broutent et ruminent les moutons.

Le printemps. La nature qui reverdit, les jours qui s'allongent. La tonte des moutons. On attendait un jour de grand beau temps sec pour laver les bêtes à grande eau, des mérinos d'Arles à la laine fine et serrée. Ils séchaient au soleil pendant qu'on préparait les forces, ces grandes cisailles qu'on maniait pendant des heures et qui vous couvraient les doigts d'ampoules. La première pleine lune de printemps, la semaine Sainte, le dimanche de Pâques, les œufs cachés pour les gamins qui furètent partout. La grande messe et l'agneau qui enlève les péchés du monde. Le gigot dégusté cérémonieusement par la famille cannibale. Les désirs féroces qui remontent du ventre la nuit. Le désir des filles vêtues légèrement et qu'on croise. À Forcalquier, la municipalité organisa la fête des conscrits pour honorer les garçons nés en 1916, la classe 16 qui allait partir à l'armée dans l'année. Tous ceux de la région étaient invités pour y défiler, s'y déguiser, s'y enivrer, bâfrer et animer le bal du soir :

– Il y aura un orchestre. Viens avec nous, Théo, on prendra l'autocar et on reviendra demain à pied par les Mourres et Fontienne.

– Non, merci, je suis fatigué, on a tondu toute la journée.

– Ah? On croyait que vous aviez déjà tondu.

– Non, non, allez-y sans moi.

Les masturbations sans fin. Théo rencontrait souvent monsieur Ferry. Ils bavardaient.

– Tu sais, Théo, le Front populaire a gagné les élections. Tu vas voir, les choses vont bouger.

– Bouger? Quelles choses vont bouger, monsieur Ferry? Ils veulent bouger quoi à Paris? Les moutons?

– En quelque sorte, Théo, en quelque sorte. Tu ne crois pas si bien dire.

L'été. Le père décida que Théo ferait la transhumance et garderait le troupeau dans la montagne. Il ne pouvait plus payer de berger à cause du foin de Crau. C'était à Théo, le plus jeune des frères, que revenait la charge. On ne discutait pas les ordres du père et ça lui plaisait bien de passer l'été là-haut. Il arpenterait les collines, il danserait avec les étoiles, il n'y aurait pas de filles et pas de fatalité non plus.

Juin 1936. Le cœur léger et serré à la fois, Théo quitta Saint-Étienne à pied avec le troupeau, accompagné du seul Noireau, un corniaud de dix ans qui aurait bien pu garder les moutons tout seul. En passant devant l'école, il salua monsieur Ferry qui surveillait la cour. «Attends, Théo.» L'instituteur disparut dans le bâtiment et revint avec un recueil des *Fables* de La Fontaine:

– Emporte-le, Théo, ça te fera de la lecture, là-haut. Tu te souviens?

– Merci monsieur Ferry. Je me souviens: «C'est vrai et ça peut être utile.» Ça ne va pas vous manquer?

– Non Théo, ne t'inquiète pas. Tu me le rendras en septembre.

Théo s'installa dans le jas de pierre sèche attenante à la bergerie et à l'enclos entouré d'un maigre champ clôturé où poussaient petit épeautre et bon-henri.

La solitude lui pesa vite. L'étoile dédiée aux bergers s'allumait le soir. La Voie lactée partageait le ciel des nuits sans lune. Allongé sur la couche rêche du jas, il songeait à la cousine de la fille Arnaud, aux filles désirées et saccagées par la fatalité. Il se branlait lentement, doucement, amer de voir son sexe sage et dur reposer dans sa main. Cette bite énorme et vaillante qu'il aurait voulue pleine de résipiscence de ses défaillances. Mais pourquoi, pourquoi ? Il revoyait la touffe noire, le sexe velu, il revivait la douce prise de la vulve glaireuse embrassant ce gland qu'il contemplait là, violacé dans la nuit. Il giclait tardivement, sans plaisir. La Voie lactée, gigantesque et fourchue et si pure. Théo songeait souvent à monsieur Ferry qui lui apprenait le ciel. Il se souvenait du soir où l'instituteur était venu le quérir à la ferme la nuit tombée. « Viens Théo, le ciel est magnifique ce soir, la Lune vient de se coucher. On va monter vers le jas de Berle. »

Le ciel est encore plus pur dans la montagne que vers le jas de Berle. Théo s'allongeait certaines nuits sur le talus qui recouvrait le cellier creusé dans la terre. Il scrutait le firmament. Il reconnaissait Alpha du Centaure, les Pléiades, Cassiopée, Sirius, le bouclier d'Orion, la Grande Ourse et l'étoile Polaire qui brillait faiblement au-dessus du sommet de Lure. Il se remémorait l'enseignement reçu ces nuits-là. « L'étoile Polaire est le seul astre qui, dans l'hémisphère Nord, est fixe dans le ciel puisqu'elle est située dans l'axe de la Terre. Elle ne bouge pas lors de la rotation terrestre, contrairement aux autres astres. Et elle indique le nord. Pour la repérer, il faut

que tu te tournes vers le Chariot, dit encore Grande Casserole ou Grande Ourse, et que tu comptes cinq fois la distance entre les deux étoiles à l'avant de la casserole, oui, comme ça sur une ligne imaginaire côté manche. Tu vois bien? Ça peut t'être utile si tu t'égaras la nuit par temps clair: en marchant en direction de l'étoile Polaire, tu iras vers le nord.»

La solitude est belle et malsaine. Le vent se levait parfois. Théo redoutait ce vent qui refroidit les corps et agace les esprits pendant un jour ou deux, souvent plus. Un soir de vent, les brebis s'ébrouaient dans l'enclos. Il avait froid. Il quitta le ciel étoilé et regagna le jas, Noireau trottinant derrière lui.

Il se couche. Il s'agite sur le matelas de laine. Le désir le taraude. Il bande, tâte son sexe, renonce. La fille encore. Et les autres. Et celles qui n'existent pas. Un sein chaud dans sa main, une bouche brûlante, et les poils noirs dans la culotte de coton blanc. Une bête bêle étrangement. Il sort. Une brebis est là qui s'est coincée entre deux planches de la rambarde. Peut-être en entrant dans l'enclos tout à l'heure, la sotte. Son arrière-train est à moitié dehors. Théo tente de la dégager, la brebis s'agite, s'emprisonne davantage. Théo la saisit par l'arrière-train. Sa main glisse dans la vulve chaude et humide. Elle s'apaise. Théo caresse le sexe doux, s'y égare. Il retourne se coucher. Il se branle avec frénésie.

Il s'alimentait médiocrement. Il cuisait sur le feu de bois de fades soupes au bon-henri. Ça ressemblait à des épinards. Y a-t-il des épinards goûteux? Quand le père Crotte montait un œuf ou deux, il les cuisait durs et se les servait avec du bon-henri tiède pour un plat plus roboratif. Il préparait le petit épeautre en un porridge insipide mais qui rassasiait. Il maigrissait à si peu nourrir son grand corps et à courir dans la montagne chercher les bêtes égarées ou rassembler le troupeau dès que l'orage pointait sur la cime de la montagne

d'Albion. Le père Crotte apportait du ravitaillement une fois par semaine. Un ancien berger, qui tenait debout malgré ses soixante-quinze ans. Il ne rechignait pas à rendre service : « Ça me rappelle ma jeunesse. » Il portait la lourde claie d'osier sans faillir tout au long des quatre heures du sentier qui grimpait depuis Saint-Étienne. Il assumait son étrange patronyme avec fierté et restait indifférent aux moqueries des gamins du village. Le vieux Crotte ne manquait pas d'allure, grand, sec, avec ses cheveux blancs et drus, son teint ridé comme une feuille de châtaignier autour d'un fromage de Banon et ses yeux bleus faussement naïfs. Il déchargeait les salaisons, du jambon, des fromages, une miche de pain noir, du beurre, du café en grain que Théo réduirait en poudre en faisant tourner le petit moulin coincé entre ses cuisses. Quelques fruits parfois, un peu de viande. Il restait longtemps à bavarder avec Théo, assis sur le banc à l'entrée du jas en mastiquant sa chique. Ils contemplaient au loin les sommets bleus du Luberon. Crotte racontait le métier, donnait des nouvelles de la vallée :

– La fille Arnaud va se marier. Je me demande si elle n'est pas déjà grosse. Tu la connaissais bien, non ?

– Bah ! un peu comme ça, on fréquente toutes les filles du village vous savez.

Le vieux sourit. Il cracha un jus de tabac brun-rouge à travers sa grosse moustache.

– Je sais. Sa cousine de Marseille est revenue passer l'été à la distillerie, figure-toi. Tu la connaissais aussi, non ?

Théo rougissait, fixait ses chaussures, les coudes sur les genoux, tête baissée. Le vieux tourna vers Théo ses yeux bleus innocents :

- Mais dis-moi, Théo, le temps n'est pas trop long ?
- Ça va, père Crotte, on s'y fait.
- Ça te manque pas trop ?

– Quoi «ça?». Qu'est-ce qui pourrait bien me manquer?

– Ben, «ça». Tu sais bien ce que je veux dire, grand banasto!

Théo, mâchoire tombée, bouche grande ouverte, lorgnait de côté le vieux berger dont le regard espiègle le taquinait :

– Ne me dis pas que t'as pas essayé avec le cheptel. Je ne te croirais pas. On a tous fait ça, tu sais. Ne te tourneboule pas du chiroun dans ta pauvre tête, mon gars. Je vais te donner un truc : tu chausse tes bottes et tu mets les pieds de la brebis dedans. Tu verras, c'est juste la bonne hauteur.

Théo était écarlate. Le père Crotte ajouta malicieusement :

– Pense aussi à regarder l'agneau quand il tète sa mère. Pas trop jeune, pas trop petit, c'est pas bien grand un agneau. Ni trop vieux, pas quand ils commencent à brouter. Sinon gare ! Les moutons ont trente-deux dents. Comme nous.

Il s'esclaffa en ouvrant largement sa bouche aux gencives édentées. Il se leva, se déploya lentement, se massa les reins. Il enfila la claie vide sur son dos. Il cracha sa chique et il contempla le ciel sans nuages, le soleil qui commençait à rougeoier vers le Ventoux.

– *Fai serein*. J'y vais. À la prochaine. Le ciel est serein. Ne t'inquiète pas : ça n'a pas d'importance, tout ça. Les brebis et l'agnelum s'en moquent bien. Tu redescendras bientôt. *À diéu sias adessias*, Théo.

Théo rangea les victuailles à l'abri du cellier creusé dans le talus. Le père Crotte avait apporté une flasque d'Aigo-Ardent, l'eau-de-vie qu'il distillait lui-même car il possédait le privilège de bouilleur de cru. Médicinale, qu'il disait car il y ajoutait des simples de la montagne. Mais diablement forte, constata Théo en en goûtant une lampée. La tête lui tourna vite. Il ne buvait jamais d'alcool.

Il se couche. Il bande. Sa tête est envahie de seins, de fesses,

de vulves velues, de bouches sensuelles, de nuques parsemées de duvet blond, de parfums, de nectars. Il boit l'Aigo-Arrent. Il quitte la couche rugueuse. Il se précipite. Il chausse ses bottes de caoutchouc. Il prend la brebis. Il soulève l'arrière-train, enfle les deux pattes de derrière dans ses bottes. Les sabots lui écorchent les pieds mais il recroqueville ses orteils contre la laine qui couvre le bas des pattes. La brebis s'agite. Elle bêle. Théo sort sa bite raide, la glisse dans la vulve, accroche la laine entre ses mains et fornique en songeant aux filles, longuement, sereinement, jusqu'au plaisir. Rassasié, il s'en va dormir d'un sommeil calme et sans rêves.

Il la nomma Navarine. Chaque nuit que le désir le saisissait, Théo coinçait Navarine dans ses bottes et la baisait en laissant vaguer son imagination, les deux mains plantées dans la laine. La bête semblait indifférente à ces manifestations d'amours singulières. Tantôt elle bêlait. Tantôt elle semblait ruminer. D'autres fois elle se débattait sans que Théo puisse faire un lien quelconque entre le comportement de l'animal et la vigueur ou la durée du coït qu'il lui imposait. Elle ne semblait pas s'en ressentir et broutait comme les autres dans la journée. Pour Théo, l'essentiel était qu'avec elle, ça ne partait pas tout de suite. Mais ça manquait de tendresse et de sensualité. Et il y avait les érections matinales, le désir qui semblait vous réveiller en plein rêve. Un matin qu'il avait mal dormi, il observa l'agneau.

Théo regarde l'agneau téter sa mère. Navarino, il le nommera Navarino. Il n'ose pas. Il est en colère. Il retire l'agneau du pis, l'enferme et s'en va dans la montagne. Il revient au jas. Il a failli s'égarer par les sentiers qu'il connaît par cœur, il s'est tordu la cheville dans le pierrier, il est plein de ressentiment. Navarino bêle doucement, affamé. Noireau remue derrière lui. Théo se couche, son ventre contre la tête

de la bête. Il sort sa bite dure, il saisit la jolie tête enlainée, la pousse vers lui. Théo pousse vers lui la bouche avide et insatiable qui déjà fait la moue. La fable vient circuler obstinément dans son cerveau perturbé : « Un loup survient à jeun qui cherchait aventure et que la faim en ces lieux attirait. » Il songe en un éclair à monsieur Ferry, au livre qu'il lui a confié, aux fables qu'il fallait apprendre par cœur pour préparer le certif : « Tu verras plus tard comme c'est vrai, ça te sera utile. » Navarino tête avidement, ses douces lèvres pompent le gland, quêtent le lait, les mains de Théo se crispent sur le chef laineux, il ne bouge pas, il se vide sur les lèvres de l'agneau. « Car vous ne m'épargnez guère, vous, vos bergers et vos chiens. On me l'a dit : il faut que je me venge. » Théo ouvre la cage. Navarino court vers l'enclos, vers sa mère. Il court se nourrir. Théo revient s'affaler sur la couche. Il s'effondre. La fatalité le hante. Il s'entortille dans les mauvais rêves : « Car vous ne m'épargnez guère, vous, mauvaises filles et vos seins. Et vos reins. » Il dort une heure. Il se réveille avec la migraine.

Théo s'habitue à la solitude. Il l'organisait. Et il y avait Noireau, le brave corniaud qui jappait, lui faisait fête, l'attendait, l'accompagnait ou restait seul à garder les moutons quand Théo s'absentait pour réaménager les sentes qu'ils empruntaient. Quand le temps était clément, le troupeau calme, quand il avait achevé sa tâche, pansé les bêtes blessées, élagué les ifs qui poussaient trop près des prairies, il s'installait sur le talus du cellier et prenait le livre. Il lisait et relisait les fables. Il les apprenait ou les révisait. Les yeux fermés, il les récitait par cœur et revoyait les yeux mouillés de sa mère.

Fin août, les orages plus fréquents, la lassitude de la solitude qui dure. Bientôt la quille, lui ressassait le père Crotte. « La quille ? Qu'est ce que ça vient faire là ? » Le vieux se tapait les mains sur les cuisses : « Va falloir que tu t'y mettes, tu pars

au service en octobre, non ? Tu seras bidasse, tu commenceras bleu-bite, tu finiras quillard, t'essaieras d'éviter que le juteux te flanque au trou.» Il ne lui avait jamais reparlé de «ça» ni des bottes ni de l'agneau. C'était un brave homme plein de finesse. Théo avait pris l'habitude de l'agneau. Il avait délaissé Navarine, qui ne semblait pas lui en tenir grief. Navarino se prêtait aux étranges pratiques sexuelles de Théo avec docilité. Encore un mois et il serait à l'abattoir et Théo presque sous les drapeaux pour se préparer à servir le pays. «Tu sais, Théo, c'est affreux ce qui se passe en Allemagne depuis deux ans avec le chancelier Hitler.»

«La raison du plus fort est toujours la meilleure Nous l'al-lons montrer tout à l'heure.» Un jour qu'il se récitait les fables avec nostalgie, il distingua trois silhouettes qui grimpaient le sentier. De la visite ? C'était incroyable. Depuis près de trois mois qu'il gardait, jamais personne d'autre que le père Crotte n'était monté dans la montagne. Pour quoi faire ? C'était la fin de l'après-midi. Le beau temps était stable, les moutons restaient dans l'alpage. Intrigué, Théo observait la progression des visiteurs : «Ils ne cheminent guère vite. Ils s'arrêtent bien souvent.»

Ils approchaient. «Deux hommes et une femme.» Théo calma Noireau d'une caresse et lui commanda de rester couché tranquille. «Non, plutôt deux garçons et une fille, ils portent des sacs gigantesques, des godasses incroyables, comme des brodequins pour l'hiver.» Ils parvinrent enfin au jas. La fille était jolie malgré les coups de soleil qui marquaient son teint de blonde et la sueur qui dévalait son grand front en vastes coulées. Des cheveux dorés, toute frisée, gracieuse, avenante : «Bonjour monsieur.» Théo n'en revenait pas : «Voilà qu'on me donne du *monsieur*, ça alors !» Elle l'interrogea en lorgnant la source qui coulait devant la bergerie et répandait son eau

fraîche dans un large bac creusé dans un tronc de châtaignier : «Pouvons-nous remplir nos gourdes?» Théo bredouilla : «L'eau de la montagne est à tout le monde.» Les deux hommes tendirent leurs récipients à la jeune fille qui officiait. Théo la reluquait. Elle était vraiment mignonne. Pas très grande, joliment faite, éclatante de santé avec son hâle excessif. Elle portait une espèce de culotte courte comme Théo n'avait jamais imaginé qu'une femme puisse en porter, en toile kaki, large, vaguement militaire, découvrant ses fines jambes bronzées et assortie à une chemisette d'homme constellée par des auréoles de sueur et dont les manches dégageaient les bras menus. La taille fine, la poitrine discrète. Le visage au bel ovale paisible, serein comme le ciel. Des petits yeux bleus qui pétillaient, une bouche rieuse. «Elle est ravissante et tellement différente. Elle a vingt ans? Vingt-cinq peut-être? Elle possède l'assurance d'une femme.» Les gourdes furent remplies. «Je me nomme Olympe.» Théo était intimidé. Un des garçons enchaîna : «Moi c'est Pierre.» Un grand escogriffe tout maigre à la peau brûlée par le soleil et à la calvitie en tonsure portant culotte courte et chemisette kaki comme un légionnaire d'Afrique, exhibant des mollets noirs de poils et des avant-bras d'écorché. Un visage osseux, sévère, tout en longueur, un front immense, des lèvres minces, un nez tranchant. Il se reprit : «Mais on dit souvent *Pierre le curé* ou *le curé* tout court. Et souvent même *le cureton*.» Il rit fort et devint moins effrayant. «Et à côté de la belle Olympe, frisée comme un mouton et douce comme un agneau, lui, c'est Jean, mais on dit Bouboule.» Il désigna du doigt le troisième compère, un petit rouquin rondouillard dont le ventre boursofflait sous la chemise au-dessus de la ceinture. Les jambes boudinées sortaient comme deux saucisses de la culotte. Théo constata : «Bleue, la culotte, et à carreaux, la chemise. Ils ne portent pas l'uniforme. Et verrait-on une fille en uniforme?»

Bouboule avait une figure toute ronde, des cheveux vermillon dont les mèches partaient en tous sens, des yeux verts en billes et des taches de rousseur disséminées sur une peau habituellement sans doute très blanche mais qui se colorait désormais d'un rouge éclatant en abandonnant des squames qui s'éparpillaient. Il esquaissa un salut timide. Pierre interrogea Théo sans autre préambule :

– Et toi ?

– Moi ?

– Ben oui, toi. Tu t'appelles comment ?

– Théo.

– Théo ? Serrons-nous la main, Théo. C'est un honneur insigne pour le curé que de croiser le nom de Dieu.

– Ah ? Un signe ?

– Tu ne savais pas ? Théo, c'est le diminutif de Théophile, celui qui aime Dieu, ou plutôt celui qui est ami de Dieu. Θεός en grec, c'est Dieu, et...

La fille l'interrompit en riant, découvrant de jolies dents adamantines : « Fiche-nous la paix avec ton grec. Tu finis par nous casser les pieds, curé, avec ton grec ! » Pierre-le-curé ricana : « Pas la peine de s'appeler Olympe. Ignorante. Pire : ignorante et sans même l'ambition du savoir ! »

Théo ne comprenait goutte à ce dialogue mais sa timidité s'évanouissait derrière la curiosité : « Vous êtes vraiment curé ? » La jeune fille trancha mystérieusement, pendant que l'autre se rengorgeait : « Ça lui est arrivé. Mais on te dérange peut-être, Théo ? Tu as à faire, non ? » Théo était intrigué mais ravi. À faire ? Ça pouvait bien attendre. Noireau y pourvoirait. Il siffla : « Noireau ! Va garder. » Le chien partit comme une flèche vers le troupeau. Théo pensait : « Ma foi, ils sont trop amusants ces trois-là ! D'abord *monsieur vous*, puis si vite *Théo tu*. C'est donc vrai que tout va plus vite à la ville. Ils sont sûrement de

la ville. Qu'est ce qu'ils viennent s'égarer jusqu'ici ? » Il ajouta : « On a toujours à faire, mais là, je suis tranquille. Vous êtes de la ville ? Vous avez des cousins par ici ? » La fille expliqua pendant que les deux autres se posaient sans façon sur le banc de bois qui supporta ainsi en grinçant ses premières fesses citadines :

– Oui, on est de Paris. Non, on n'a pas de cousins. Nous sommes en congés.

– Congés ?

– Oui, les congés payés.

– C'est quoi des congés ?

Pierre-le-curé s'esclaffa bruyamment. Bouboule-le-rouquin roulait des yeux effarés. Olympe, la-frisée-comme-un-mouton, reprit doucement après avoir tancé Pierre : « Pas très charitable de se moquer, curé. Tu es berger, c'est ça, Théo ? » Théo se tourna vers Olympe. Il décrivit son ouvrage comme il put à cette inconnue attentive, il expliqua le travail à la ferme, le père, les moutons, la transhumance. Olympe répliqua les usines, les bureaux, les grèves, les salaires, les patrons, la victoire du Front populaire et l'instauration de quinze jours de congés payés. Théo s'évertuait à comprendre, un peu, pas tout, ça lui passait au-dessus de la tête. Mais il se souvint de ce que monsieur Ferry disait de la politique quand il s'attardait à bavarder avec lui, et il ne voulait pas passer pour un imbécile trop ignorant devant ces citadins. Alors donc ils existaient ces ouvriers, ces salariés qui souffraient de l'égoïsme des patrons.

– Vous êtes ouvrière ?

– Je suis étudiante. Mais tu peux me tutoyer.

– Étudiante ?

– Oui. Étudiante en chimie.

Pierre le curé s'agaçait : « Bon, Olympe, qu'est ce qu'on fait ? On continue encore un peu aujourd'hui ou on s'arrête pour

faire étape par-là? Bouboule, dis quelque chose!» Olympe enchaîna: «Théo? Ça t'embêterait si on plantait nos tentes dans le coin?» Si ça l'embêtait? Quelle question! Rien que pour voir ce qu'il supposait être des tentes, ces gros rouleaux de toile brune roulés sur les sacs. Bien sûr que non: ça le réjouissait plutôt. Et elle était si jolie et sympathique, cette Olympe. On s'affaira. On choisit un endroit bien plat: «Mais non, pas là voyons, c'est en pente et à l'aval de la source. Oui, là, c'est bien, un peu au-dessus du jas. Du quoi? Du jas, la bergerie, c'est comme ça qu'on dit ici.» Et de dérouler les toiles, démêler les cordes, quêter les sardines. «Mais où as-tu encore paumé les sardines, Bouboule?» Et de les planter: «Flûte, c'est un peu pierreux, non? Ben, un peu forcément. On va enlever les plus grosses.» Le camp fut dressé, un bien grand mot pour désigner la tente à deux places un peu penchée des garçons, dressée à côté de la plus petite pour Olympe. «Ça tiendra bien assez.» Il faisait doux, le temps était superbe, sans vent, l'air tiède. «On pourra faire un feu pour cuire les saucisses? Tu es notre invité, Théo.» Théo jubilait: «Vous ne voyez donc pas le foyer, là, la grille? Je m'occuperai des braises. Et des légumes. Le petit épeautre, ça accompagnera bien vos saucisses. Et vous goûterez le banon.» Petit épeautre? Banon? Théo montrait la céréale déjà cuite qu'il suffisait de réchauffer. «Et le banon, c'est un fromage de chèvre rond enveloppé de feuilles de châtaignier.» Les citadins s'enthousiasmaient. Olympe se proposa pour aller chercher le fromage et s'engouffra dans le jas. «Mais non, Olympe, dans le cellier, là où je garde la nourriture, au frais, plus loin, sous le talus là-bas.» Le curé fouilla dans son sac, en sortit une bouteille de vin. Théo lui rendit gentiment une moquerie: «C'est incroyable ce que vous pouvez emmagasiner là-dedans. Ça ne m'étonne pas que vous grimpiez si lentement.» On rit aux éclats. «Bouboule, tu sers l'apéro?» Le vin

emplit les quarts de métal. On trinqua. Olympe aussi. Le soleil déclinait. À table!

Chacun serrait la petite assiette métallique sur ses cuisses. Les trois congés-payés, assis côte à côte sur le banc de bois, étaient affamés et dévoraient. «Formidable le petit-machin. Et le banon! On n'a pas ça à Paris, pauvres de nous.» Théo leur faisait face, assis sur la grosse pierre près de la source. Le curé pérorait, Olympe argumentait et le provoquait, Théo et Bouboule écoutaient. Peu à peu, Théo perçut vaguement le mystérieux dessous des choses. Pierre était un prêtre défroqué. Il avait trente ans. Agrégé de théologie et philosophe en diable, il avait décidé de ne plus prier un Dieu par trop oublieux des misères du monde. Il était entré à l'usine comme ouvrier et était devenu syndicaliste et militant communiste. «Un joli mot, communiste, pour un curé, n'est-ce pas? De la vraie charité chrétienne: on met tout en commun.» Il dissertait à l'infini de la lutte des classes, de la dictature du prolétariat, du capitalisme honni et du profit, source de tous les maux: *la propriété, c'est le vol*. Du Grand Soir inéluctable et de «cette saloperie de Trotsky à qui il faudra bien régler son compte.» Théo n'appréhendait pas tout, mais il percevait bien que monsieur Ferry n'était pas le seul à s'intéresser à la politique et des idées revenaient en flots denses dans son cerveau fertile. Mais la propriété volée, ça, c'était dur à avaler. «Volée à qui?» Pierre avait rencontré Bouboule à l'atelier de Billancourt et l'avait converti. «On ne se refait pas. Et vous verrez, vous verrez qu'un jour il y aura des prêtres-ouvriers communistes of-fi-ciel-le-ment.» C'était Bouboule qui avait recruté Olympe et l'avait intégrée à leur cellule. Théo s'interrogeait: «Quel mot bizarre pour désigner un lieu de réunions. Lequel est le petit ami d'Olympe? Une étudiante, une savante. Comme monsieur Ferry. Que fait-elle avec ces types?» Olympe se

délectait du banon. Le père Crotte avait monté de délicieuses reines-claude que l'on se partagea avec gourmandise. Le soleil disparut. Vint le crépuscule. L'étoile du berger s'alluma.

– Ton étoile, Théo, non ?

– Oui. C'est Vénus.

– Ah bon ?

La pleine lune se leva. Quelques grillons troglodytes qui nichaient près du cellier entamèrent leur stridulante musique de nuit. Des lucioles installèrent çà et là leurs modestes signaux. Théo alla chercher dans le jas la grande lampe Pigeon qu'il suspendit à l'entrée. Il prit aussi la bouteille d'Aigo-Arden qu'il exhiba sous les applaudissements des convives. Quelques insectes vinrent bruisser autour de la lampe qui diffusait sa douce lumière. On goûta l'âcre eau-de-vie en se passant la bouteille.

– C'est une eau-de-vie médicinale. La montagne est réputée pour les simples.

– Ça donne envie d'être malade. Et toi, Théo, que nous racontes-tu ?

– Ben, rien.

– Comment ça, rien ?

– Je vous ai raconté la ferme, les moutons. Je vous ai tout raconté.

Le curé s'exclama en persiflant : « Tu n'as donc pas d'autre perspective que de te faire exploiter sans réfléchir ? Tu es un complice de la bourgeoisie possédante ? Tu fais partie des deux cents familles peut-être ? » Olympe fit un geste pour le faire taire. Elle regardait Théo avec une tendresse apaisante : « Tu n'es guère charitable, curé, comme toujours. Sacré pédant. Mais tu mélanges tout, comme souvent. Raconte-nous ta vie sans les moutons, Théo. Tu aimes te distraire parfois, non ? » Le curé marmonna : « Se distraire... Se distraire... Le divertis-

sement, peut-être, mais la distraction, quelle misère...» Théo se tourna vers Olympe. Nul ne pouvait s'apercevoir que son teint s'empourprait. Sa voix trembla un peu : « J'aime danser. » Olympe battit des mains en sautillant sur le banc : « Danser ? J'adorerais savoir danser. Tu m'apprendras ? » Théo embrassa du regard le vaste plateau herbeux :

– C'est pas trop facile par ici.

– Mais tu lis, non ? En allant chercher sottement le banon dans le jas, j'ai vu que tu avais un recueil de *Fables* de La Fontaine sur l'étagère.

Le curé se gaussa : « Les fables de La Fontaine ? La révolution est en marche. Debout les damnés de la terre ! » Bouboule ne participait pas à la conversation et semblait indifférent. Pourtant, ses yeux ronds brillèrent à la lueur de la faible lampe. Il murmura : « Moi, j'aimais bien les fables. » Théo se sentait ridicule. Le regard indulgent d'Olympe l'attristait et le révoltait.

Une colère le saisit par en dedans : « Pour qui me prenez-vous ? Tu imagines quoi, curé ? Il y a tout ce que tu racontes dans les fables. Tu les connais vraiment ? » Théo quêtait au fond de sa mémoire les mots rares de monsieur Ferry. Il se dressa brusquement. La lampe s'éteignait doucement. L'essence lui manquait. L'obscur clarté lunaire qui éclairait le seuil du jas favorisait l'audace. Le vin et l'eau-de-vie du père Crotte aussi sans doute. Le curé chercha dans sa poche un paquet de cigarettes. Il en sortit une Gauloise bleue qu'il alla allumer aux braises qui rougeoyaient avant de se rasseoir, dubitatif et goguenard, un sourire insolent aux lèvres. Théo quêtait le regard d'Olympe. Il apostropha le défroqué : « Dans les fables, il y a le mépris des puissants envers tes prolétaires. Je suis peu instruit, curé, mais monsieur Ferry m'expliquait des choses quand même : *Selon que vous serez puissants ou misérables, Les jugements de cour vous feront blanc ou noir et alors on cria haro*

sur le baudet. Il y a le mauvais argent, curé, celui qui corrompt, le financier qui soudoie le savetier : *C'était merveille que de le voir.* Il y a l'envie : *ils sont trop verts et bons pour des goujats.* Il y a la fourberie, la ruse du malin renard qui trompe le vaniteux corbeau ; il y a l'avarice, curé, l'égoïsme de la fourmi, la fourmi capitaliste comme tu dirais, qui affame l'artiste et il y a aussi ta lutte des classes, curé, les grenouilles, celle qui veut se faire aussi grosse que le bœuf, mais aussi celles qui demandent un Roi, un Roi qui va les dévorer ! »

Théo s'enfiévrant, le sang lui montait à la tête. Les autres l'écoutaient en silence. Bouboule bouche bée, Olympe le regard brillant, le curé narquois laissant monter la fumée bleue de sa cigarette le long de son grand visage ironique. Il goba une gorgée d'eau-de-vie et tendit la bouteille : « Continue, Théo, tu m'intéresses. Bois donc un coup, toi aussi. » Théo goba une lampée et poursuivit : « Il y a le pauvre laboureur qui fait venir ses enfants, et qui ne l'a pas volée, lui, sa misérable propriété, curé. Et la mouche du coche, hein curé ? La mouche qui asticote ceux qui sont à la peine, la mouche insolente et paresseuse qui pique et donne d'inutiles conseils aux travailleurs. Et la méchanceté de celui qui croit savoir et se moque de l'ignorant. Mais il y a aussi l'astronome qui tombe dans le puits, curé, à trop regarder en l'air ses idées fumeuses se dissiper dans le ciel. Il y a la cruauté et l'hypocrisie du fort qui se repaît du faible, curé ! » Il s'exaltait. Il ferma les yeux, debout devant les citadins assis en rang, étonnés sous la lune. Il déclama avec passion en marquant les temps et en scandant les vers familiers :

La raison du plus fort est toujours la meilleure :
Nous l'allons montrer tout à l'heure.
Un Agneau se désaltérait
Dans le courant d'une onde pure.

*Un Loup survient à jeun qui cherchait aventure,
Et que la faim en ces lieux attirait.
Qui te rend si hardi de troubler mon breuvage?
Dit cet animal plein de rage:
Tu seras châtié de ta témérité.*

*– Sire, répond l’Agneau, que votre Majesté
Ne se mette pas en colère;
Mais plutôt qu’elle considère
Que je me vas désaltérant
Dans le courant,
Plus de vingt pas au-dessous d’Elle,
Et que par conséquent, en aucune façon,
Je ne puis troubler sa boisson.*

*– Tu la troubles, reprit cette bête cruelle,
Et je sais que de moi tu médis l’an passé.*

*– Comment l’aurais-je fait si je n’étais pas né?
Reprit l’Agneau, je tette encor ma mère.*

– Si ce n’est toi, c’est donc ton frère.

*– Je n’en ai point. – C’est donc quelqu’un des tiens:
Car vous ne m’épargnez guère,
Vous, vos bergers, et vos chiens.
On me l’a dit: il faut que je me venge.
Là-dessus, au fond des forêts
Le Loup l’emporte, et puis le mange,
Sans autre forme de procès.*

Des grosses larmes coulaient sur les joues de Théo. Sa voix avait tremblé sur les deux derniers vers. Il ajouta presque en criant: « Et il y a les rats des villes et les rats des champs! »

Il s’effondra pour sangloter assis sur la grosse pierre face au banc. Il avait honte. L’eau-de-vie frappait ses tempes. Une espèce de nausée mauvaise monta de son ventre. Il se releva

hoquetant, se détourna. Il vomit. La gêne perçait la nuit. Théo s'effondra sur sa pierre, reprenant la pose tête basse, coudes sur les genoux, son regard vide planté vers le sol pierreux. Le curé posa ses mains sur ses cuisses et déploya sa grande carcasse maigre vers Théo en titubant avec une certaine élégance. Il posa sa poigne sur l'épaule du garçon effondré et il murmura d'une voix pâteuse mais légère: «Excuse-moi, Théo. Tu as raison. Je vais les relire, tes fables. Venez vous autres, il fait bigrement sommeil. Allons nous coucher. Il faut se lever tôt pour monter au Signal de Lure avant de crapahuter jusqu'au Contadour demain soir.» Sa main serrait l'épaule. Il poursuivit doucement: «Merci pour le dîner, Théo. Et merci pour la leçon de récitation, c'était formidablement instructif. Je néglige la culture populaire en fin de compte. C'est banal pour un intellectuel mais étrange pour un ouvrier.» Il invita d'un signe de la tête Olympe et Bouboule à le suivre vers le campement. Théo ne bougeait pas, ne répondait pas. Olympe le dévisageait tassé sur sa pierre. Elle murmura doucement: «Je suis fatiguée, Curé. Montez au Signal sans moi demain. Vous repasserez me prendre pour aller au Contadour. Vous marcherez léger en laissant vos sacs ici.» Bouboule considérait Olympe qui mangeait des yeux Théo assis face à elle. Sans la pénombre, on l'aurait vu fulminer et sa face rougie par le soleil s'empourprer encore. Il ronchonna, jetant plus de mots en une minute que depuis l'arrivée au jas: «Ça alors! C'était bien la peine de nous gonfler avec ça. Et le Signal de Lure par-ci, et le Signal de Lure par-là... Et le paysage incroyable, et l'observatoire construit sous Henri IV, et les charbonniers de la forêt, et gna-gna-gna et gna-gna-gna... Ça alors! Tu nous prends vraiment pour des cons. Alors, on se retrouve ici en début d'après-midi, c'est ça? À moins que la suffragette ne se lève pour nous faire le petit déjeuner?» Olympe saisit le relief du banon et

le lui jeta à la figure en tentant de plaisanter: «Espèce de sale maternaliste! Va donc dormir.»

Les deux hommes s'éclipsèrent avec la lune qui se couchait derrière la crête de Redortier. La lampe était éteinte. La nuit noire enveloppa peu à peu Olympe et Théo. Dans le ciel brillaient des milliards d'étoile. La Voie lactée était déployée. Olympe se leva pour poser sa main sur la tête de Théo. Elle porta son regard vers le ciel: «C'est incroyable. On a beau le savoir, c'est incroyable l'infini de l'espace. Toutes ces étoiles... C'est tellement beau. On ne voit pas ce ciel-là à la ville.» Elle caressait la chevelure drue du jeune homme, comme pour le consoler d'un geste tendre et maternel. Elle se massa la nuque de l'autre main. «Mais ça donne le torticolis, non, Théo?»

Elle le tenait par les cheveux. Elle l'obligea tendrement à relever la tête. Le garçon avait le visage encore ruisselant de larmes. Il était incroyablement beau, touchant, fragile, ses yeux mouillés scintillaient. Il chuchota: «Excuse-moi, Olympe, je crois que j'ai un peu trop bu.» Il repoussa doucement la main et se dressa lentement. Il était grand. Il but à la source en se penchant, la tête tournée et l'eau fraîche dégoulinant dans sa bouche. «Il est souple, élégant dans le moindre geste.» Il s'aspergea le front et le frictionna vigoureusement:

– Je crois que ça va aller mieux. Tu sais, il faut s'allonger pour bien regarder le ciel, Olympe.

– Eh bien, allongeons-nous, Théo, tu veux bien?

– Viens. C'est par là. Suis-moi.

Il se dirigea vers le talus herbeux qui protégeait le cellier. Olympe le suivit, se mit à son côté, prit sa main. Théo oublia tout, les déconvenues, les sarcasmes du curé, les capitalistes, les prolétaires et les fables. Et même les restes d'alcool qui embrumaient encore son cerveau. Il serra doucement la petite main chaude qui s'était offerte et qui répondait à sa pression par une

pression complice. Ils s'allongèrent, main dans la main sous le ciel: «Tu connais les étoiles, Théo? Leurs noms?» S'il les connaissait? Fichtre, bien sûr qu'il les connaissait. De l'autre main il désignait, il montrait, il racontait, il expliquait, il faisait son monsieur Ferry: «Là c'est Sirius, la plus brillante, et là, le bouclier d'Orion. Et cette immense bande laiteuse et fourchue, c'est la Voie lactée, notre galaxie. Et à côté, la constellation en double V, c'est Cassiopée, et à l'opposé, oui, par là, tourne la tête, c'est la Grande Ourse. On la nomme aussi le Chariot ou Grande Casserole, tu vois, on dirait une casserole, non? Et plus loin l'étoile Polaire. L'étoile polaire est le seul astre qui, dans l'hémisphère Nord, est fixe dans le ciel puisqu'elle est située dans l'axe de la Terre. Contrairement aux autres astres, elle ne bouge pas lors de la rotation terrestre. Et elle indique le nord. Pour la repérer, il faut que tu te tournes vers la Grande Casserole et que tu comptes cinq fois la distance entre les deux étoiles à l'avant de la casserole, oui, comme ça, sur une ligne imaginaire côté manche. Oui, c'est ça, tu vois bien? Ça peut t'être utile si tu t'égares la nuit par temps clair: en marchant en direction de l'étoile Polaire, tu iras vers le nord.» Olympe sourit en elle-même du conseil. Et voilà qu'on lui reparlait de casseroles... Elle était bien, sa main dans la main de ce beau garçon cultivé qui lui faisait entrevoir le cosmos et le nommait dans la tiédeur de la nuit d'août. Elle aurait voulu rester là longtemps dans l'infini du temps et loin des autres. «Regarde, Olympe: tu as vu? Une étoile filante! Tu as vu? C'est une météorite qui se consume en entrant dans l'atmosphère.» Il se retourna vers elle en riant, appuyé sur son coude: «Il faut faire un vœu.»

Olympe se troublait. Une impatience soudaine la saisit. La fatigue qui courbaturait ses jambes s'évanouissait. Une pensée parasite et sotté lui traversa l'esprit: «Cette obscure clarté qui

tombe des étoiles, lui c'est La Fontaine, moi, c'est Corneille.» Les yeux noirs du jeune homme brillant dans la nuit, le torse fin et puissant, le port de tête gracieux, la chaude voix solennelle et gaie à la fois. Sous les étoiles. «Il faut faire un vœu.» Elle dirigea son joli visage vers lui. Il devina les seins dans l'échancrure de la chemisette. «Embrasse-moi.»

Ils se rapprochent. Ils se baisent les lèvres timidement. Puis passionnément, les langues se mêlent, franchissent les dents. L'odeur musquée d'Olympe envahit Théo. Il la serre, il lui caresse le dos, les reins, les fesses. Ils s'alanguissent dans l'herbe maigre du talus. Il la couche sous lui. Il bande contre le ventre qui ondule contre sa bite raide. Les brebis bêlent doucement. Il la dépoitraille, il lèche les petits seins blancs et durs, les tétons dressés, il dévore le cou tendre, mord doucement les épaules qui se dénudent. Elle laisse faire, elle aide, elle encourage, elle enserre le corps viril. Il passe sa main vers la culotte, caresse les cuisses. «Non non, reste sur moi.» Il est sur elle, sa bite se spasme déjà tant il s'épuise d'érection tenue. Elle se frotte contre la bite, elle soupire, elle gémit, lui, la tête haletant dans la salière moite. Il passe la main dans la culotte, débague fébrilement le vêtement d'homme, tente d'écarter le slip, de gagner le con. Elle soupire, elle gémit, elle reprend la bouche avec la sienne, les salives se mélangent. «Attends, attends!» Elle le repousse doucement, se dégage de son poids. Ils sont sur le côté, face à face posés sur leurs coudes, haletants. «Attends un peu, Théo.» Elle le pousse à s'allonger sur le dos, lui sa main devenue sotte égarée dans la braguette féminine saugrenue. Olympe l'ôte avec douceur. Elle ouvre adroitement la fermeture du pantalon de toile épaisse que porte Théo. Elle tâte la bite énorme et raide. Elle l'extirpe doucement. «Elle est habile.» Elle se penche lentement sur la bite tout en la branlant. Les mains de Théo se crispent sur la chemisette brune,

ses ongles entrent dans la chair. La bouche se pose sur le gland, enserre le sillon. Le sperme jaillit. Elle en a plein la bouche. La bite s'amollit, disparaît. Un morceau de viande flasque, inutile. Elle se redresse, elle s'écarte. Théo entend qu'elle se racle la gorge, qu'elle crache. Elle se retourne vers lui, le regard étonné, badin. Elle s'essuie les lèvres avec un pan de sa chemise. Elle rit : « Ben toi alors ! Tu m'aimes déjà tant que ça ? »

Théo était abattu. Sa tête retomba en arrière, vers les étoiles :

– Je... Je m'excuse... C'est, c'est... Je ne sais pas ce qui m'arrive.

– La première fois que ça t'arrive, c'est ça ? Et tu veux que je croie ça, grand nigaud ? Ça m'arrange, en fait, tu sais. Tu vas comprendre. Et puis, il y a tellement de câlins à se faire. On a toute la nuit, non ?

Théo se redressa. Il avait envie de pleurer. Olympe souriait tendrement dans l'ombre. Elle lui bouchonna à nouveau la tignasse. Et lui tendit la main : « Allez, debout ! » Elle l'enlaça pour gagner le jas : « Attends, je vais chercher quelque chose dans mon sac. » Olympe disparut et s'agenouilla à l'entrée de sa tente pour y fouiller. Théo devinait les jolies fesses rondes qui tendaient la culotte sous la taille fine. Elle ressortit avec un petit sac de jute à la main et reprit Théo par la taille jusqu'à l'entrée du jas. Ils se baissèrent pour entrer dans la petite pièce fraîche. Olympe protesta : « On n'y voit goutte. Tu as de l'éclairage ? » Théo sortit reprendre la lampe Pigeon. Il prit un bidon et remplit le récipient d'essence. Il gratta une allumette. Olympe l'observait attentivement. Il alluma la mèche. Une faible lumière éclaira le réduit qui s'amplifiait à mesure que Théo actionnait la mollette pour sortir davantage la mèche du bec. Une odeur douceâtre se répandit. Théo accrocha la boutonnière à un crochet fixé aux lattes du plafond. Il regarda Olympe d'un air contrit. Elle semblait toute joyeuse : « Pas

mal, pas mal du tout ... Grâce à ça, tu peux lire tes fables la nuit. Allonge-toi, je vais te montrer quelque chose d'épatant. » Il obéit, encore préoccupé et triste. Que pouvait-elle donc montrer d'épatant ? Elle se coucha à côté de lui et extirpa du sac de jute des petits étuis devant un Théo intrigué :

– On dirait des boyaux pour les saucisses.

– En quelque sorte, Théo, en quelque sorte. Mais il faut que je t'explique.

Théo observait Olympe manipuler les étuis, les étirer, entrer des doigts dedans comme dans une baudruche tout en expliquant :

– Je suis étudiante en chimie. J'ai étudié un an en Angleterre. Ma mère est Anglaise. Je te raconterai ma famille une autre fois si tu veux, c'est une longue histoire compliquée. Mon père est très riche. C'est un capitaliste honni.

– Je veux bien que tu me racontes ton histoire, Olympe.

– Une autre fois. C'est la firme où j'étais en stage près de Londres qui a mis au point cette matière. On l'appelle « Latex ». C'est produit par une plante d'Asie qui se nomme l'hévéa, mais on peut désormais le fabriquer artificiellement. C'est du caoutchouc. Tu vois comme c'est souple et résistant ? Et totalement imperméable.

Olympe étirait le boyau, le mordait, faisait comme si elle s'acharnait à le déchirer :

– Tu ne vois pas à quoi ça peut servir ?

– Ça se mange ? On peut y mettre la chair à saucisses ?

– C'est normal que tu ignores à quoi ça sert, Théo. C'est interdit en France. Ça s'appelle un pré-ser-va-tif. On dit aussi « capote anglaise » pour vanter l'inventivité britannique qui honore ma famille maternelle. Tu enfiles ça sur ton sexe en érection et le sperme restera dedans. Pas de risque de grossesse. Et ça empêche même les microbes de passer. Et c'est tellement

fin et souple qu'on ne s'apercevra de rien en faisant l'amour.

Elle l'embrassa à la commissure des lèvres. Théo regardait la capote, éberlué, les yeux ronds :

– Ils se mettent leur, heu... leur machin dans ça, les Anglais?

– Pas tous : l'obscurantisme sévit partout dans le monde. Mais c'est en France que c'est le pire. Il y a une loi, une loi, tu entends Théo? Une loi de la République qui interdit la vente de préservatifs dans notre pays et qui condamne tout ce qui pourrait nuire à la natalité. Il faut bien remplacer les hommes morts à la guerre.

Théo se rembrunit :

– Deux de mes oncles sont morts à Verdun.

– C'est pareil pour moi, Théo : un frère de mon père est mort gazé en servant la France. Tu parles ! En servant la bourgeoisie, oui, qui avait fomenté cette ignominie. En servant les marchands d'armes capitalistes. Mais, bref, est-ce une raison, la dénatalité ? Parce qu'on a utilisé comme chair à canon toute une génération, il faudrait que les ventres des femmes s'engrossent à la mesure des massacres pour compenser le manque ? Non, non, mille fois non ! Mon ventre est à moi, Théo, tu comprends ? Je ne suis pas une reproductrice au service de la démographie, une brebis allaitante pour grossir le troupeau. Et pourquoi les Anglais autorisent-ils les capotes et pas nous, hein ? Et les Américains aussi. Un cousin de ma mère est mort à la Somme. Sais-tu qu'il y a eu plus de morts anglais à la bataille de la Somme en 1916 qu'à Verdun ?

– Non, Olympe, je ne savais pas. Je ne connais pas grand-chose, tu sais. Je ne suis qu'un berger. Mais je pars au service dans un mois.

Olympe sourit et passa la main dans les cheveux de Théo : « Excuse-moi, Théo. Je m'exalte. Tu sais tant de choses. Tu

connais le nom des étoiles... Je m'emporte mais on condamne des avorteuses. L'avortement, c'est la pire chose. Tellement banale. Ma meilleure amie, Clémence, en est morte. Une infection. On n'a rien dit de plus, comme si elle l'avait un peu cherché, la traînée... Même sa famille semblait avoir honte. Elle était gentille, simple, aimante, amoureuse. Elle voulait des enfants, mais plus tard et avec un homme qu'elle aurait aimé vraiment. Vaut mieux ça en attendant le grand amour, non ? » Elle montrait un préservatif, le triturait, le tâtait tendrement. Elle le contemplait comme un gri-gri. Elle avait les larmes aux yeux.

– Et toi, tu voudras des enfants, toi, Olympe ?

– Je ne sais pas, Théo. Pas maintenant. Avec un homme digne d'être père sûrement, plus tard. Un homme que j'aimerai profondément.

Théo serra les épaules d'Olympe. Il se dressa. Sa tête touchait presque le plafond de lauzes. Grand, souple, élégant dans tous ses gestes. Il actionna la molette de la lampe Pigeon. La lumière s'estompa jusqu'à ne plus diffuser qu'un faible halo intime. Olympe se mit debout à côté de lui. Ils s'embrassèrent longuement à pleine bouche. Puis elle ôta ses vêtements. Elle restait nue, tout ébouriffée, frisée comme un mouton et douce comme un agneau. Elle serrait la capote dans sa petite main, comme une bouée. La clarté tremblotante de la lampe dessinait des ombres et des lumières sur ses seins menus. Théo jeta sa chemise, dégrafa le pantalon de toile, le laissa choir aux chevilles.

Il est nu. Il bande. La clarté tremblotante de la lampe dessine ombres et lumières sur sa bite dressée, ses poils noirs qui remontent sur son ventre et son torse. Olympe s'agenouille, lèche et enduit de sa salive le sexe de son amant. Elle y déploie la capote. Elle s'allonge, elle écarte les cuisses. Théo

entrevoit la toison, ça l'excite encore davantage, le souvenir d'une angoisse l'étreint furtivement. Il se couche sur Olympe, la bite est à l'entrée, le gland turgescent entrouvre la vulve gonflée et visqueuse. « Viens viens... » Les mains se crispent sur son dos, les ongles entrent dans la chair. Il entre en Olympe, il s'y promène, il y va, il y vient, elle est avec lui, l'accompagne, jouit, mange sa bouche, le plaisir frémissant monte des jambes aux cuisses, aux fesses, aux culs, aux bas-ventres et les inonde d'une jouissance céleste. Ils s'endorment repus, reclus de fatigue.

Les autres étaient partis quand ils se réveillèrent. Le soleil était haut dans le ciel. Ils firent l'amour. Théo plaça la capote seul. Olympe le félicita en riant : « Comme un soldat américain dans une maison close. » Ils déjeunèrent gloutonnement de tranches de pain noir beurrées trempées dans un café amer. Ils sortirent dans la lumière brûlante de la montagne qui embaumait. Théo montra la borie au loin, le petit abri de pierre sèche où l'on pouvait se réfugier quand l'orage survenait trop vite. Il expliqua l'usage des pierres à lécher, ces dalles plates où il déposait du sel le matin. Il raconta pourquoi il avait élagué les ifs qui empoisonnent le bétail et pourquoi il n'y avait plus rien à craindre de la rhubarbe sauvage qui s'était fanée et n'était plus dangereuse pour les moutons. Il montra l'euphorbe dont ils raffolent et les touffes d'aspic odorantes. Il fit admirer le grand hêtre. Il présenta le troupeau. Noireau n'était pas trop content de la présence de cette étrangère, il grognait et montrait les dents mais elle l'amadoua vite de quelques caresses. Voici Navarine. Et Navarino. Olympe gloussait devant l'agneau comme une adolescente. Théo peinait à reconnaître la militante enfiévrée de la nuit et l'amante experte dans cette gamine qui minaudait devant les bêtes. Elle s'accroupit. Le tissu se tendait sur ses jolies fesses, la chemisette bâillait

un peu sur les seins menus. Elle caressait la tête frisée : « Qu'il est mignon. C'est mon préféré. Ils ont tous un nom ? » Théo maugréa : « Non. C'est le seul agneau qui a un nom. » Olympe cajolait la petite tête laineuse, elle l'embrassait :

– Navarino... Mon petit Navarino, comme tu es ravissant...

– Bon pour l'abattoir à l'automne.

– Quelle horreur !

Théo commenta felleusement : « Il faut bien du gigot pour les riches et aussi du collier et des côtelettes et de la poitrine. Tu ne manges jamais de viande, citadine ? »

Les autres n'allaient pas tarder. Les amants s'alanguirent dans le jas pour une ultime étreinte. Le dernier préservatif. Ils restèrent ensuite enlacés, le regard vague sur le plafond de pierres plates. Olympe alla jeter la capote emplie de sperme. Elle ironisa : « À ce train-là ma réserve va s'épuiser. Trois en moins de vingt-quatre heures. » Théo la questionna, les mains derrière la nuque, en la contemplant nue :

– Tu en avais combien ?

– On me les envoie d'Angleterre par paquets de dix.

– Et tu en avais emmené combien pour les congés payés ?

– Qu'est ce que ça peut te faire ?

– Rien. Juste pour savoir.

Olympe le rejoignit. Elle s'agenouilla auprès de lui, prit sa tête en ses mains, ses yeux dans les siens. Elle devint sérieuse : « Tu sais, les filles c'est comme les garçons. On aime à laisser croire. À paraître. » Elle cogitait. Elle corrigea : « Pas exactement. Les hommes jacassent, se vantent de leurs conquêtes, plus ou moins réelles, plus ou moins fabulées. Ils oublient leurs défaillances ou en gardent un souvenir désagréable. Inhibant, n'est-ce pas Théo ? » Elle frictionnait la tête du garçon, qui souriait béatement. Elle lui saisit les cheveux dans ce geste

déjà familier en le taquinant, lui bouchonnant longuement la tignasse: «Les filles sont dissimulatrices. Elles laissent croire, elles suggèrent, elles provoquent, elles aiment qu'on devine, qu'on suppose. Elles s'habillent pour qu'on les regarde. Et si on les déshabille, ce doit être d'abord du regard. Sinon... Mais on aime paraître aussi, laisser croire.» Théo désigna la culotte kaki qui traînait sur le tréteau: «Ça te va bien, toi et ta tenue militaire. Je n'avais jamais vu une femme attifée comme toi.» Olympe expliqua:

– Ça s'appelle un «short». Ça signifie «court» en anglais. Tu vas voir qu'avec les congés payés, ça va avoir du succès les shorts, même pour les filles. Et ne me dis pas que tu ne m'as pas déshabillée du regard hier, sale hypocrite. Je l'ai bien vu.

– Tu as aimé?

– Toutes les femmes aiment être regardées, courtisées, sollicitées. Supplées voire implorées pour les plus cruelles ou les plus incertaines, celles qui doutent de leur beauté. Et c'est souvent les plus belles qui quêtent le plus.

– Tu as couché avec le curé? Avec Bouboule?

– Et on dit que c'est les femmes qui sont curieuses. Pas avec le curé, non. Et quand bien même j'aurais voulu... Les filles, c'est pas du tout, mais alors pas du tout le centre d'intérêt du curé.

– Comment ça? Il fait que causer? Il n'a pas de... de...

– De besoins? Sans doute. Mais les filles ne l'intéressent pas. Il faut de tout pour faire un monde. Ça le regarde.

Théo rougit un peu, vaguement gêné. Olympe poursuivit:

– Tu voulais mon histoire? Pour ce qui est de Bouboule, je l'ai rencontré dans le métro. Il lisait *L'Huma*.

– Luma?

– *L'Humanité*, le journal du Parti. Le journal de Jaurès.

– Jaurès?

– Oui, je te raconterai Jaurès peut-être un jour. Il voulait éviter la guerre. Ils l'ont assassiné. Une autre fois peut-être, je te raconterai Jaurès.

Un discret voile humide brilla furtivement dans les yeux d'Olympe. Elle se reprit :

– Je lisais par-dessus l'épaule de Bouboule. On s'est parlé. Voilà. C'est par lui que j'ai adhéré au Parti. J'ai rejoint la cellule de Billancourt et rencontré le curé. Bouboule est un ouvrier. Il est timide et modeste mais cultivé, militant, sincère. Il a lu le *Manifeste* en entier, c'est pour dire. Il était amoureux de moi. On a couché ensemble deux-trois fois, mais ça n'a pas marché. On reste bons amis.

– Pourquoi es-tu devenue communiste ?

Noireau aboya. Des voix résonnèrent au-dehors : « Ça dort là-dedans ? On peut entrer ? » Sans attendre la réponse, le curé entreprit de glisser sa grande carcasse au travers de l'étroite porte. Olympe protesta : « Ne te gêne pas, cureton. Attends un peu, on arrive. »

On raconta la montée au Sommet de Lure, l'observatoire, l'immense paysage qui s'y découvre, le Ventoux. Et le grand hêtre. Mais il fallait se hâter. On leva le camp, on s'agita. « Faut pas trop traîner si on veut arriver au Contadour avant la nuit. » Les sacs furent bouclés. On se posa une dernière fois sur le banc, sur la grosse pierre près de la source devant le jas. On grignota un peu de charcuterie, le reste des reines-claude. Théo demanda :

– Pourquoi le Contadour, curé ?

– Un écrivain de Manosque a créé des rencontres là-bas, dans un vieux moulin. Un écrivain de gauche. Il paraît qu'on y discute beaucoup. Ça me plaît, ça.

– Il y a des écrivains à Manosque ? Vous en venez ?

– Oui. Nous avons pris la micheline jusque-là et marché

par le col de la Mort d'Imbert, Mane et Forcalquier. Après le Contadour, on passera par Les Omergues et on reprendra le train à Sisteron.

– Vous connaissez bien la région.

– Non. On s'est renseigné, on a pris une carte.

Le curé alluma une Gauloise. La fumée grimpa le long de son nez, lui irrita l'œil qu'il dut clore un instant. Il observa attentivement la cigarette se consumer en murmurant: «La clope de l'étrier.» Il ne paraissait plus pressé. Il contemplait les sommets bleutés du Luberon posés au loin, vers le sud. Il avait le regard vague, empris de sérieux. Il semblait parler pour lui-même: «La sèche de l'étrier... Ça vaut mieux que la cigarette du condamné. C'est beau là-haut, à Lure, toute cette montagne sauvage. Le grand hêtre qui trône par-là. Ça pousse à la réflexion, la marche, ça fait philosopher par-devers soi.» Il interpella Théo: «C'est beau mais cruel, aussi, non? La nature et les gens sont cruels par ici, pas vrai? Au village, hier, en bas, nous avons bu une chope au Café de la Route. Un type est entré et a crié: *Salut Saucisse!* Il apostrophait la femme qui tient l'estaminet. C'est son nom?» Théo répondit en regardant Bouboule:

– Non. On l'appelle comme ça parce qu'elle est grosse.

– Et à la sortie du bourg, ce groupe de vieillards qui nous a suivis des yeux en nous menaçant en silence. J'ai perçu leur regard barbare me transpercer le dos. Et le grand loup qui égorgeait moutons, chevaux et vaches, qu'est-il devenu, Théo? D'une autre envergure que le modeste loup bavard de ton La Fontaine. La cigarette du condamné... Mais nous sommes tous condamnés d'office. Dès la naissance. Des morts en sursis, voilà ce que nous sommes.» Il s'emportait. Olympe pouffa maladroitement: «Ça le reprend.» Bouboule était boudeur, silencieux, ses yeux ronds dans le vague. Théo écoutait. Le

défroqué devenait grave. Il jeta le mégot et l'écrasa du pied longuement comme avec une colère rentrée. Il poursuivit : « L'homme est plein de misère. Plein de misère. Ou plein de misères avec un « s », que choisis-tu Théo ? Le pari de Pascal tente l'homme. Mais il y a tant de divertissements possibles. Tu crois au divertissement, Théo ? Mais pas la distraction, Théo : le divertissement. Le divertissement pascalien, Théo, celui de Pan, ton acolyte. Un rude concurrent, Θεος ! Un dieu de sensualité et d'oubli. Le dieu païen des Grecs qui doit bien rôder la nuit dans ces montagnes-là et forniquer avec tes brebis. »

Théo frémit. Le curé se dressa. Il embrassait le paysage d'un geste théâtral en déployant ses bras décharnés. Il ressemblait au vautour fauve, le grand charognard qui dépèce les carcasses des moutons égarés tombés dans un ravin. Pour avoir fauté en quittant le troupeau et s'en aller brouter quelque herbe parfumée et dangereuse frissonnant dans le vent sur la crête d'un profond thalweg. Théo écoutait cette étrange prédication absconse, ces menaces voilées qui l'impressionnaient et lui serraient le cœur. Bouboule, indifférent, mâchonnait une peau de saucisson coincée entre ses dents. Olympe tenta d'interrompre le prêche, sans conviction :

– Fiche-nous la paix avec tes Grecs, cureton.

– Y crois-tu à la misère de l'homme, Théophile, l'ami de Dieu ? L'homme est plein de misère. La mort le hante, elle est par-là, elle vient, elle va, elle fauche aveuglément, elle nous abattra en dépit de nos sautillements grotesques de criquets égarés. Tout le reste est utopie.

Il imitait les grands gestes du paysan maniant sa faux. « Ne réponds pas et réfléchis, Théo ! Y a-t-il une fable qui parle de ça ? Peut-être : *Le chien qui lâche sa proie pour l'ombre* ou : *Le curé et le mort* ? Tu savais qu'il y avait une fable intitulée : *Le*

curé et le mort? Bon, ça suffit comme ça, on y va!» Ils se levèrent tous. Ils s'ébrouèrent. Pierre-le-curé installa son sac sur les épaules. Il serra la main de Théo avec effusion: «Merci Théo. Merci pour tout. Et excuse ma grandiloquence. Tes montagnes inspirent trop le vaniteux citadin. Je ne sais pas ce qu'on trouvera au Contadour mais grâce à toi nous n'aurons pas voyagé et sué sang et eau pour des prunes. Pour des reines-claude et un peu de distraction, peut-être? Ou un peu de divertissement, n'est-ce pas Olympe?» Il raillait en reprenant son habit de cynique. Il se retourna en partant: «L'écrivain se nomme Giono. Jean Giono. Tu viens, Bouboule? On va attendre Olympe un peu plus loin sur le chemin.» Bouboule accompagna le Curé en traînant. Il salua vaguement Théo sans desserrer les dents. Avant de disparaître derrière le jas sur les pas du grand escogriffe, il lança derrière lui: «Magne-toi, Olympe. On va pas t'attendre des plombes.» Olympe chaussa son sac: «J'aime pas les adieux, Théo. Tu viendras à Paris un jour?» Théo avait la gorge nouée:

– Je pars au service dans un mois. Je ne sais pas où mais c'est bien possible que je passe par Paris.

– Oui, c'est vrai, tu me l'avais dit. Tu pars servir la France, mon pauvre. Servir la bourgeoisie capitaliste.

Elle sortit un petit carnet de son sac. Elle en détacha le minuscule crayon glissé sur le côté. Elle griffonna une page, la déchira, la donna à Théo: «Viens me voir, Théo.» Elle sauta sur sa bouche, l'embrassa passionnément: «Adieu mon beau Pan, mon beau berger fabuleux.» Elle s'enfuit en courant.

Septembre. Les nuits devenaient froides. Les nuages envahissaient le ciel et déversaient une pluie lourde qui frappait bruyamment le toit de la borie et engourdissait. Sauf quand le vent se levait et nettoyait le ciel pour quelques jours. Un vent

violent qui s'éternisait en rafales, qui irritait et qui fâchait, qui énervait les bêtes comme les bergers et les chiens, un vent glacial.

Le père Crotte arriva un matin. Il venait donner un coup de main. C'était le jour du départ. Il aida Noireau à rassembler le troupeau. Théo remit un peu d'ordre dans le jas. On s'en retourna vers Saint-Étienne. Les hommes fermaient la marche. Les moutons suivaient, serrés les uns contre les autres, le grand bélier qui ouvrait la route, le bélier-pompon coiffé de son bonnet rouge. Noireau, aux aguets, accompagnait la troupe et maintenait l'ordre. Ils s'arrêtèrent devant la chapelle de Notre-Dame de Lure pour boire à la fontaine et se reposer. Assis sous les grands tilleuls, Théo contemplait la maison de Dieu. Il la trouvait effrayante avec ses belles pierres romanes. Le père Crotte tentait de le consoler :

– Tu es bien silencieux, Théo. Mais je comprends ça. À force de rester seul et de ne causer qu'aux moutons et au chien, on finit par ne plus savoir parler.

– C'est vrai, père Crotte, c'est vrai. L'homme est plein de misère.

La vie reprit au village pour Théo. Il se trouvait comme en sursis, attendant avec impatience sa lettre d'affectation. Il pensait à Olympe en permanence. Il sentait sa présence sur son épaule et dans son ventre et dans sa tête quand il se masturbait seul dans son lit. Quand il essuyait le sperme sur son ventre pour éviter que la mère ne découvrit les taches sur les draps au lavoir face aux commères. Il fut invité aux noces de la fille Arnaud. On y dansa avec d'autres filles, celles de la famille du marié, un gars de Valensole, de l'autre côté de la Durance, que la fille Arnaud avait rencontré au marché de Manosque où elle vendait l'eau de lavande. Mariage pluvieux mariage heureux ? Pauvre fille Arnaud : le temps était doux et clément pour la

fête. Croyait-elle à la superstition ? Craignait-elle une vie de misère avec son lavandier ? Le beau Théo avait du succès avec les étrangères de Valensole.

Les mariés sont partis. On a vendu la jarretière aux enchères. Les derniers danseurs s'attardent. Le dernier tango. Les corps se touchent comme pour se fondre. Un-Deux-Trois-Quatre Undeuxtrosquaatare. Olympe s'évanouit de l'épaule de Théo. Elle se cache. Théo serre sa cavalière. La bite se dresse dans le pantalon du dimanche. « Elle ne peut pas ne pas s'en rendre compte, là, tout contre son ventre chaud qui ondule contre moi. » Les derniers danseurs s'éclipsent dans la nuit.

– Tu n'es pas d'ici, non ?

– Non, je suis de Gréoux. Je suis venue pour la noce de mon cousin.

– T'es la cousine du marié ?

Théo prend la main, enlace la taille, pèse sur l'épaule, ne sait plus où s'égayer. Ils marchent lentement :

– Tu loges où ce soir ?

– Chez les Arnaud. On ne s'en retourne que demain. Ils ont de quoi loger.

– À la distillerie de lavande, à la sortie du village ?

– Oui. C'est ça. Mais je ne sais pas si je vais retrouver.

– Je te raccompagne.

Ils se rapprochent. Ils se baisent les lèvres. Ils tombent dans l'herbe d'un talus. Il la dépoitraille. Elle laisse faire. Il passe sa main sous la jupe. « Viens sur moi. » Elle se frotte contre la bite. « Elle n'est pas vierge. » Elle soupire : « Attends ! » Elle écarte les cuisses. Théo est excité, une angoisse passagère monte en lui puis s'évanouit. Elle supplie :

– Tu fais attention, hein ? Tu te retires, hein ?

– Ne t'inquiète pas. Je sais faire attention.

Le gland entrouvre la vulve. « Viens ! » Théo laboure le con

longuement en pensant à Olympe. Il sent le plaisir monter, il se retire et se répand sur le ventre de la cousine de Gréoux. Il la raccompagne gentiment après qu'elle a replacé ses effets défaits sur son ventre gluant. Un lâche baiser sur la joue : « Euh, salut, dors bien. » Il s'en retourne dans la nuit étoilée. Il rebande dans son lit. Il se branle longuement jusqu'à ce que le plaisir frémissant monte et l'inonde d'une jouissance nostalgique que contemple le fantôme nu d'une Olympe mélancolique.

Octobre. Théo avait demandé au père qu'il lui donnât Navarino. « C'est d'accord, fils, ça te fera un pécule pour le voyage. » Le père Crotte l'accompagna à l'abattoir municipal : « Je vais te montrer. C'est pas si facile, tu sais. » Théo voulut égorger l'animal lui-même. Ils revêtirent les grands tabliers. Ils présentèrent un peu de fourrage à l'agneau qui brouta en confiance. Théo serrait le grand couteau effilé. Les jointures de ses doigts blanchissaient. Le père Crotte coinça l'agneau entre les planches. La bête se débattait. Le vieux berger maintint la tête frisée, la tourna, l'offrit au sacrificateur. Navarino bêlait à en mourir. Théo était livide. « Vas-y. Maintenant ! » Théo posa la lame sur la gorge et trancha d'un coup. Le sang écarlate giclait, le corps se convulsait, s'affaissait entre les rambardes. Ils enveloppèrent le cadavre dans le grand drap blanc et le menèrent au boucher qui avait offert le prix convenable pour un agneau d'herbe, un agneau gris à la viande trop forte pour les gens des villes et que l'on préparera par une cuisson longue et lente pendant sept heures au moins. Théo regardait l'artisan œuvrer qui écorchait la bête avant de la massacrer savamment, extraire les abats, le foie, les tripes, enlever le carré qu'il découpera en côtes et côtelettes, détacher le baron qu'il débitera en séparant la selle et les gigots. Il s'appliquait, il tirait la langue pour obtenir les filets, gratter l'échine, ne rien laisser d'autre

que la carcasse misérable et sanguinolente. Théo acheta une épaule désossée et la langue. Le soir, il contempla la mère la cuisiner après qu'elle l'eut laissée dégorger dans l'eau salée. La viande cuisait lentement dans le bouillon avec les poireaux, les carottes, les oignons et la branche de céleri. Le thym embau-mait toute la maisonnée, le thym de la montagne qui mijotait avec le laurier et le romarin. Théo laissait son regard errer sur la casserole. La mère s'inquiétait :

– Tu es bien tristo, Théo. C'est le départ après-demain qui te navre l'imaginous ?

– Oui maman. C'est sans doute ça. Est-ce que tu pourras me cuisiner l'épaule en ragoût demain ? Je voudrais en emmener avec moi.

– Emmener du ragoût d'agneau à Paris ? Tu deviens fada ou quoi ?

– S'il te plaît, maman.

– Tu as de drôles d'idées. Je mettrai aussi un en-cas pour le voyage. Tu auras faim.

– Je ne pense pas maman, mais c'est gentil d'y penser. Tu es gentille, maman.

La mère prit son fils dans ses bras et le serra contre elle pour une effusion sobre et pudique.

Théo attendait le car qui allait l'emmener à Manosque où il prendrait la nouvelle micheline pour Grenoble. Puis le train pour Lyon. Puis Paris. Une journée entière de voyage impatient. Le petit jour. Le soleil voilé venait à peine de percer vers le Cheval-Blanc, là-bas, au-dessus de Valensole. La fine bruine de l'automne enveloppait le village silencieux de grisaille et d'ennui. Théo avait son papier militaire dans la poche. Il était affecté à Mourmelon. Dès qu'il l'avait reçu, il avait couru chez monsieur Ferry. Ils avaient regardé ensemble la grande carte dans l'ancienne classe. Ça n'y était pas mais son ancien

maître lui avait montré du doigt : « C'est par là, entre Reims et Châlons. C'est une région de collines et de plaines, de vignobles un peu. Ça va te changer d'ici. » Ils avaient longuement discuté. Théo avait questionné, sur le communisme, sur Jaurès, sur Pascal. Les yeux du vieil instituteur riaient malicieusement :

– Dis donc, c'est avec les moutons que tu as discuté politique et philosophie là-haut, sur les flancs de Lure ? Ou avec le vent ?

– Vous étiez au courant pour les congés payés, monsieur Ferry ?

– Un peu, Théo, un peu.

Théo avait tout raconté, le curé, les fables récitées là-haut. « Si vous saviez, monsieur Ferry, je leur en ai bouché un coin, aux gars de la ville. » Il avait tout raconté avec empressement. Presque tout. L'autre avait repris, expliqué, commenté, ravi de remplir le cerveau attentif de ce jeune paysan qu'il aimait. Il avait résumé le communisme autant qu'il avait pu, et Jaurès, et le Front populaire. Il avait survolé Pascal : « C'est très compliqué, tu sais, même moi j'ai eu du mal à le lire et encore plus de difficulté à le comprendre. » Il s'était étonné que des Parisiens s'intéressassent à ce Giono de Manosque dont on commençait à parler.

Le car était en retard. La gorge de Théo se nouait. La pomme d'Adam montait et descendait comme il tentait de déglutir une salive qui lui manquait. « Et si je ratais la micheline ? Elle m'attendra pour rien. Elle pensera quoi ? Mais est-ce qu'elle viendra ? A-t-elle au moins reçu ma lettre ? Elle n'a même pas répondu. » Il refaisait dans sa tête les calculs qu'il avait déjà faits mille fois. « J'ai écrit il y a une semaine. Fichus militaires ! Ils pourraient prévenir plus tôt. On a beau s'y attendre, une semaine pour se préparer, c'est court. Elle a pour-

tant dû recevoir la lettre mais, même si elle a répondu tout de suite, la réponse n'a pas eu le temps d'arriver. Fichue poste et fichus facteurs! Encore que...» Théo tournait et retournait les hypothèses. «Un mois a passé. Elle m'a sûrement déjà oublié. Sûr qu'elle sera pas là. Il faut que je m'y prépare, tu parles, qu'a-t-elle à faire d'un berger, l'étudiante avec ses grandes phrases, et son Angleterre, et son faux curé, et son Bouboule, et sa cellule? Et ses capotes... Ça s'appelle un pré-ser-va-tif!» Il scrutait sans cesse la grande horloge du clocher. «Huit heures moins le quart. Et la micheline qui est à neuf heures. Si le car arrive avant moins dix, c'est qu'elle sera là.» Théo regardait sa valise posée entre ses jambes. Il l'ouvrit à nouveau et en sortit le livre que lui avait donné monsieur Ferry: *Les Thibault. Tome 1: Le Cahier gris*. «Tu verras, c'est une belle et longue histoire. Il y a déjà sept tomes écrits. Sept livres.» Théo s'était esclaffé. «Sept livres? Vous voulez que je lise tout ça?» Ferry avait éclairé Théo de son beau regard indulgent. «Le dernier vient de paraître: *L'Été 1914*. Tu comprendras des choses sur le socialisme, sur la guerre. On y parle de Jaurès. Commence par le premier tome. Si ça te plaît, je t'enverrai les autres un à un. Si ça ne te plaît pas, ce n'est pas grave.»

Théo feuilletait le livre. Il lut la dédicace: *À la mémoire fraternelle de Pierre Margaritis dont la mort, à l'hôpital militaire, le 30 octobre 1918, anéantit l'œuvre puissante qui mûrissait dans son cœur tourmenté et pur*. Il était songeur. La mort. La mort d'un cœur tourmenté et pur. Quelle misère. Le grand autocar bleu déboucha sur la place dans un fracas de tôles meurtries. «Moins dix!» Théo rangea le livre, ferma la valise et saisit le grand sac de toile qu'il emportait aussi. On roulait. Il y avait quelques voyageurs qui se rendaient au marché de Forcalquier. La route tournait. Théo avait mal au cœur. Il serrait le sac près de lui. L'eau des glaçons s'en écoulait déjà dont il avait entouré

les deux casseroles. «C'est une bêtise, Théo, tout va fondre. Enfin, ça te regarde. Serre bien les ficelles sur les couvercles, plutôt, que la sauce ne s'échappe pas. Grand banasto!» Le chauffeur l'enguirlanda : «Qu'est ce que c'est que cette affaire? Tu veux tremper tout mon car?»

La gare de Manosque. La micheline avait attendu l'autocar. Le voyage interminable, les changements, Grenoble et le train de Gap qui était en retard, Lyon où il faillit se perdre et rater la correspondance. Il somnola. Il entama le livre, il commença à plaindre et aimer le jeune Jacques Thibault au cœur tourmenté et pur. Il s'étonna de prendre plaisir à la lecture quand bien même il y avait des phrases longues et difficiles, des mots qu'il ne comprenait pas d'emblée mais dont il finissait par deviner le sens. Le grand sac de toile humide se tiédit peu à peu. «J'espère que ça va pas tourner. Il fait une chaleur!» Il coinça le sac dans la fraîcheur du soufflet qui permettait de passer d'un wagon à l'autre. Il craignit qu'on ne le lui vole. Il retourna le prendre pour le poser dans le filet au-dessus de lui en laissant la fenêtre ouverte au prix d'une longue négociation avec les passagers qui partageaient son compartiment de troisième classe et se répartissaient équitablement entre frileux et téméraires.

Paris-Gare de Lyon. La nuit était tombée. La bousculade, les volutes de fumées noires qui s'efflochaient sous la grande verrière, la peur qui le serrait qu'elle ne soit pas là ou qu'il la manquât. Les crampes dans le ventre vide. Il n'avait pas touché à l'en-cas. Son cœur battait à se rompre. Monsieur Ferry lui avait conseillé de donner rendez-vous à la tête du train, près de la locomotive. Il se hâtait, il venait du dernier wagon, il portait son sac en bandoulière, sa valise tirait son bras, il courait, il s'essoufflait, il trébucha contre un porteur qui l'engueula : «Hé cézigue, tu me ménages les arpions oui?» Il tordait son cou

le plus haut possible tout en se pressant. Il vit la tête blonde frisée au loin. Elle courait vers lui. Il abandonna ses bagages. Il la serra contre lui. Ils reprirent le baiser interrompu un mois auparavant sur le seuil du jas. Le porteur leur jeta en les bousculant : « Hé les godelureaux, gardez-en pour ce soir ! »

Ils se précipitèrent dans la bouche du métro. Théo fut saisi par l'odeur nauséabonde. Olympe lui donna un ticket que le poinçonneur composita machinalement à l'entrée du quai. Ils se dévoraient des yeux en attendant la rame qui s'arrêta dans un crissement épouvantable. Ils montèrent dans un wagon vert et prirent place sur les sièges de bois. Ils se touchaient, se rapportaient tout et rien du mois passé dans la séparation :

– C'était pas trop dur après ?

– Non, non, je pensais tout le temps à toi. Et toi, le Contadour ?

– Je te raconterai.

– C'est là que tu as rencontré Bouboule ?

– Quoi ?

Théo était estomaqué par le métro, son fracas effrayant, les cahots, le chaos des gens entassés, la puanteur écœurante, la hâte de tous ces gens pressés se précipitant dans les couloirs sans fin des correspondances.

– Ah ! Bouboule ? Oui, mais sur une autre ligne.

– Une ligne ?

– Ben oui, les lignes de métro. Pas les lignes des cannes à pêche !

Ils avaient trop à se dire et trop à attendre. Ils se souriaient béatement à s'en décrocher les mâchoires, en se guignant obstinément les yeux au fond des yeux et les mains entrelacées.

– Tu sais, je craignais que tu ne viennes pas.

– Quoi ?

– Rien, je te raconterai.

– Tu sais, moi aussi.

Et de rire. Théo s'étonnait du parler parisien :

– Qu'est ce ça veut dire « cézigue » ? Et « les arpions » ?

– Quoi ?

– Rien. Pourquoi il n'y a que deux classes dans le métro ?

– C'est comme ça. Dans les trains, il y a trois classes, ici deux. Sûrement parce qu'il n'y a que cinq wagons : un rouge au milieu pour la première, quatre verts pour les secondes.

Ils parvinrent enfin à destination : Javel.

– Comme l'eau de Javel ?

– Exactement. C'est ici qu'elle fut découverte. L'hypochlorite de sodium.

– Oh ça va l'étudiante ! N'étales pas ta science...

En sortant du métro, ils se trouvèrent au sein d'une foule dense, un fleuve humain qui envahissait toute la largeur de la rue Nélaton et se hâtait. Théo était terriblement oppressé, lui qui n'avait connu d'autre cohue que celle du marché de Forcalquier. Il se sentait comme un mouton serré contre d'autres bêtes, forcé de suivre le troupeau bêlant. Olympe lui expliqua qu'il devait y avoir une course au Vel' d'Hiv, le vélodrome d'hiver tout proche qui attirait d'immenses rassemblements populaires : « Bouboule m'y a invitée une fois, pour assister à un critérium cycliste. Incroyable le monde qu'on peut entasser là-dedans, des milliers de personnes. » Ils parvinrent à s'extraire du flot humain pour gagner la rue Émeriau.

Tout en marchant, elle se blottissait maladroitement contre lui qui portait sa valise et tentait de maintenir son sac sur l'épaule. Il faisait très doux, presque aussi doux qu'une nuit d'août sur les flancs de la montagne de Lure :

– Tu te souviens, les étoiles ? Qu'est ce qu'il y a dans le sac ?

– Une surprise.

Ils arrivèrent au pied d'un grand immeuble haussmannien.

– Tu vois le petit restaurant ouvrier, là? Je t'invite à dîner tout à l'heure.

– Pas du tout! C'est moi qui t'invite. On peut juste acheter du pain?

Il montrait le sac avec des gestes mystérieux et gourmands. Ils passèrent à la boulangerie et gravirent un escalier qui semblait ne devoir jamais finir. Elle le fit entrer dans une minuscule chambre mansardée au dernier étage. Un petit lit en fer, un évier, une minuscule desserte, un bidet, une petite table en bois, une chaise, un tabouret et des murs couverts de livres nichés sur de mauvaises étagères métalliques. La surprise se peignait sur le visage de Théo. Olympe saisit le matelas, le jeta par terre et s'y allongea. Elle ouvrit grand ses bras et Théo s'y précipita. Ils commencèrent à s'aimer d'amour en se dévêtant. Sans oublier la capote. Ils se reposèrent un peu en silence. Théo se sentait sale du long voyage. Il se lava nu devant l'évier avec une savonnette parfumée et muni d'un gant de toilette épais et doux, vaguement intimidé par les œillades amoureuses d'Olympe. Il s'essuya avec la grande sortie-de-bain mauve luxueuse en tissu éponge comme il n'avait jamais imaginé qu'il pût en exister. «Grand, souple, élégant dans les moindres gestes.» Elle se vêtit d'une belle robe de chambre de soie grège aux reflets moirés après avoir replacé le matelas sur le lit. Il remit ses affaires. Elle s'impatienta: «Alors? Cette surprise?» Théo sortit du grand sac les deux casseroles, la grande contenant le ragoût, l'autre le petit épeautre: «C'est déjà cuit. Je peux faire réchauffer ça quelque part?» Olympe installa un petit réchaud à alcool sur la desserte: «Ça suffira? Tu sais, je n'ai pas beaucoup de vaisselle, mais tu verras, de la belle vaisselle... Et j'ai une bouteille de bourgogne que le curé m'a donnée. Le cadeau d'un soi-disant paroissien. Un amoureux peut-être? En fait, je pense

qu'il l'a achetée pour nous. Il est compliqué mais il est brave parfois, Pierre. Je lui avais dit que tu allais venir et il m'a offert la bouteille le lendemain en ricanant de son air goguenard : « Ça va le mettre en forme, ton berger... » Elle s'affairait tout en babillant, dressait la petite table d'une nappe blanche brodée, y installait deux assiettes de porcelaine de Giens, deux verres à pied en cristal et des couverts en argent. Théo avait mis à réchauffer le ragoût. Olympe en humait l'odeur qui embaumait la petite pièce :

- Hum... Ça sent rudement bon. Qu'est ce que c'est ?
- Effectivement, tu as une jolie vaisselle.
- Ma mère me l'a apportée. Elle est malheureuse que je vive ici, dans ce qu'elle pense être du dénuement. C'est comme pour le linge... Alors ? Qu'est-ce que c'est ? Dis-moi !

Théo posa la casserole chaude sur une assiette renversée. Il fit mijoter la céréale. Il coupa le pain. Ils s'assirent, Olympe sur la chaise et Théo à califourchon sur le tabouret. Il remplit les deux assiettes du ragoût fumant : « On va le mélanger avec le petit épeautre quand il sera chaud. Tu vas voir, la sauce va l'imprégner. Ça va être fameux. C'est du ragoût d'agneau. C'est ma mère qui l'a préparé pour nous. » Il ne mentait pas. Il avait fini par se confier à sa mère, qui l'avait embrassé en riant de sa confidence : « Tu es donc amoureux d'une Parisienne, mon petit Théo ? » Olympe blêmit :

- Navarino ?
- Navarino. Tel était son destin.

Olympe jetait un regard dégoûté sur la viande. Théo commença à manger lentement, comme le paysan qui sait la valeur des choses et les apprécie.

- Mange donc, Olympe. C'est bon et je l'aimais, tu sais, Navarino. Plus que tu ne penses. Ce fut une douleur que de le sacrifier. Mais c'est étrange, ces histoires, l'agneau pascal, le

sacrifice, la rédemption du pécheur, la fatalité. À force d'aller à la messe, ça vous tourneboule le chiroun.

– Tu vas à la messe, toi? Tu crois en Dieu? Hum... C'est vrai que c'est diablement bon, ce ragoût. Tu veux du vin?

– La messe, par chez nous, c'est obligatoire. Et toi, tu crois en Dieu? Tu vas à la messe? Mais dis donc, il est incroyablement bon ce vin. Il choisit mieux les bouteilles que l'été dernier, le curé. Ça reste toujours connaisseur en pinard, les curés.

– Je suis juive. On ne dirait pas, hein, avec ma blondeur, n'est-ce pas?

Olympe passa sa main vigoureusement dans ses cheveux frisés en riant. Ils achevèrent le ragoût en dégustant la céréale gonflée de sauce. Ils buvaient le chambertin avec recueillement. Théo scrutait le fond du grand verre: «Le sang du Christ. C'est quand même difficile à gober tout ça. L'agneau qui ôte le péché et qui donne la paix. Manger le corps de Dieu, boire son sang... Ils nous prennent pour quoi? Pour des couiouns?» Il dévisageait une Olympe ébouriffée:

– Il n'y a pas de juives blondes? Et c'est quoi, être juif?

– Il y a des juifs roux, châains, auburn, blond vénitien.

Mais on se fout bien de tout ça. Ce n'est qu'une religion. Les juifs aussi ont sacrifié l'agneau pour étaler son sang sur les portes des maisons et ainsi épargner les habitations où l'Ange de la Mort devait venir exterminer les nouveau-nés.

Elle leva son verre, contempla le liquide vermeil et le dégusta. Théo l'écoutait attentivement. Le front d'Olympe paraissait soucieux, sa moue dubitative:

– C'est rempli de massacres, la religion. Mes parents ne pratiquent pas. Mon père me traînait pourtant à la synagogue une fois par an pour la fête du Grand Pardon: «Il faut quand même faire le minimum pour la tradition. Pour notre communauté.» Ma mère récriminait: «Mais fiche-lui donc la paix

avec tout ça. Billevesées!» Depuis mes quinze ans, je n'ai plus remis les pieds dans une synagogue. On se fout de tout ça, te dis-je. Mais Hitler ne s'en fout pas, lui. Depuis un an, en Allemagne, ils ont privé les juifs de tous leurs droits. Faudrait lui demander pardon, peut-être?

– Pourquoi les juifs? Et ils les reconnaissent comment?

Olympe lui jeta un regard courroucé. Elle s'apaisa devant les grands yeux noirs arrondis et naïfs.

– Il suffit de désigner pour reconnaître... Parlons d'autre chose.

– Oui. Ça me prend la tête tout ça. Mais ça doit être grave. Monsieur Ferry m'avait prévenu qu'il se passait des choses terribles en Allemagne avec le chancelier Hitler. J'ai envie de pisser. Ça se passe où?

– Les WC sont dans le couloir. Tu verras, c'est marqué. C'est un commun pour toutes les chambres de bonne.

Il sortit. Olympe débarrassa rapidement la table, entreposa la vaisselle sale sur la petite desserte, se refit une beauté devant le miroir fixé au-dessus de l'évier. Elle se brossa les cheveux. Elle grimaça, elle tira sur son petit nez, le déforma, entra les doigts dans les narines et fronça les sourcils. Elle apostropha son reflet: «Juive! Ils te reconnaîtront comment, la youpine?»

Théo revint. Il embrassa la pièce du regard.

– C'est bizarre chez toi, Olympe. Je croyais que tu vivais dans un palais avec ton père très riche.

– J'ai vécu dans un palais comme tu dis. On appelle ça un hôtel particulier, pas loin d'ici, sur l'autre rive de la Seine, dans les beaux quartiers. Ici, à Javel, c'est un quartier ouvrier. Il y a l'usine Citroën juste à côté et Billancourt n'est pas bien loin avec Renault, Farman... Je me suis fâché avec mon père quand j'ai adhéré au Parti. Il a dû penser que c'était dirigé contre lui. Il m'a coupé les vivres. Je ne l'ai pas vu depuis trois ans.

Elle avait les yeux brillants, une colère lui faisait trembler la voix.

– C'était dirigé contre lui. Mais pas que contre lui. Contre tous les capitalistes qui exploitent le prolétariat. Et contre tous les hommes qui exploitent les femmes.

– Mais alors, de quoi vis-tu ?

– Je fais la pionne dans une pension de l'autre côté de la Seine et je donne des cours particuliers aux enfants de la bourgeoisie.

Un rictus amer. Une honte passagère tira sa bouche et envahit son front. Elle désigna les draps soyeux, la belle parure de bains, tripota sa splendide robe de chambre : « Et ma mère m'aide. Elle me donne aussi de l'argent. Et je l'accepte. Tu te souviens ? Les filles aiment être regardées. Paraître... »

Elle se dressa brusquement.

– Va faire un tour dehors, Théo. Va jusqu'à la Seine et reviens dans vingt minutes. Moi aussi, j'ai une surprise.

– Et je la trouve comment la Seine ?

– Plein nord. Vers l'étoile Polaire !

Théo sortit dans un éclat de rire. Il se promena au bord du fleuve, vers le viaduc du Point-du-Jour. Les rames du métro aérien parcouraient la nuit comme d'étranges vaisseaux illuminés. Les reflets des maisons dansaient sur l'eau et léchaient les flancs des péniches vautrées à l'amarrage. Il entrevit des beautés dans la ville. Il revint à la mansarde, frappa à la porte. La petite voix timide d'Olympe l'invita à entrer. L'endroit s'était métamorphosé. Un parfum suave y flottait. Une bougie tremblotait sur la desserte et diffusait une lumière parcimonieuse. Olympe avait remis le matelas par terre. Elle attendait debout, appuyée contre l'évier. Elle portait des escarpins vernis aux talons très hauts et des bas de soie noire qui effilaient ses jambes. Les cuisses blanches entre les jarretelles

qui accrochaient les bas. Une guêpière de satin noir aux parements rouge vif. Les seins menus devenaient pulpeux dont l'arrondi jaillissait vers le cou orné d'un collier d'or. Théo était sidéré. Olympe souriait. Elle avait du rouge aux lèvres et un mascara surlignait ses yeux bleus. Des joues rosies par un fard discret. Elle se déhancha un peu, faisant glisser ses cuisses l'une contre l'autre. Le regard de Théo se porta sur la toison qui se montrait. Il se dévêtit lentement en la dévorant des yeux. Il s'approcha d'elle et s'empara du préservatif qu'elle serrait dans sa petite main. Il l'enfila sur sa verge bandée.

Elle est parfumée. Il la baise sauvagement, elle offerte en levrette, lui s'admirant pistonner à l'envi la vulve nacrée luisant dans la clarté vacillante. La croupe laiteuse enveloppée du noir de la parure. Les épaules rondes et blanches qui se dégagent par-delà la guêpière. La tête frisée qui se tord en arrière et qu'il saisit. Ses mains empoignent la chevelure. Une douce violence amoureuse. Elle gémit. « Encore. Plus fort ! Prends-moi, laboure-moi, Théo, laboure ta brebis... Viens, viens ! » Les ongles dans la chair tendre des hanches. Les coups de boutoir dans le ventre abandonné. La jouissance. Les larmes de bonheur. Les corps qui s'affaissent, emmêlés. La quiétude.

- Jamais on ne m'avait fait l'amour comme ça, Théo.
- Moi non plus, Olympe.
- On est bien.
- Oui.
- Tu pars demain ?
- Oui
- À quelle heure ?
- Le train est à huit heures vingt-sept, gare de l'Est.
- J'irai avec toi si tu veux bien.
- Oui. Bien sûr que je veux bien. C'est loin d'ici ?

Olympe se leva. Il la regarda ôter ses bas, les détacher des

jarretelles, enlever sa guêpière en tournant ses bras pour atteindre le laçage, se frictionner le visage devant le miroir. Elle était étrangement belle en se dévêtant moitié dévêtue devant la bougie. Elle saisit sur une étagère un petit opuscule qu'elle consulta gravement. « Il y en a pour trois quarts d'heure - une heure. Il y a un changement à Odéon. Si tu veux, je mets le réveil à sonner pour six heures et demie. On ira déjeuner au bistro du coin. » Ils s'allongèrent embrassés sur le matelas. Ils décidèrent sans se le dire d'oublier demain.

- Pourquoi tu mets le matelas par terre ?
- Le lit grince.
- Tu le mets par terre tous les soirs alors ?
- Non. Juste quand je... Et on dit que ce sont les femmes qui sont curieuses !

Elle lui ébouriffa la tignasse en riant. Une mauvaise préoccupation jalouse assombrit son beau visage fugacement. Ils imaginèrent s'endormir mais la nuit se déroula en bavardage. Il raconta l'automne, la fête des conscrits où il ne voulut pas se rendre avec les autres. Et même la noce de la fille Arnaud. Et même la cousine du marié, la fille de Gréoux, avec gêne et explications inutiles. Elle fut émue de sa sincérité. Elle raconta sa mère militante, une suffragette comme on disait alors avec mépris :

- En Angleterre, les femmes votent depuis presque dix ans. Pourquoi pas en France ? Ma mère m'a prénommée Olympe en mémoire d'Olympe de Gouges. Une bourgeoise devenue révolutionnaire. La première féministe, comme on commence à dire maintenant. Elle réclamait le droit de faire de la politique pour les femmes. Elle disait : « La femme a le droit de monter sur l'échafaud : elle doit avoir également le droit de monter à la tribune de l'Assemblée. » Ils la guillotinèrent. Ma mère milite à la Ligue française pour le droit des femmes. Mais elle les trouve trop mous. Maternalistes. Ils

défendent les femmes, mais surtout les mères. Les ventres.

– Une Ligue française? Je croyais qu'elle était Anglaise?

– Elle est naturalisée. Elle est formidable, elle m'a toujours encouragée à être libre. Elle enseigne dans un lycée de l'autre côté de la Seine. Mon père ne voulait plus qu'elle travaille mais elle a tenu bon.

– Elle est de gauche alors, comme dirait le curé?

– Oui. Mais elle ne croit pas au communisme et elle dit que Staline, c'est pas si différent que ça de Hitler. Elle commence à vieillir. Elle dit n'importe quoi, parfois.

– Elle n'est pas fâchée avec ton père?

Olympe resta les yeux dans le vague. Elle saisit la lingerie qui traînait par terre, elle froissa les doux bas de soie noire contre son visage, en respira le parfum.

Il raconta monsieur Ferry, ce qu'il avait appris avec lui de la politique, de Jaurès. Elle se scandalisa: «Ils lui ont donné le nom d'une station de métro, pas loin de ta gare de l'Est. Quelle dérision.» Elle alla pisser dans le bidet. «Ça ne te gêne pas?» Il s'inquiéta de cet étrange meuble qu'il n'avait jamais vu.

– C'est pour les femmes. Ici, c'est pour les bonnes qui y habitent. Elles se lavent avant. Puis après que les fils des bourgeois du dessous les aient baisées. Pour éviter de tomber enceinte. Elles y croient mais ça ne marche pas toujours. Alors elles avortent chez la faiseuse d'ange du coin. Seules. Les hommes sont des salauds.

– Tous?

– Mais non, grand nigaud. Mais ces fils de bourgeois, si. Ils ne s'inquiètent même pas de savoir comment la bonne se débrouille pour payer l'avorteuse avec son salaire de misère. Ils ne savent même pas que ça existe. Il y a des bonnes qui se prostituent à cause de ça.

– Je peux aller pisser moi aussi?

Théo enfila son pantalon et sortit dans le petit couloir. Au retour, il admira les livres qui s'entassaient sur les étagères. De l'histoire, de la politique, de l'art, de la chimie, des romans.

– Tiens? *Les Thibault*. Les huit tomes. Tu les as lus tous?

– Oui. C'est une histoire extraordinaire, avec de l'amour et de la politique. Ma mère m'a fait lire le premier quand j'avais à peine quatorze ans. Depuis, j'attends chaque suite avec impatience. Le dernier tome vient de paraître: *L'Été 1914*. Tu devrais essayer de lire ça. Tu veux que je te le prête?

Théo ouvrit sa valise et exhiba malicieusement le livre que lui avait offert monsieur Ferry.

– T'as vu ça, l'étudiante?

– Monsieur Ferry?

– Bien sûr!

– Il doit être formidable cet homme-là. C'est par la connaissance et l'instruction des masses populaires que la révolution vaincra.

La nuit. La bougie était consumée. La petite pièce n'était éclairée que par les lumières de la ville qui tombaient pâlement du vasistas. Elle l'attira sur lui. «Viens encore, chéri.» Il se dressa, se cogna la tête contre le plafond bas et pentu :

– Tu sais où sont les capotes?

– Viens, viens mon amour, pas la peine.

Elle s'offrait nue sur le dos dans la pénombre, bras et cuisses grands ouverts. La touffe velue. Théo ne comprenait plus.

– Mais?

– Viens, mon bel amour. Ça ne risque rien. Je t'expliquerai. Viens mon amour, prends-moi.

Il se coucha sur elle, la pénétra et la baisa d'amour jusqu'à jaillir en elle. À l'instant qu'elle imagina le sperme de son homme qui se glissait dans son ventre, une pensée fulgurante lui traversa l'esprit: «Et quand bien même...» Le sommeil les

prit dans ce bonheur-là, une heure avant que le réveil ne sonne.

Gare de l'Est. De nouveau le brouhaha, les gens qui couraient, les fumées, le vacarme. Des soldats passaient et se regroupaient. Ils se hélaient :

- Alors, C'était bien la perm' ?
- Sûr ! Mais vivement la quille !
- Je grillerais bien une sèche. Tu me files une troupe ?

Elle les regardait craintivement, avec leurs bandes molletières ridicules, leurs uniformes kakis pour certains, encore bleu horizon pour d'autres. « Dire qu'il va porter ça ! » Ils étaient en avance. La grande horloge de la gare indiquait huit heures moins dix. « Moins dix ! » Ils avaient à peine déjeuné dans le petit bistro. Juste un café avalé le ventre serré. Ils avaient refusé les tartines beurrées que le garçon leur avait proposées. « Merci. Nous n'avons pas faim. Juste deux petits noirs. » Ils demeuraient blottis sur un banc dans le froid. Ils se réfugièrent dans la salle d'attente bondée et enfumée, aux mauvaises odeurs de tabac froid. Des places se libérèrent quand on annonça le départ du train pour Strasbourg.

– Tu ne m'as pas raconté le Contadour.

– Oh la la, quelle histoire ! Ça n'arrêtait pas de jacasser, de dissserter sur la misère du monde, la politique, ça philosophait. Le curé était à son meilleur, tu penses bien. Avec Bouboule, on a souvent quitté ces bavards pour nous promener. Il ne m'en voulait plus. C'est plein de jas, de bories, de vent par là-haut. J'ai trouvé des touffes d'aspic sauvage. Je pensais tout le temps à toi. Le dernier soir, il y a eu un grand débat où tous mélangaient tout, le dieu Pan, les endroits où souffle l'esprit, le grand loup égorgeur de moutons et de vaches, Blaise Pascal, le grand hêtre et l'instruction des masses, la guerre et la paix... Le curé était époustouffant.

Elle lui serra la cuisse de sa petite main en se tournant vers

lui tout sourire : « Et il a parlé des fables de La Fontaine. Vers la fin, il a cité une phrase de Pascal, un machin incompréhensible et impressionnant sur le divertissement et la misère. L'écrivain lui a demandé de la répéter et il l'a notée sur un petit cahier. Je n'arrive pas à m'en souvenir exactement. Il y a "roi" dedans, flûte, je l'ai sur le bout de la langue. »

Le quai. Le train va partir. Elle serre un petit papier dans sa main :

- Tu auras des permissions ? Tu viendras me voir ?
- Oui ma chérie, je t'écirai dès que je saurai.
- Tu peux aussi téléphoner à ma mère si c'est possible de téléphoner de ta caserne. Voici le numéro.
- Je n'oserai jamais.
- Ose, grand nigaud ! Elle sait qui tu es.

Le dernier bouchonnage de sa tignasse. Le dernier baiser. Les yeux qui s'éternisent dans les yeux. « Adieu mon beau Pan, mon beau berger fabuleux. » Les larmes de tristesse mélangées de bonheur. La stridence des coups de sifflet. Les portes qui claquent. Le train qui démarre dans une lenteur étonnante. Les mouchoirs, les bras en sémaphore qui sortent des fenêtres. Les cris, les « Au revoir ! » les « Bon voyage ! » tonitruants. Lui accoudé à la vitre avec un sourire triste. Elle qui marche, qui salue déjà de la main, qui va courir peut-être. Elle a le temps de lui crier : « Ça y est, ça me revient la phrase : *Et l'on verra qu'un roi sans divertissement est un homme plein de misère.* »

ÉPILOGUE

Théophile Tassy et Olympe Braunstein se marièrent en août 1939 à la mairie du XV^e arrondissement.

Théo venait d'achever ses trois ans de service militaire. Il avait obtenu son deuxième baccalauréat en juin 1939. Il avait bénéficié, durant sa conscription, de cours par correspondance Pigier financés par Sarah Braunstein, la mère d'Olympe. Les soldats de la caserne de Mourmelon l'avaient surnommé : « l'étudiant » car il consacrait tous ses loisirs à travailler ses devoirs. Le colonel Duchemin, qui commandait la place, l'avait pris en amitié et lui avait confié des tâches de secrétariat qui ne l'occupaient guère et lui permettaient de travailler. Mobilisé à la déclaration de guerre de septembre 1939 peu après son mariage avec Olympe, il fut fait prisonnier en mai 1940 et enfermé au Stalag VIIA dont il s'enfuit en 1943.

Olympe Braunstein-Tassy participa à l'exode des civils de mai 1940. Elle était enceinte de huit mois et demi et accoucha d'un enfant mort-né à Montargis. Elle fut victime de la rafle du Vel d'hiv du 16 juillet 1942. Elle avait été dénoncée par un voisin. Elle mourut à Auschwitz en 1944.

Après la guerre, Théo bénéficia d'une bourse et entra à l'école normale d'instituteurs. Il succéda à monsieur Ferry en 1948 à l'école primaire de garçons de Saint-Étienne-les-Orgues. Il épousa en secondes noces Marie Ginestet, née Arnaud, dont le mari était décédé d'alcoolisme en 1945. Elle avait trois enfants que Théo adopta. Ils eurent ensembles deux autres enfants, une fille et un garçon. Théo disparut dans la montagne le dimanche 26 novembre 1967. On retrouva son cadavre trois jours plus tard au fond d'un thalweg où il était vraisemblablement tombé par accident. Il était couché sur le dos et regardait le ciel. On trouva sur lui un petit recueil des

fables de La Fontaine (*Fables choisies*, Larousse éditeur, Paris 1951, collection « Petits Classiques ».)

Le père Crotte est mort en 1946. Il avait trébuché sur un chemin de montagne et sa tête avait heurté une grosse pierre. Son corps était tourné vers le sol et sa bouche était pleine de terre.

Pierre Lange, le curé, adhéra au Parti populaire français, un mouvement pronazi créé par un ancien responsable des Jeunesses communistes. Pendant la guerre, il fut membre du comité de rédaction de *Je suis partout*, un journal collaborationniste antisémite. Il se suicida d'une balle dans la tête le 25 août 1945 en compagnie de son amant, l'Obersturmführer Dietrich Von Ueberschlag.

Albert Ferry, le vieil instituteur, avait 53 ans en 1936. Il quitta Saint-Étienne en 1943 pour rejoindre le maquis du Vercors. Il y participa discrètement et retrouva son poste à la Libération. Il connut la joie ineffable d'accueillir Théo qui lui succédait lorsqu'il prit sa retraite. Il mourut à Grenoble en 1978.

Les parents de Théo moururent à la ferme en 1963 et en 1966.

Jean Lecarpentier, Bouboule, fut mobilisé puis prisonnier de guerre entre septembre 1939 et août 1944. À la Libération, il reprit son travail d'ouvrier métallurgiste à la Régie nationale des usines Renault de Billancourt. Élu et réélu représentant syndical CGT jusqu'à sa retraite en 1974, il participa aux accords de Grenelle de juin 1968. Il resta célibataire. Il mourut en 1999 au domicile qu'il occupait à Boulogne.

Maurice et Sarah Braunstein émigrèrent aux États-Unis en 1942 après être passés en Espagne. Ils divorcèrent en 1945. Maurice Braunstein obtint la citoyenneté américaine et changea son patronyme pour celui de Brown. Il épousa en secondes noces une jeune Américaine, Rebecca Stone et

mourut à New York en 1962. Sarah Fry, qui avait repris son nom de jeune fille, revint en France et exerça son métier de professeur d'anglais au lycée Janson-de-Sailly jusqu'en 1955. Elle vécut seule modestement. Elle était la plus âgée de celles qui participèrent à la création du Mouvement de libération des femmes en 1970. Elle mourut en 1972.

Marie Tassy, née Arnaud, vit actuellement dans une maison de retraite de Manosque. Elle souffre d'une démence d'Alzheimer. Ses cinq enfants lui rendent parfois visite. Il lui arrive de sortir de sa torpeur quand on lui fait écouter des valses musettes.

Notes

Jean Jaurès a été assassiné le 31 juillet 1914, la veille de la déclaration de guerre. Son assassin fut traduit en cour d'assises et acquitté par un jury populaire.

Adolf Hitler, qui avait abandonné le titre de chancelier en 1939, s'est suicidé à Berlin le 30 avril 1945. On estime que la Deuxième Guerre mondiale provoqua la mort de plus de cinquante millions d'hommes dont six millions de juifs assassinés dans les camps d'exterminations, ainsi que des tziganes et des homosexuels.

Iossif Vissarionovitch Djougachvili, dit Joseph Staline, est mort à Moscou le 5 mars 1953. Plusieurs centaines de personnes moururent piétinées lors de ses funérailles en raison des bousculades consécutives à l'hystérie collective. On estime que sa dictature entraîna la mort de quarante-trois millions de personnes, exécutées ou déportées.

Jean Giono (1895-1970) créa et anima les rencontres du Contadour qui avaient lieu chaque année, en septembre, entre 1935 et 1939. Son roman *Un roi sans divertissement* parut en 1947. Un film éponyme fut adapté du roman en 1963. *Les Ames fortes* parut en 1949.

Les *Fables choisies mises en vers par M. de La Fontaine* furent écrites entre 1668 et 1678. Elles comprennent deux cent quarante-trois poèmes. La plupart mettent en scène des animaux et s'achèvent ou débute par une morale.

Les *Pensées* de Pascal furent imprimées pour la première fois en 1670 sous le titre : *Pensées de M. Pascal sur la religion et sur quelques autres sujets*.

« Cette obscure clarté qui tombe des étoiles » est un vers de Pierre Corneille (*Le Cid*, acte IV, scène 3).

Le *Manifeste du Parti communiste* (*Manifest der Kommunistischen Partei*) de Karl Marx et Friedrich Engels fut publié en 1848.

Les Thibault est une suite romanesque de Roger Martin du Gard ; elle comprend huit romans. Elle fut publiée entre 1920 et 1937.

La Bouche pleine de terre est un roman de Branimir Scepapovic ; il parut en français en 1975.

L'Auberge ensoleillée

Certains prétendent que la poésie naît du contraste. En ce cas, les Dolomites sont les montagnes les plus poétiques qui soient. Rien que le nom : le géologue Dolomieu découvrit un genre de pierre calcaire curieusement peu effervescente mais très phosphorescente, qu'il disait. Il fit cette trouvaille dans ce qui se nommait les Monte Pallidi du Haut-Adige. Sans doute flattées par l'ésotérisme minéralogique qui honorait leurs sommets alors méconnus, les autorités les débaptisèrent pour les nommer « Dolomites » en l'honneur de Dolomieu.

Les Dolomites. Ça a quand même plus de gueule que les Vosges, le Jura, le Morvan ou même les Alpes. Le Haut-Adige est une région italienne. Les habitants sont donc Italiens, mais depuis 1919 seulement. Auparavant, par ici, c'était l'Empire austro-hongrois et la région est toujours bilingue. Le contraste est saisissant chez ces Italiens prénommés Reinhold ou Helmut, solides et massifs dans leurs culottes de peau au bras de leurs plantureuses épouses blondement nattées.

Les montagnes sont droites, vigoureuses, verticales, inaccessibles, avec des sommets aplatis. Elles évoquent autant de tours, donjons, forteresses, murailles. Ceux qui osèrent les gravir réalisèrent des prouesses parmi les plus fameuses des annales de l'alpinisme. Dibona, Mayer, Dülfer, Fehrmann, Preuss y accomplirent d'audacieuses premières. Le grimpeur marseillais Georges Livanos écrivit après avoir réalisé la

première du Spigolo de la Torre di Lago: «La paroi, parfaitement verticale jusqu'alors, se redressa encore.» C'est pour dire. Ces falaises verticalissimes sont pourtant fréquentées par des randonneurs, certes sportifs, mais nullement aptes à suivre les traces de Livanos et consorts. Vers la fin du XIX^e siècle, les militaires installèrent des câbles et des échelles métalliques à travers le massif pour faciliter la progression des troupes dans cette région hautement stratégique. Après que les canons se furent tus, et avant que ces *vie ferrate* ne rouillassent, elles furent récupérées et entretenues à des fins touristiques. Elles permettent de nos jours aux visiteurs de goûter sans danger aux joies de la verticalité. C'est ainsi que l'on croise parfois sur d'étroites vires entre ciel et terre de débonnaires familles se grisant de vertige avec huit cents mètres de vide aux pieds dans la quiétude des sangles les reliant au câble les assurant et les rassurant.

Je rêvassais à ces paradoxes contrastés en me prélassant sur la terrasse du refuge Tosa e Pedrotti. Je dégustais un délicieux Alto Adige *Beyond the Clouds*, un blanc à la robe magnifique, au nez fruité, à l'attaque souple mais franc en bouche et donnant à l'aération quelques notes épicées. *Beyond the Clouds*... Je vous demande un peu. C'est joli, *Au-delà des nuages*, pour un vin du Haut-Adige. Mais la proximité de Vérone justifie-t-elle l'usage de la langue de Shakespeare en toutes occasions? Je m'interrogeais sur cette question d'importance en cette fin d'après-midi ensoleillée, magnifique. J'attendais que l'on servît le repas du soir et j'en salivais par avance. Au menu: salade d'aubergines grillées, poivrons, tomates séchées et charcuterie italienne, jambon, coppa, pancetta et soppressata, ce salami piquant des Pouilles servi en fines tranches. On promettait, après ces *antipasti*, des tagliatelles fraîches aux champignons des bois, fromages, fruits de saison et tiramisu maison. Car,

dans les Dolomites, les refuges sont en réalité des hôtels-restaurants dont le luxe et le raffinement contrastent avec la traditionnelle rusticité des bâtisses de haute-montagne. Pour pallier le difficile accès des lieux, les ingénieux Italiens à l'âme teutonne se sont organisés en les reliant à la vallée par un câble: un plateau va et vient pour descendre les ordures et le linge sale et monter du frais et du propre.

Une douce tiédeur baignait la terrasse. Il n'y avait guère de monde. Les montagnes environnantes se paraient progressivement de la lumière dorée du soir. Leurs pieds étaient sertis par des champs de neige, ces névés qui persistaient nombreux en ce début de saison et brillaient dans le soleil déclinant. Je laissais mon regard traîner. J'évoquais *in petto* les exploits des alpinistes du passé sur les Cima Tosa et d'Ambiez, sur le Crozzon et la Torre di Brenta.

J'observais un couple assis à une autre table qui partageait avec moi le goût du vin: leur bouteille était déjà moitié vide – ou encore moitié pleine. Lui vieux, elle jeune, on imaginait à première vue un père et sa fille. Je les avais dépassés sur le chemin du refuge. Elle lui donnait du «Daddy». Il lui rétorquait affectueusement: «Pisseuse.» Ils portaient pour marcher des tenues légères, shorts et tee-shirts. En les rejoignant sur le rude sentier qui monte de Madonna di Campiglio, j'avais été frappé par les jambes de l'homme, longues, galbées, glabres, aux chevilles étonnamment fines, que l'on n'aurait pas imaginées appartenir à un vieillard. Elle, elle avait des fesses admirables, rondes, moulées dans un short seyant, des fesses que l'on devinait fermes, un cul d'enfer m'étais-je dit avant de doubler le couple et ses *Ça va Pisseuse? Oui Dad, c'est OK.* Mais le regard dont elle enserrait l'homme en buvant du vin sur la terrasse du refuge ne trompait pas: c'était celui, mouillé et dilaté, d'une amoureuse fervente. Et les mains sur la table

entrelaçaient les doigts si fortement que les articulations blanchissaient : ce n'était pas une étreinte filiale.

Je levai mon verre pour les saluer. Ils me rendirent ma politesse. Je leur demandai si je pouvais me joindre à eux. Ils acceptèrent volontiers. C'est un usage en montagne que de questionner les projets des uns, recueillir les anecdotes passées des autres, partager les souvenirs autant que les agapes. Je pris ma bouteille, je m'assis avec eux sans façon et leur servis le joli vin ambré :

- Français, non ?
- Ça se voit tant que ça ?
- Je vous ai dépassés tout à l'heure. Dad, n'est ce pas ?
- Effectivement, pour vous servir...

Il tendit son verre en souriant. L'homme parlait, sa compagne le dévorant des yeux et ne jetant sur moi que des regards indifférents. C'était un bel homme d'une soixantaine entretenue, grand, mince et musclé, bien découplé et aux jambes magnifiques comme on sait. Il arborait une coupe en brosse couronnant de cheveux blancs et drus un beau et long visage grave et glabre. Ses traits étaient fins et austères, sauf quand il souriait : d'innombrables ridules enserraient alors ses yeux bleus, ses dents brillaient, son visage se parait d'une grande douceur. Il fumait un gros cigare avec une sensuelle lenteur. Je désignai sac et cordes qui restaient posés à leurs pieds. Je m'enquis de leur projet de course pour le lendemain. Dad me confia :

- Campanile Basso, voie normale. Et vous ?
- Campanile. Et voie normale aussi.
- Mais vous êtes seul, non ?
- Oui. J'aime grimper seul.
- En libre, alors ? Sans assurance ? Ce n'est guère prudent.
- J'ai gravi la voie plusieurs fois. Bien que verticale, elle

n'est pas très difficile, l'itinéraire est simple, les prises sont bonnes, les relais sûrs pour la descente en rappel. Vous allez vous régaler.

– Oui. Je connais bien la voie aussi. Mais nous n'irons pas au sommet. Nous nous arrêterons à l'Auberge ensoleillée.

Il jeta un regard complice à la jeune fille. J'étais perplexe. Car personne ne se rend à l'Auberge ensoleillée qui ne s'est trompé d'itinéraire. On ne monte jamais là que par erreur. L'endroit est attirant. En effet, la huitième longueur conduit à la principale difficulté de la voie, la paroi Ampferer au-dessus du terrazzino del Re del Belgio. Plutôt que s'engager sur la paroi raide, l'ignorant se dirige vers la grande terrasse rocheuse plate et accueillante si joliment nommée : l'Auberge ensoleillée. Cette plate-forme est située sous le sommet. Elle est abritée du vent, exposée plein ouest et prend le soleil dès la fin de la matinée. Mais elle n'autorise pas l'accès au sommet. C'est un cul-de-sac dépourvu d'équipement pour un rappel. Le retour ne peut s'effectuer que par une manœuvre malaisée et dangereuse. L'alpiniste averti prend donc pied sur la terrasse du Roi des Belges et évite de se diriger vers la trompeuse auberge, *l'ingannevole Albergo al Sole*. Je crus bon de prévenir :

– Vous savez qu'il ne faut pas aller là, n'est-ce pas ?

– Oui, je sais, mais j'ai déjà fait le sommet et je ne suis jamais allé à l'Albergo, puisque personne n'y va. Et puis, pourquoi toujours suivre la bonne route des braves gens ? Il y a de si belles impasses, n'est-ce pas Pisseuse ?

La fille répondit par un sourire d'approbation lumineux. Elle avait énormément de charme. Au sens strict : je la pressentais capable d'envoûter tout être passant à portée. Rien dans son physique n'attirait particulièrement le regard mais il émanait de l'ensemble un singulier pouvoir de séduction. Elle était plutôt courte sur pattes et ses jambes, contrairement à celles de

son compagnon, étaient épaisses. En revanche, on l'a vu – ou seulement hélas entrevu –, elle était dotée d'un cul superbe. Les seins étaient magnifiques, le ventre plat, le cheveu châtain quelconque, les traits fins dans un visage au bel ovale. Les yeux fades, sauf quand ils s'allumaient : l'intelligence du regard était frappante. Le nez busqué affirmait un caractère. Sa bouche était admirablement dessinée, les lèvres délicatement ourlées et le sourire irrésistible sur des dents régulières et saines. À y mieux regarder, son charme était aussi dans son port de tête, altier sans insolence, dans la souplesse de sa posture avec une grâce de danseuse. Elle avait de longues mains. Elle ne portait aucun maquillage ni bijou, sauf une chaîne en or au cou. Elle n'était qu'élégance. Elle se montrait intensément amoureuse de son Daddy : toutes ses paroles, tous ses gestes, tout son être lui était dédié, consacré. Et, réciproquement, le vieil homme semblait n'exister que pour elle. C'était un amour fusionnel.

J'insistai : « Ne montez pas à l'Auberge. Ne vous prenez pas pour Paul Preuss. » Il ignorait que l'alpiniste autrichien Preuss réalisa la première de la face est du Campanile au début du siècle dernier. En libre, à vue, en deux heures. Il redescendit en désescaladant. Il prônait l'alpinisme sans assurance, sans matériel, sans corde, contrairement à son principal concurrent, Hans Dülfer. Preuss mourut à vingt-sept ans d'une chute de trois cents mètres. Depuis, on grimpe avec du matériel, on pitonne, on s'encorde, on mousquetonne, on s'assure. Dülfer a gagné. C'est le principe de précaution, comme on dirait maintenant. Elle intervint, avec une étrange lueur dans les yeux :

– Vingt-sept ans, comme moi. Et Dülfer, il est mort vieux alors ?

– À vingt-huit ans.

– Bien la peine d'être tant précautionneux. Pour seulement gagner un an...

– Certes. Mais Dülfer était Allemand. Il est mort sur le front de la Somme d'un éclat d'obus en 1915.

– Ça, c'est sûr que pendant les guerres, le principe de précaution prend un coup dans l'aile.

Le soleil disparaissait derrière le Croz del Rifugio, et dans quelques minutes la terrasse serait à l'ombre. Daddy me demanda si je pouvais les prendre en photo avec son téléphone. Il m'en expliqua le fonctionnement. Je pris quelques photos pour l'essayer : c'était un modèle récent, sophistiqué, permettant la prise de clichés d'excellente qualité. Et même de les assortir de commentaires avec le clavier. Elle fourrageait dans son sac. Elle en extirpa une sorte de couronne de mariée, très simple, tout au plus quelque chose comme un bandana en tissu blanc affublé d'un long voile de tulle. Elle s'esclaffa : « C'est pas terrible, n'est-ce pas ? Mais il faut tenir compte du poids et de l'encombrement. On y va pour la répétition, Dad ? » Elle était en blanc, portant un saroual ample et un simple tee-shirt. Lui était en noir, sobre pantalon d'escalade et pull à col roulé. Elle posa la chose sur sa tête. Le voile mesurait au moins trois mètres et s'étalait derrière eux. Ils se tenaient la main comme des mariés sur le seuil d'une église. Je pris un premier cliché. Puis il la souleva au creux de ses bras, elle de côté, genoux repliés et souriante, le voile flottant derrière. La pose était celle de l'époux faisant franchir le palier de la maison à la jeune promise. J'appuyai sur le déclic et je regardai le cliché sur l'écran de l'appareil : ils étaient superbes, comme ayant échangé leurs vœux dans le crépuscule naissant. Le soleil disparut brutalement. Le froid s'installa. Ils s'embrasèrent longuement, leurs lèvres unies si profondément que leurs visages paraissaient s'enchâsser l'un dans l'autre. Il la serra fortement entre ses bras. Ses mains passaient sous le voile. Je l'entendis murmurer : « *La beauté convulsive sera érotique-*

voilée. » Elle tenait la tête de l'homme entre ses mains, le regardait dans les yeux, extatique. Ils frissonnèrent. Puis elle rangea l'attirail de jeune mariée dans son sac en riant.

Nous nous apprêtions à entrer dans le refuge pour dîner. Auparavant, je m'éloignai : en montagne, je pisse toujours face aux cimes bien que depuis longtemps déjà la faiblesse constamment croissante du jet m'empêche d'atteindre des sommets. En repassant par la terrasse, comme je tournais au coin du bâtiment, je surpris Dad achevant une conversation téléphonique sur son portable. Il prenait congé de son correspondant : « Au revoir Maître, bonne soirée, je compte sur vous. Mes hommages à madame. » Singulier endroit pour joindre son avocat ou son notaire. Je m'étonnai auprès de lui qu'il pût obtenir une communication en pleine montagne. « Mon appareil permet les connexions satellitaires. Voulez-vous que je vous le prête ? » Je le remerciai et déclinai l'offre. Nous nous dirigeâmes vers l'entrée du refuge.

La Pisseuse se trouvait déjà installée dans la salle à manger. Ils m'invitèrent à leur table. Le repas était savoureux et les tagliatelles aux champignons des bois à la hauteur de mes espérances. Le bardolino, avec sa belle robe rubis, frais, nerveux, presque pétillant, accompagnait idéalement ce plat roboratif et encourageait le bon train de la conversation. Dad possédait un carnet de courses très convenable. Il avait beaucoup grimpé ici, dans les Dolomites, mais surtout dans l'Oisans, en réalisant des classiques de difficulté moyenne. Il avait possédé un chalet à La Grave, au pied de la Meije, la plus belle des montagnes selon lui. Il prétendait ne pas être un alpiniste de haut niveau mais régulier, solide, fiable. Il expliquait :

– Quand j'étais jeune. Mais je me débrouille encore assez bien et je suis parfaitement capable d'initier les gamines, hein Pisseuse ? Voyez-vous, cher monsieur, ce sera la première course

de cette jeune effrontée. Mais elle est très douée. Elle a montré des capacités étonnantes en école d'escalade. La grimpe, c'est un sport de souplesse, d'équilibre, un sport de filles. Et c'est une danseuse merveilleuse.

– Alors dommage de vous arrêter à l'Auberge ensoleillée. Les trois dernières longueurs sont superbes dans la paroi Ampferer, au-dessus de la terrasse du Roi des Belges.

– Sans doute. Nous verrons bien. Et vous, cher monsieur, pourquoi revenir encore faire le Campanile en solitaire?

– J'y ai des souvenirs.

– Eh bien, nous, nous venons y glaner d'autres souvenirs. Bien que nous ayons *plus de souvenirs que si nous avions mille ans*.

Il se tourna vers elle, la captura dans son regard tendre. Il déposa un baiser furtif sur ses lèvres. Elle le recueillit en fermant les yeux, paisiblement. Il commanda de la grappa. Nous bûmes l'âpre marc. Nous étions discrètement ivres. Il leva son verre comme pour un toast et proclama, en la regardant dans les yeux: *La beauté convulsive sera érotique-voilée ET explosante-fixe*, en insistant sur le *et*. Je crus bon de compléter la citation: *La beauté convulsive sera aussi magique et circonstancielle ou ne sera pas*. Une immense joie illumina leurs deux visages. Elle lui serrait la main fébrilement, les yeux brillants. Il dit: «Monsieur, c'est votre rencontre qui est magique. Qui aurait pu imaginer trouver un lecteur de *l'Amour fou* si haut, si loin?» Je leur jetai un regard complice et chaleureux en leur rendant leur sourire. Je me levai pour prendre congé. Je m'éloignai vers le couloir conduisant aux chambres. En me retournant pour les saluer une dernière fois, je fus frappé par l'harmonie de ce couple qu'on aurait pu trouver mal assorti et qui était si poétiquement contrasté. Je revins vers eux:

– Je vais vous faire une confidence: jamais de ma vie je n'ai

rencontré d'amour aussi magiquement irradiant que le vôtre. Et votre beauté est convulsive, mademoiselle. *Je vous souhaite d'être follement aimée.* Je vous souhaite aussi une bonne nuit. Je pars à six heures. Peut-être nous rencontrerons-nous demain ?

– Peut-être. Allez savoir ce que le destin apporte. Merci. Merci pour tout, monsieur. Bonne nuit à vous aussi.

Leurs deux visages se rapprochaient pour un nouveau baiser dévorant. Je m'allongeai dans la petite chambre confortable. Il y avait deux lits superposés, mais j'y étais seul. Je m'endormis d'un sommeil léger et fragile. L'altitude est insomniente. Ma chambre était à côté de la leur. Les parois sont minces dans les refuges. Au milieu de la nuit, je les entendis faire l'amour. Elle gémissait de plaisir. Il avait de rauques glapissements. Puis ils sanglotèrent ensemble longuement.

Je ne les rencontrai pas au petit-déjeuner du lendemain. J'interrogeai le gardien du refuge. Ils étaient partis une heure plus tôt, après le réveil de cinq heures. Il me tendit une lourde enveloppe. Il parlait anglais avec une sorte d'accent allemand mâtiné d'italien qui le rendait particulièrement intelligible car il s'exprimait très lentement : « Ils m'ont prié de vous remettre ça en demandant que vous n'ouvriez pas avant le retour de la course. Ils m'ont vraiment supplié d'insister pour que vous ne regardiez pas le contenu ce matin. Ils m'ont donné un énorme pourboire. Est-ce que ça a un sens ? » L'homme faisait des manières mais je voyais bien que, tout scandalisé qu'il semblait être, il garderait l'argent qui n'irait pas aux œuvres de la paroisse : sous les fausses allures de paysan madré perçait le commerçant rapace.

– Vous ne l'avez pas ouverte ?

– Mon Dieu, qu'allez vous imaginer ? Certainement pas, j'ai horreur des mystères.

Je le crus volontiers. Je plaçai l'enveloppe dans mon sac

et je partis vers les Bocchettes. La via ferrata des Bocchettes (« les petites bouches », qui sont de petits cols) permet de faire le tour du massif de la Brenta en admirant des paysages enchanteurs tout en volant au-dessus d'affreux précipices. En partant du refuge de Tosa e Pedrotti, c'est un moyen rapide pour gagner l'attaque de la voie normale du Campanile Basso. Contrairement au Campanile Alto, plus haut mais plus massif, le Campanile Basso est une montagne d'une élégance inégalée. Il ressemble à une tour effilée comme un campanile d'église toscane. Le découvrir pour la première fois émergeant de la brume dans le soleil de onze heures est un spectacle d'une beauté déroutante. Peu échappent au désir de gravir cette tour et ce d'autant que la voie normale de trois cent cinquante mètres, grisante et verticale, est accessible à tout alpiniste moyen en onze longueurs de corde. Les passages portent des noms poétiques tout en contrastes : la redoutable Auberge ensoleillée que l'on doit ignorer, on l'a vu ; la terrasse du Roi des Belges, en hommage à Albert I^{er}, le plus royal des alpinistes qui passa par ici dans les années trente. Et aussi le Stradone provinciale, une longue et large vire que l'on parcourt sans difficulté comme un Boulevard de Province après la seconde longueur pour contourner la face est.

Lorsque j'arrivai à l'attaque, je vis le couple engagé dans la voie. Daddy grimpeait les raides dalles Pooli lentement mais très sûrement. C'était à l'évidence un alpiniste expérimenté. Je remarquai qu'il ne s'assurait pas, laissant la corde traîner derrière lui sans que sa compagne, vachée au relais, fit davantage que la faire glisser de la main afin qu'elle ne se coince pas. Peut-être ne voulait-il pas impliquer la débutante dans une technique d'assurance complexe ? Et puis, il est vrai que pour un grimpeur expérimenté, la voie n'est pas difficile. Le rocher est sûr, et hommage à l'escalade libre, celle de Paul

Preuss. L'homme parvenait au second relais. La Pisseuse le rejoignit, assurée par la corde que Daddy faisait couler dans un mousqueton fixé aux spits. Il avalait la corde en la tendant et l'enroulait à ses pieds. La Pisseuse grimpait bien, souple, féline, en équilibre, et malin qui aurait deviné qu'elle faisait sa première course. J'entrepris l'escalade et je les rejoignis au Stradone provinciale. Je leur montrai l'endroit où Preuss attaqua la face est. La paroi est verticale, si raide, si délicate à graver que l'on a le cœur serré en songeant au jeune audacieux qui y réussit le plus bel exploit de l'histoire de l'alpinisme un siècle auparavant. Elle tourna vers moi son visage intelligent et me questionna :

– Vous auriez préféré grimper libre et mourir à vingt-sept ans d'une chute qui vous était promise ou vous harnacher par précaution de pitons et de cordes et périr à vingt-huit d'un éclat d'obus ?

- Pisseuse – si vous permettez que je vous nomme ainsi...
- Je permets.
- Alors, Pisseuse, j'ai préféré ne pas mourir à vingt-sept ans.
- Vous avez vécu libre ou précautionneusement ?
- J'ai vécu.
- Avez-vous été aimé ?
- Sans doute.
- Alors, vous pouvez mourir, non ?
- Je ne suis pas pressé, Pisseuse.

Je remis mon sac en place sur mes épaules. Je partis devant eux pour cheminer le long de la vire. Daddy dut percevoir mon agacement. Il me rattrapa en quelques pas :

- Excusez-la, voulez-vous ?
- Elle est tout excusée. Je me sens un peu sot, c'est tout.
- Le gardien vous a remis l'enveloppe ?
- Oui.

- Vous l'avez ouverte ?
- Non. J'ai respecté les consignes.
- Merci.

Il me serra la main avec effusion tandis qu'elle nous rejoignait pour m'embrasser sur la joue en s'excusant de son impertinence. Je repartis songeur, achevant de parcourir la large vire en imaginant Hans Dülfer criblé de mitraille, tenant ses tripes dans ses mains et agonisant sur le front loin de ses chères montagnes, et Paul Preuss volant pendant trois cents mètres libre comme l'air avant de s'écraser au pied de la face nord du Mandlwand.

Je repris l'ascension. J'enchaînais les passages avec facilité jusqu'à la huitième longueur. Je jetai un regard inquiet vers l'Auberge ensoleillée et je parvins sur la terrasse du Roi des Belges pour attaquer la rude paroi Ampferer. Je franchis aisément les ultimes difficultés de la voie. Je pris pied sur le sommet, un vaste replat pourvu d'une cloche que l'on faisait tinter jadis pour annoncer la victoire. Je flânai un peu. Je mangeai des barres de céréales, je bus, je regardai un paysage dont je ne me lassais pas. Mais je n'étais pas tranquille et serein comme j'aurais dû l'être. Je ne parvenais pas à évoquer les tendres souvenirs qui me liaient au lieu. J'étais inquiet pour le couple singulier que je devinais grimper derrière moi dans l'intention de s'égarer vers la trompeuse plate-forme de la face ouest. Je décidai de redescendre. J'entrepris les deux premiers rappels. Le second permet de prendre pied sur le relais confortable qui domine *l'Albergo al Sole*. Je les vis.

Ils étaient là. Ils s'embrassaient avec avidité, s'entredévoaient. Il était en pantalon noir, torse nu, très beau. Elle avait posé son étrange couronne de mariée sur sa tête. Elle portait des escarpins blancs élégants, en chevreau glacé me semblait-il, et une jolie lingerie en dentelle blanche transparente composée

d'un soutien-gorge ouvragé délicat qui laissait voir les pointes roses de ses seins menus et d'un shorty coordonné qui décorait et dévoilait ses jolies fesses charnues. Elle avait revêtu des bas à jarretières blancs, de larges jarretières en dentelle. Érotique-voilée. J'imaginai qu'elle avait emporté ce singulier attirail dans son sac : le tout ne devait pas peser bien lourd. Elle s'écarta de lui, tint longuement sa tête entre ses mains, chavirant dans ses yeux. Elle m'aperçut. Elle me fit de grands signes de la main en riant, comme du bastingage d'un bateau prenant le large. Elle me fit comprendre par des gestes joyeux qu'il fallait prendre des photos. Je sortis mon appareil de mon sac. Je pris un puis deux clichés d'eux debout sur la plate-forme rocheuse qui domine les cinq cents mètres de la face ouest. Daddy saisit sa Pisseuse dans ses bras comme la veille au soir, elle recroquevillée contre lui, les genoux remontés, comme sur le seuil de la maison des épousés. Je zoomai sur son visage. Elle regardait son désormais vieux mari, irradiant de leur amour solaire, le visage illuminé d'une joie inouïe, sa bouche grande ouverte en un sourire vertigineux, les yeux incandescents. Je cliquai. Il avança d'un pas, prit un vague élan. Ils se précipitèrent dans le vide étroitement enlacés, bouche contre bouche. J'eus l'impression qu'ils s'arrêtèrent dans l'éther un fugace instant dans une fixité explosive. Comme ils s'abîmaient dans le vide, le voile de la jeune mariée se déploya et flotta derrière eux comme un long linceul traînant dans le soleil de midi.

Le spectacle m'avait bouleversé. Je repris la descente en rappel en me concentrant. Le rappel est un exercice délicat même avec de bons équipements en place – en l'occurrence de solides spits métalliques scellés dans la roche et reliés par une chaîne. À chaque relais, il faut rappeler la corde en veillant à ce qu'elle ne se coince pas. Puis on entreprend une nouvelle descente, la corde passée sur la chaîne et coulissant dans le

descendeur métallique que l'on porte au baudrier. Il y a sept rappels verticaux pour redescendre le Campanile Basso : cinq jusqu'au Stradone provinciale et deux ensuite. Je fis une pause sur le large Boulevard de Province. J'ouvris l'enveloppe.

Elle contenait le téléphone de Daddy, une lettre manuscrite à mon intention et un texte dactylographié. Je refermai l'enveloppe. Je repris ma descente jusqu'au pied de la voie. Je regardai une dernière fois la face menaçante du Campanile qui me surplombait. Je ne ressentais pas l'euphorie qui succède habituellement aux tensions de la course en montagne. Je me hâtai vers le refuge. Je m'installai sur la terrasse. Je commandai une bière. J'avais bien le temps de donner l'alerte et j'imaginais par avance les palinodies du gardien quand il faudra prévenir de l'accident. Il n'est jamais bon pour la fréquentation d'un refuge qu'il y ait des morts dans les montagnes environnantes, surtout en début de saison. Je lus la lettre :

Cher Monsieur,

Nous vous remercions. Votre présence a été magique. Nous vous donnons nos souvenirs. Faites-en l'usage que vous voudrez. Nous pensions tout détruire. Nous sommes heureux qu'un témoin soit venu.

D et P

Peut-être leurs prénoms, D et P ? Daniel et Patricia ? Denis et Philippine ? David et... Je ne trouvais pas de prénom féminin en P, sinon désuets, Pierrette, Paulette. Je m'agaçais de cet exercice futile. Va pour Daddy et Pisseuse pour l'éternité.

Le téléphone n'était pas verrouillé. Je pressai l'onglet « photographies ». Les dernières images étaient celles que j'avais prises d'eux sur la terrasse, la répétition de leurs noces. Les autres clichés enregistrés, tous datés, s'affichaient chronologique-

ment. Un court commentaire illustre la plupart d'entre eux. Le premier avait été pris un mois auparavant, jour pour jour. Dad et sa Pisseuse – je ne savais pas comment les nommer autrement – posaient devant une tombe ornée d'une statue. Le commentaire notait: *Le baiser de Brancusi*. Je connaissais cette œuvre célèbre que le sculpteur roumain avait reproduite plusieurs fois. Les deux amoureux s'unissent de profil en un baiser si profond que leurs visages fondus l'un dans l'autre, enchâssés, s'encastrent, s'entrepénètrent, s'entredévorent. La première version avait été sculptée pour un cénotaphe du cimetière du Montparnasse à Paris. J'agrandis le cliché sur l'écran. Les deux amants posaient de profil en s'embrassant comme les amants de pierre. Je poursuivis l'égrenage des photos. Elles jalonnaient un mois de voyage depuis Paris jusqu'au Haut-Adige. On voyait ainsi le couple grimper sur des falaises de Bourgogne, vraisemblablement à Surgy ou au parc du Saussois: *Bravo la débutante*, puis goûter dans d'énormes verres un vin rouge chez un vigneron: *Vosne-Romanée*. J'accélérai le diaporama, pressé d'aller au dénouement. Les voilà canotant sur un lac qui ne pouvait être que celui du Bourget: *Ô temps suspends ton vol*. Plus loin, je reconnus l'arrivée du téléphérique des Ruillans à La Grave et je les voyais monter vers le col de la Girose avec piolets et crampons: *Vers le Râteau*. Le sommet ouest du Râteau est une jolie course mixte, neige et rocher, facile et peu éprouvante. Je passai d'une photo à l'autre de ce voyage de noces anticipé. Voici la Pisseuse se pavanant dans une magnifique décapotable de sport, une Ferrari peut-être, rouge: *Vroooooom*, puis grimaçant au volant d'une Fiat 500: *Grrrrrr*. Daddy posant dans un fauteuil en osier au milieu d'un jardin, la bouche arrondie pour lancer vers le ciel les volutes bleues tirées d'un énorme cigare: *Havana!* Les deux nus dans un jacuzzi, riant aux éclats: *Bublll!* Elle dansant, les

bras en couronne au-dessus de sa tête et mimant des pointes : *Hommage à Degas*. Émus sous le porche de la Scala de Milan où l'on donne *Tristan*. Graves sous le balcon pour touristes représentant celui de Juliette à Vérone, main dans la main, un peu ridicules : *Souvenir de R et J*. Une photo les montrant avec une canette de Coca-Cola était intitulée : *Encore du Coke Beurkk*. Il y avait aussi des photos érotiques surprenantes, troublantes, gênantes. On y voyait la Pisseuse nue léchant la vulve d'une fille, une jolie brune pulpeuse aux gros seins ronds et fermes qui semblait y prendre un plaisir sans bornes : *Enfin gouinasse*. Une autre montrait en gros plan sa croupe nue admirable entre un serre-taille en satin et des bas noirs, avec ses poignets menottés dans le dos : *Captive*. Et aussi des photos de mauvaise qualité prises sans flash où l'on devinait plus que l'on y voyait la Pisseuse habillée sobrement accoudée à un bar. À côté d'elle une fille à moitié dévêtue était lutinée par deux hommes : *Enfin partouzable*. Dans une bijouterie, elle se pare d'une fine chaîne en or : *Mon bijou*. Et aussi plein d'autres souvenirs, des théâtres, des villages, des couvertures de livres : *Belle du Seigneur*, des rivières, des champs de fleurs, des pleines lunes, un cinéma, des parcs, des hôtels de luxe, des îles, des montagnes, des villes, des concerts, des vaches, des rues, des foules, des sentiers, des levers de soleil, et eux deux, beaux, fervents, lumineux. Et une tempête sous une tente, elle frissonnant sous la pluie : *Enfin l'orage*. Et lui jouant de la guitare : *Enfin la guitare*. Et un gros plan du cou de Dad mordu et un autre des fesses de la Pisseuse griffées : *Enfin les marques*. Je refermai le téléphone. Je pris la lettre manuscrite. Je tremblais un peu en regardant le texte dactylographié. Bien qu'il m'appartînt désormais, je me sentais indiscret, voyeur et je faillis tout jeter sans lire. Mais ils étaient heureux que je sois témoin de leur mariage. Je leur devais bien la lecture de ce que je pressentais être une lettre d'adieux.

Cher tous,

Nous avons décidé de vivre. C'est trop dur, le mal de manque. Et puis, nous ne voulons plus mentir sans cesse, nous sentir coupables. Notre amour impossible n'est dirigé contre personne, surtout pas contre vous que nous aimons. Que nous continuons d'aimer, comme avant. Mais c'est trop dur, le mal de manque, ça creuse un trou béant en permanence dans la poitrine, ou plutôt juste au creux du plexus, sous le sternum, ça vous mange de l'intérieur comme un cancer. Nous n'avons pas voulu vous quitter, refaire notre vie, recommencer. À cause de la différence d'âge, sans doute, du respect humain, du qu'en dira-t-on, même si nous nous convainquons du contraire et que nous pensons facile de s'afficher comme amants alors que Dad était déjà père quand naquit la Pisseuse. Et par respect pour vous qui ne sauriez comprendre. Et puis, aussi, c'est que la passion incandescente, ça finit toujours par s'éteindre. Sauf pour Tristan et pour Iseult, pour Roméo et pour Juliette, pour Héloïse comme pour Abélard. Et nous n'avons pas oublié les derniers chapitres de Belle du Seigneur. Alors nous avons décidé de vivre ensemble un mois, de tout vivre ensemble un mois : notre vie sera courte, elle ne sera qu'un voyage de noces. Dans l'adultère, les nuits que nous aurions passées ensemble auraient pu être une ou deux par an au gré des coïncidences de vos voyages et absences des domiciles conjugaux. Et chargées de culpabilité. Et la peur des traces, des griffures, des morsures, des souillures. Alors, autant vivre trente nuits ensemble en un mois plutôt qu'en quinze ans. Nous mourrons ensemble après une longue vie d'un mois d'amour ineffable. Comme nous savons que personne ne pardonnerait le vieux Daddy d'avoir entraîné la jeune Pisseuse dans la mort, celle-ci sera accidentelle. Le scandale ne vous éclaboussera pas. Et cette lettre sera détruite. Le mal de manque, ça ronge comme un cancer.

Le nom d'un notaire figurait au bas de la page, chargé d'exécuter les volontés des auteurs, un pied-de-nez absurde pour clore ce document appelé à être détruit. Je les revoyais décoller de l'Auberge ensoleillée.

Je songeais à ces contrées familières qui défilent sous les ailes de l'avion sur le point d'atterrir et que l'on contemple par le hublot. Sitôt que l'on croit identifier quelque autoroute, une rocade, des bâtiments, que l'on reconnaît un supermarché et son parking, on est déjà plus loin et le paysage semble inconnu. Avions-nous bien vu ? N'avions-nous pas été victime d'une illusion ? Les âmes sont des terres étrangères comme ces contrées familières qui s'avèrent mystérieuses vues de haut. Qui étaient-ils, Dad et sa Pisseuse, si proches la veille au refuge, si lointains dans leur envol ?

Le gardien fit brutalement irruption sur la terrasse, en proie à une grande agitation. Il m'interpella :

– Signore! Signore! Les carabiniers sont au téléphone et me demandent où sont les cadavres du Campanile. Vous savez quelque chose ?

– Passez-les moi.

– Mais ils ne parlent qu'italien ou allemand.

– Dites que vous allez les rappeler. Je suis au courant de tout.

J'expliquai au gardien que le couple avait dévissé de la terrasse de l'Auberge ensoleillée. Il rapporta l'information aux carabiniers. Ils avaient appris que deux alpinistes étaient morts au Campanile Basso par un notaire de France qui avait téléphoné et se chargeait de couvrir les frais de récupération des corps et du traitement mortuaire. Il s'engageait également à verser une prime aux professionnels à qui incomberaient une tâche ingrate et une autre au gardien du refuge. Dans ces conditions, personne ne demanda comment un notaire fran-

çais avait pu savoir qu'une chute mortelle avait eu lieu le matin même au Campanile Basso.

Je regroupai mes affaires. Je glissai l'enveloppe dans mon sac, après y avoir replacé le téléphone de Daddy. Je repris mon appareil photo. Je regardai les clichés que j'avais pris du mariage à l'Auberge ensoleillée, le couple enlacé, le visage rayonnant de la jeune fille à la beauté convulsive, le saut nuptial avec le voile qui se déployait comme un long linceul traînant dans la lumière de midi. Je frissonnai. Des larmes coulaient sur mes joues.

Je m'engageai sur le sentier qui redescend à Madonna di Campiglio. Je me remémorais le héros d'une nouvelle de Somerset Maugham qui décide de consacrer l'argent dont il dispose à une vie d'indolence et de loisirs pour ses dernières années en pareissant à Capri. Il avait calculé qu'il avait assez pour vivre quinze ans, jusqu'à soixante ans. Quand le pactole est épuisé et qu'il décide de mettre à exécution son projet de suicide, il n'en a pas le courage et devient un clochard ne survivant que par la charité de son ancienne femme de ménage. Je méditais l'histoire du Lotophage qui se berçait d'oubli. Mais le héros de la nouvelle était seul. Il avait toujours vécu seul. Était-ce parce qu'ils étaient deux à s'unir dans leur projet mortifère que Dad et sa Pisseuse avaient pu le mettre à exécution ? Quel étrange couple. Je me sentais à la fois proche d'eux et étranger à leur destin. Terre étrangère. L'âme est une terre étrangère. Je m'interrogeais : et moi alors, quand allais-je mourir ? Et comment ? D'une belle mort comme on dit de ceux qui s'endorment et ne se réveillent pas ? Ou frappé d'une attaque cérébrale et agonisant pendant des mois affreusement muet et paralytique, baignant dans ma pisse et ma merde ? D'un cancer, d'un vrai, qui ronge les chairs comme les âmes ? Comme Preuss ? Comme Dülfer ?

Sur ma droite apparaissait la face ouest du Campanile et le

dièdre Fehrmann. Je bifurquai pour prendre la sente conduisant au pied de cette autre voie d'escalade vers le sommet et que domine *l'Albergo*.

Ils étaient là, au bas d'un névé incliné. La neige avait amorti la chute. Ils étaient couchés l'un sur l'autre, lui dessous, elle au-dessus avec sa jolie lingerie de dentelle transparente. Le voile de mariée leur faisait un suaire. Je me penchai. Je les regardai longuement de profil. Ils s'étaient unis en un baiser si profond que leurs visages fondus l'un dans l'autre, enchâssés, semblaient s'entredévorer.

Notes

Künstliche Hilfsmittel auf Hochtouren fut publié par Paul Preuss en 1912. Il développait dans cet article sa philosophie de l'escalade qui peut se résumer par son axiome: «Un grimpeur ne devrait entreprendre que des projets qui sont en deçà de son plus haut niveau de compétence.» Une biographie de Paul Preuss a été éditée par Michel Guérin (Reinhold Messner présente Paul Preuss, collection Terra Nova, 2000).

«J'ai plus de souvenirs que si j'avais mille ans» est le premier vers du poème de Charles Baudelaire «Spleen» (*Les Fleurs du mal, Spleen et Idéal*, 1857).

L'Amour fou est un livre d'André Breton (1937).

«Ô temps! suspends ton vol» est le premier hémistiche d'un vers du poème d'Alphonse de Lamartine «Le Lac» (*Les Méditations*, 1820).

Belle du Seigneur est un roman d'Albert Cohen (1968).

Das weite Land (Terre étrangère) est une pièce de théâtre d'Arthur Schnitzler (1911).

The Lotus Eater (Le Lotophage) est une nouvelle de Somerset Maugham (1946).

LA VARIANTE DE L'AUBERGE ENSOLEILLÉE

Il existe plein de variantes : aux échecs, aux tarots, à la manille et il existe aussi des variantes combinatoires. Pour l'alpiniste, une variante est une voie qui permet de gravir la montagne par un autre passage, un autre cheminement, sans s'éloigner de l'itinéraire original. S'engager dans une variante peut permettre d'éviter un pas trop difficile ou au contraire de s'essayer à une prouesse facultative. Mais j'ai déjà conté beaucoup sur l'escalade et la montagne et raconté déjà les Dolomites, leur poésie, les Bocchettes, le Campanile Basso et son Auberge ensoleillée, l'Albergo al Sol et Preuss et Dülfer et Ferhmann. Le lecteur peut se promener entre mes lignes comme les randonneurs du vertige sur les vias ferratas.

Et j'ai déjà conté la douceur de la terrasse du refuge Tosa e Pedrotti où je me prélassai un soir en sirotant un merveilleux « Beyond the clouds ». Un vieil homme sortit du refuge et avança sur le sol pavé de pierres. Je l'avais dépassé sur le sentier et j'avais été frappé par ses jambes, longues, galbées, glabres, aux chevilles étonnamment fines, que l'on n'aurait pas imaginé appartenir à un vieillard.

C'était vraiment un bel homme d'une soixantaine entretenue, grand, mince et musclé, bien découplé. Il arborait une coupe en brosse couronnant de cheveux blancs et drus un beau

et long visage grave et glabre. Il semblait hagard. Je lui fis signe de me rejoindre. Ses traits étaient fins et austères. Il s'assit en silence et accepta – mais visiblement par politesse – de trinquer avec moi. J'allai chercher un autre verre. Je revins près de lui et le servis. Il avala le verre de vin d'un trait puis grimaça : d'innombrables ridules enserraient alors ses yeux bleus, ses dents brillaient, son visage se para d'une grande mélancolie et de grosses larmes coulèrent sur ses joues. J'étais gêné. Il s'excusa en anglais avec un fort accent :

– *Excuse me. I'm exhausted.*

– Je suis Français

– Ah! excusez-moi. Je suis épuisé. Ce n'est rien. Je vais vous laisser. Merci pour le verre.

– Ne vous excusez pas. On a tous nos fatigues. Vous montez au Campanile Basso demain?

– Oui.

– Voie normale?

– Oui.

– Dînons ensemble, voulez-vous?

– Je crains de ne pas être un convive bien agréable.

– Nous parlerons montagne entre compatriotes.

– Si vous voulez.

Le repas était savoureux. Le bardolino, avec sa belle robe rubis, frais, nerveux, presque pétillant accompagnait idéalement les tagliatelles aux champignons des bois. Mon compagnon de rencontre se dérida un peu. Il mangeait du bout de dents. Il buvait beaucoup. Il possédait un carnet de courses très convenable. Il avait beaucoup grimpé ici, dans les Dolomites, mais surtout dans l'Oisans, en réalisant des classiques de difficulté moyenne. Il avait possédé un chalet à La Grave, au pied de la Meije, la plus belle des montagnes selon lui. Il prétendait ne pas être un alpiniste de haut niveau mais solide

et fiable. Nous n'évoquâmes pas l'escalade en solitaire : nous en partagions d'évidence le goût et il connaissait la voie normale du Campanile aussi bien que moi. Je lui fis part de mon projet d'aller ensuite à la Pale de San Martino gravir le Voile de la Mariée. Le *Velo*. Une belle et difficile escalade sur une arête fine comme un voile. Il devint très pâle. D'une pâleur mortelle. Il me questionna avec une voix éteinte :

– Il y a une voie qui se nomme ainsi ?

– Oui, bien sûr, elle très connue.

– Ah ? le Voile de la Mariée, vraiment ? Et dire que je ne le savais pas. Si j'avais su ça...

Il avala d'un trait un autre verre de bardolino et commanda une grappa. Quel étrange compagnon. On nous affecta la même chambre. Bien que le refuge fût peu rempli, je compris que le gardien voulait éviter tout ménage inutile. Je dormis mal. Je l'entendais se tourner et se retourner dans son lit et sangloter dans un silence imparfait. Je m'endormis quand même sur le matin. Quand je m'éveillai, il était parti. Il m'avait laissé un mot sur un bout de papier arraché d'un carnet : *Bonne course et merci de votre aide*.

Je le vis engagé dans la voie lorsque j'arrivai à l'attaque. Il grimpa les raides dalles Pooli lentement mais très sûrement. C'était manifestement un alpiniste expérimenté. J'entrepris l'escalade et je le rejoignis au Stradone provinciale. Je lui montrai l'endroit où Preuss attaqua la face est. Il n'avait jamais entendu parler de l'alpiniste autrichien. La paroi est verticale, si raide, si délicate à gravir que l'on a le cœur serré en songeant au jeune audacieux qui y réussit le plus bel exploit de l'histoire de l'alpinisme un siècle auparavant. Le sac du vieil homme semblait bien peu garni. Où étaient donc la corde de rappel et le baudrier nécessaires pour la descente ? Je le lui fis remarquer. Il répondit dans un rictus :

– Je trouverai une bonne âme qui me laissera utiliser sa corde.

– Quelle bonne âme autre que moi? Vous voyez bien que nous sommes les seuls dans la voie aujourd'hui! Vous avez de la chance que je sois là. Comment auriez-vous fait sinon?

– Comme Preuss. Je serais redescendu en désescalade. Passez devant: vous grimpez plus vite que moi.

Je repris l'ascension. J'enchaînai les passages avec facilité jusqu'à la huitième longueur. Je jetai un regard vers l'Auberge ensoleillée et je parvins sur la terrasse du Roi des Belges pour attaquer la rude paroi Ampferer. Je franchis aisément les ultimes difficultés de la voie et je pris pied sur le sommet. Je flânai un peu. Je mangeai des barres de céréales, je bus, je regardais un paysage dont je ne me lassais pas. Mais je n'étais pas tranquille et serein comme j'aurais dû l'être. Je ne parvenais pas à évoquer les tendres souvenirs qui me liaient au lieu. J'étais inquiet pour l'alpiniste singulier que je devinais grimper derrière moi et que j'attendais afin de le faire redescendre sur ma corde. Je patientai une heure. Je décidai de redescendre à sa rencontre. Avait-il abandonné à la paroi Ampferer? J'entrepris les deux premiers rappels. J'arrivai au relais confortable qui domine l'Albergo al Sole. Je le vis.

Il était assis sur la petite terrasse, la tête entre ses mains. Il me semblait que ses épaules se secouaient. Je l'appelai. Pas de réponse. Je criai plus fort. Il tourna la tête vers moi. Il se leva et se dirigea vers le vide. Je hurlai: *Non non! Revenez! Je vais vous aider.* J'avais pensé qu'il s'était égaré vers l'Albergo mais il disait connaître la voie et je pressentis son intention alors qu'il demeurait immobile face au vide des cinq cents mètres de la face ouest. Je renouvelai mes vociférations. Il se tourna lentement vers moi avec regret. Je rappelai ma corde en hâte tout en prenant garde à ce qu'elle ne se coinçât pas. Je l'en-

roulai et je lui jetai un brin. La chance plus que mon habileté fit que le bout tomba à ses pieds. Il le saisit d'un geste fatigué et emprunté. Il le tenait en main stupidement. Je devinais qu'il n'avait pas emporté de baudrier non plus. Je lui fis signe d'enrouler la corde autour de sa taille. Il s'exécuta lentement.

Il me rejoignit en gravissant le mauvais passage aux prises incertaines pendant que je l'assurais à corde tendue en tentant de le soulager de son poids, quitte à le tirer un peu. Il gardait les réflexes du grimpeur. Je dus cependant le retenir quand un rocher se déroba sous sa prise. Je l'engueulai dès qu'il fut à côté de moi sur le relais. J'étais en fureur contre l'inconscient. Je l'invectivais. Il restait hagard et indifférent à ma harangue. Il finit par lâcher entre ses dents, comme un enfant fautif: «Excusez-moi.»

Je me vachai au relais et je le descendis en moulinette dans la voie normale en ralentissant la corde dans le descendeur métallique. Il se laissait faire, quasi inerte, tenant la corde dans ses mains et s'écartant mollement de la paroi avec ses pieds, pendu comme un sac de patates. Je l'assurais comme s'il était débutant. *Fais gaffe, là nom de Dieu, tends tes jambes, bordel!* La répétition des manœuvres à chaque relais était pénible. Il m'obéissait comme un zombie. J'étais extrêmement attentif. *Je te laisse une sangle et un mousqueton à vis: sitôt au relais du dessous tu te vaches en m'attendant, compris?* Nous fîmes la pause sur le Stradone. Ma colère s'était un peu apaisée. Encore deux rappels au bout du cheminement en boulevard et nous serions sortis d'affaire. Je le questionnai: *C'est quoi cette histoire? Tu voulais te jeter dans le vide, c'est ça? Un suicide programmé?* Il restait abattu, assis la tête posée sur les genoux. Je pliai la corde. Il mit la main à la poche et en extirpa un papier froissé qu'il me tendit. Je le dépliai. Il y figurait un texte dactylographié. Daté. Rédigé un mois auparavant jour pour jour.

Cher tous,

Nous avons décidé de vivre. C'est trop dur, le mal de manque. Et puis, nous ne voulons plus mentir sans cesse, nous sentir coupables. Notre amour impossible n'est dirigé contre personne, surtout pas contre vous que nous aimons. Que nous continuons d'aimer, comme avant. Mais c'est trop dur, le mal de manque, ça creuse un trou béant en permanence dans la poitrine, ou plutôt juste au creux du plexus, sous le sternum, ça vous mange de l'intérieur comme un cancer. Nous n'avons pas voulu vous quitter, refaire notre vie, recommencer. À cause de la différence d'âge, sans doute, du respect humain, du qu'en dira-t-on, même si nous nous convainquons du contraire, et que nous pensons facile de s'afficher comme amants alors que Dad était déjà père quand naquit la Pisseuse. Et par respect pour vous qui ne sauriez comprendre. Et puis, aussi, c'est que la passion incandescente, ça finit toujours par s'éteindre. Sauf pour Tristan et pour Iseult, pour Roméo et pour Juliette, pour Héloïse comme pour Abélard. Et nous n'avons pas oublié les derniers chapitres de Belle du Seigneur. Alors, nous avons décidé de vivre ensemble un mois, de tout vivre ensemble un mois : notre vie sera courte, elle ne sera qu'un voyage de noces. Dans l'adultère, les nuits que nous aurions passées ensemble auraient pu être une ou deux par an au gré des coïncidences de vos voyages et absences des domiciles conjugaux. Et chargées de culpabilité. Et la peur des traces, des griffures, des morsures, des souillures. Alors, autant vivre trente nuits ensemble en un mois plutôt qu'en quinze ans. Nous mourrons ensemble après une longue vie d'un mois d'amour ineffable. Comme nous savons que personne ne pardonnerait le vieux Daddy d'avoir entraîné la jeune Pisseuse dans la mort, celle-ci sera accidentelle. Le scandale ne vous éclaboussera pas. Et cette lettre sera détruite. Le mal de manque, ça ronge comme un cancer.

Je le questionnai avec impatience : « C'est toi Daddy ? Dad ? » Il ne répondit pas. Nous reprîmes la descente. Je le tenais de près en marchant sur le Stradone avec ma corde tendue qui restait enroulée à sa taille. Je craignais qu'il ne se jetât dans le vide.

La marche précautionneuse le long de la large vire, les derniers rappels, les Bocchettes, le refuge où il s'engouffra.

Je commandai une omelette au speck et un pichet de bardolino. Je m'installai sur la terrasse. Le soleil était haut dans le ciel. Il était dans les deux heures de l'après-midi. Ce pauvre type m'avait mis en retard. Encore que je n'avais rien d'autre à faire qu'à redescendre à Madonna di Campiglio : cinq heures de marche sans se presser. J'y serai vers dix-neuf - vingt heures ça irait bien, j'avais ma chambre réservée au Garni dei Fiori. On me servit sous le vaste parasol installé pour protéger les clients des ardeurs du soleil. Je me sentais vaguement coupable. Je ne pouvais pas abandonner Daddy dans cet état. Avant de m'en retourner, je jetai un œil dans la chambre : les alpinistes font souvent une petite sieste avant de repartir. Il était assis là, prostré, la tête dans les mains. Il faisait pitié.

– Tu devrais manger un morceau et redescendre à Madonna di Campiglio avec moi, tu ne crois pas ?

– Peut-être. Tu es gentil. J'ai honte de tout ça. Laisse-moi donc...

– Allez, viens...

Je l'obligeai à se lever, je l'accompagnai dehors en le tenant par l'épaule et le forçai à s'asseoir. Je commandai une autre omelette et un autre pichet. La lumière semblait le calmer. Une douce tiédeur baignait la terrasse. Il n'y avait guère de monde. Les montagnes environnantes allaient se parer progressivement de la lumière dorée du soir qui viendrait plus vite par ici que dans la vallée.

- Raconte-moi ton histoire.
- Tu as lu, non ?
- Je n'ai pas tout compris. Tu as vraiment posté cette lettre ?

À qui ?

Il contempla l'omelette mais n'y toucha pas. Il but du vin. Qui était ce vieux, ce Daddy suicidaire fêru de montagne et, d'après ce que j'avais lu, miné par un amour fou pour une jeune fille ? Et cette Pisseuse ? Où était-elle ? La lettre romantique qu'il m'avait montrée me paraissait absconse et irréaliste.

L'alpinisme crée des liens forts en quelques heures. On rencontre un type dont on ignorait tout, on échange des souvenirs étrangement communs, les escalades connues, on se tutoie par esprit de corps : *Tu as fait "l'Ange" au Saussois ? Mazette, c'est vachement difficile, non ? Moi, j'ai calé après deux longueurs...* Les courses en montagne que l'on a déjà faites : *Je suis bien d'accord avec toi : la traversée des arêtes de la Meije, c'est la plus belle course des Alpes.* On fait cordée ensemble pour peu que l'on soit monté seul au refuge. L'équipe singulière que nous avons formée avec Daddy aux portes de la mort avait resserré ces liens de précoce amitié. La lettre intime dont il m'avait confié la lecture en portait témoignage. Mais connaît-on vraiment ses amis ? Je voyais Dad comme on regarde ces paysages familiers qui défilent sous les ailes de l'avion sur le point d'atterrir et que l'on contemple par le hublot. Sitôt que l'on croit identifier quelque autoroute, une rocade, des bâtiments, que l'on reconnaît un supermarché et son parking, on est déjà plus loin et en contrée inconnue. Avions-nous bien vu ? N'avions-nous pas été victime d'une illusion ? Les âmes sont des terres étrangères, comme ces terres coutumières qui s'avèrent mystérieuses vues de haut. Qui était-il, Daddy ? L'amant s'en allant vers la mort avec sa Pisseuse ? Je ne parvenais pas à imaginer ça. Plus vraisemblablement un déprimé marchant vers le suicide en fantas-

mant. Un mythomane. Ou seulement un vieil homme désespéré et hanté par la mort ? Terre étrangère. L'âme est une terre étrangère. Il buvait verre sur verre. Il s'enivra vite, fatigué et à jeun qu'il était. Un verre, puis un autre. Goulûment. L'alcool délie les langues, y compris celles des vieux suicidaires.

Il raconta. Il dirigeait une société de courtage. Il s'était entiché d'une stagiaire. Il avait soixante ans, elle vingt-cinq. Ils vivaient d'enflammées amours adultérines depuis quelques mois. Ils ne le supportaient plus et auraient décidé de s'engouffrer dans une vie d'amour passionné pendant un mois avant de se suicider ensemble en se jetant de l'Albergo. J'écoutais les balivernes de mon ami. Il avait besoin de ça, être écouté. Je n'étais plus pressé. Il buvait tout en me narrant son aventure invraisemblable : « Un jour, elle avait moqué mon grand âge et m'avait donné du *Daddy*, je lui avais retourné *Pisseuse* et on avait gardé ces tendres surnoms. On se voyait une fois par semaine. Sauf pendant les vacances. Sauf quand il y avait un empêchement. Nous avions compté : quarante fois par an, quarante-cinq peut-être et deux heures à chaque fois. Quatre-vingts heures. Et que de sexe et de bavardage. Pas de promenades, pas de spectacles à partager, ni de nuits étoilées sous la tente. Les nuits. On en rêvait des nuits. Une ou deux par an peut-être, au mieux, quand les conjoints s'absentaient pour visiter une grand-mère en province. Et que des grand-mères visitables de conserve. Pas plus de nuits qu'en quinze ans de mariage. J'adore l'alpinisme, tu sais bien. Elle voulait connaître la montagne. Et tout ce qui m'exaltait, tout ce que je lui racontais sous la couette après l'amour : l'opéra, les belles voitures décapotables, les Relais & Châteaux, les grands bourgognes, les falaises d'escalade. Elle aimait la lingerie et les bijoux. Impossible de rien lui offrir, tu penses bien. Et l'Italie, Vérone, Roméo et Juliette. Sa mère est Italienne. La Pisseuse est bilingue. Et

Venise. Ah, Venise... On y pensait en évoquant l'achèvement du temps de la sensualité et le début de la fin de l'amour fou. Un voyage de noces sanglantes vers la mort. Comme dans les derniers chapitres de *Belle du Seigneur*. Un mois, ça fait sept cent vingt heures. Presque l'équivalent de sept ans de vie commune. *The seven years itch*. Sept ans avant la lassitude d'avec le temps. Nous rédigeâmes un programme avec exaltation. Qui nous a conduits de Paris jusqu'ici à travers l'Italie du Nord.»

Je me tournai comme pour chercher la présence de sa Pisseuse. Nous? Il avait dit «Nous»? Elle était là? Il me regarda comme un idiot. Son histoire ne tenait pas debout. Pas davantage que ses calculs absurdes. Je voulais bien le croire déprimé, le surmenage, cette aventure exaltante avec une jeune fille, l'envie de mort qui vous saisit quand approche la retraite, l'impuissance quand approche la limite au-delà de laquelle le ticket n'est plus valable, la maladie peut-être. Encore qu'il semblait en pleine forme, le Dad. Mais de là à entraîner une jeune fille dans ce délire? Son silence était une réponse. Elle avait dû retrouver la raison, sa jeune chérie. Ou ne jamais l'avoir perdue et feint de s'approprier une virtualité pour vivre une escapade amoureuse avec fantasme terminal. Mais il l'avait cru, lui? Il était complètement cinglé, oui! Il poursuivit:

– Elle s'était mariée jeune avec un type de quarante ans, un médiocre qui ne lui faisait l'amour que tous les trente-six du mois vite-fait bien-fait. Je lui avais appris le plaisir. Je l'aimais passionnément, tu sais... Elle n'était pas trop jolie avec ses jambes boudinées, ses yeux un peu torves, ses cheveux châtain filasse, mais elle avait des belles formes et un grand front intelligent. Et elle était gracieuse, tellement gracieuse, si tu savais comme elle était gracieuse... Elle pratiquait la danse. Elle adorait le sexe. Je lui disais les mots de *l'Amour fou*. *La beauté sera explosante-fixe*.

– *Et magique et circonstancielle ou ne sera pas.* Je connais ça. Et elle a vingt-cinq ans.

– Nous ne pouvions plus nous passer l'un de l'autre, voilà. Comme Roméo et Juliette, Tristan et Iseult.

– C'est ça. Et toi, tu voulais entraîner une gamine dans ton délire mortel?

– C'était notre décision commune. Nous partagions un amour fusionnel.

J'étais indigné. Un amour fusionnel? À soixante ans? Avec sa Pisseuse qui pouvait être sa fille? Je restai pantois devant son naïf égoïsme. Il buvait son vin à petites gorgées. Il commanda un autre pichet. Il se saoula progressivement, savamment, et je ne crus pas sain d'intervenir. Bien dosé, l'alcool est une douce thérapeutique de la mélancolie. Il favorise la puisée des souvenirs mauvais, les pousse à remonter et les expulse par la bouche, les efface un peu parfois au passage ou pour le moins les éclaire d'un jour vapoureux et subtil. Ça fait du bien. Et pour peu que le vin soit bon, ça apaise aussi le ventre serré par l'angoisse. Le vin était bon. Il levait toute inhibition à Daddy qui poursuivait sa narration le regard dans le vide, ne s'interrompant que pour remplir son verre. Il ponctuait ses phrases de «tu sais» ou «tu vois?» «tu comprends?» «tu penses bien» complices:

– Le premier jour, c'était formidable, tu sais... Merveilleux. On a fait l'amour trois fois chez elle. La Pisseuse avait laissé un mot à son mari: «*Je pars. Ne m'en veux pas. Tu auras de mes nouvelles dans un mois.*» On a baisé dans le lit conjugal: la presse du désir était immense, tu comprends? J'avais loué une voiture de sport, une Audi S5 cabriolet grise. Elle fit la moue. *On n'avait pas dit une Ferrari rouge, Dad?* en m'embrassant fougueusement pour masquer sa raillerie. *Vous êtes d'un bourgeois!* Elle tenait à me voussoyer. On a roulé main

dans la main jusqu'à Joigny pour faire étape dans un Relais & Châteaux. L'endroit était divin, vraiment, le repas raffiné, la literie soyeuse, tu vois le tableau ? On a refait l'amour et encore le lendemain. Trois Viagra déjà. Je l'emmenai aux falaises de Surgy. Nous avions hâte d'entreprendre son initiation à l'escalade et d'inaugurer l'équipement que j'avais acquis pour elle : chaussons d'escalade, baudrier, joli pantacourt de toile moulant, tout le fourbi qui, hélas ! révélait l'épaisseur de ses mollets et de ses chevilles. Je me souviens qu'elle se rembrunit en admirant l'élégance racée d'une jeune fille aux jambes fines qui était engagée dans une voie quand on arriva à pied d'œuvre. La Pisseuse pratiquait la danse depuis son enfance. Elle était souple, gracieuse, avec un sens de l'équilibre naturel et donc forcément douée pour la grimpe. Mais elle a eu le vertige et elle hurlait dès qu'elle posait ses pieds à deux mètres du sol. Malgré la corde que je tenais fermement pour prévenir toute conséquence au moindre dévissage, tu penses bien. Raté pour l'escalade. Raté pour la montagne. Il allait falloir changer les plans. On a repris la route, moroses, jusqu'à un Château-Hôtel de Bourgogne, très beau mais moins que le précédent. Au passage, on a fait halte chez un vigneron pour goûter du vosne-romanée : une mauvaise année, insuffisamment aéré, trop frais, et servi dans de ridicules verres cannelés. Les remon-tées acides m'assaillirent toute la soirée, tu vois le tableau. On a baisé dans un lit qui grinçait et sous les draps. La soirée était fraîche, le chauffage inexistant et la fatigue éternelle insistante. Un Viagra encore. J'avais repris le tabac depuis que je fréquentais la Pisseuse mais uniquement des havanes. Des « Roméo et Juliette » tu penses bien, évidemment. Nos affaires se stabilisèrent les jours suivants : le lac du Bourget, « ô temps ! suspends ton vol », où elle avait des souvenirs. Le canotage convenait mieux à la Pisseuse que l'escalade. Et c'était prévu de longue

date. On a poursuivi le voyage tel que nous l'avions amoureusement programmé : l'Oisans, La Grave, la vue merveilleuse sur la Meije et le Râteau. Elle voulait retenter l'expérience de la montagne. Peut-être que la marche dans la neige ne l'effrayerait pas autant que la grimpe verticale, tu comprends ? Le premier jour, le téléphérique était en panne. Le second jour, il pleuvait à verse. On monta le troisième jour par un temps incertain. On alla avec piolets et crampons jusqu'au pied du sommet ouest du Râteau : tu connais, non ? Une jolie course mixte, neige et rocher, facile, peu éprouvante. Au pied de la paroi rocheuse, elle s'effondra de trouille. Il fallait mettre un trait sur tout ça, tu penses bien. Je t'ai parlé de Rebecca ?

– Non. Qui est-ce ?

– Ma femme. Enfin ma future veuve.

J'ignorais ce détail : il était marié. Non, il ne m'avait pas parlé de Rebecca. Il s'adressait à moi comme à un vieil ami. Une amitié qui lui semblait plus précieuse que celle issue d'une banale rencontre entre alpinistes. Avait-il des amis ? Il me parla de Rebecca en termes passionnés, les yeux se mouillant davantage à chaque phrase.

– J'ai commencé à ressentir le mal de manque de Rebecca en redescendant à La Grave par le téléphérique. Tu sais, cet engin diluvien qui semble toujours fonctionner au ralenti. La Pisseuse boudait. Rebecca, ma femme en attendant d'être ma veuve. Une vraie personnalité, tu sais, Rebecca. Une grande femme. Pas plus que la Pisseuse mais en imposant davantage. Des fesses corpulentes mais dures, musclées, tu vois ? Des seins volumineux, hauts dans le corsage, qui pointent au-dessus du ventre. Maternelle. Elle se trouve trop grosse. Mais un port élégant avec toujours des pantalons de belle coupe qui la moulent érotiquement, des escarpins qui cambrent sa taille, de jolis pieds fins avec des ongles écarlates. Un visage impression-

nant, encadré par une chevelure drue, un casque compact noir et bouclé. Et une sacrée sportive, si tu savais.

En décrivant sa femme, je devinais qu'il la voyait à travers ses yeux embués et qu'elle devait lui apparaître en ombre sur le flanc du Croz del Rifugio. Il s'animait, une gestuelle accompagnait le portrait qu'il faisait d'elle, ses bras dessinaient des hanches, une coupe de cheveux, une poitrine avec des mimiques et une sorte de regret contrit.

— Elle y fiche des paires de lunettes, dans sa crinière. Elle les saisit avec brusquerie en s'horripilant qu'elles y restent accrochées. Elle a cinquante ans mais pas une ride. Quelque chose d'adolescent, tu comprends ? Des yeux petits, noirs, pétillants, une perspicacité fulgurante, un grand front. Des lèvres minces soulignées d'un trait de rouge. Tu sais, chaque détail de son physique ne mérite guère que l'on s'y attarde et pourrait paraître quelconque ou imparfait. Mais l'ensemble est considérablement séduisant. Tout le monde la remarque et c'est une fierté que de l'avoir à son bras.

Il ne s'adressait plus à moi. Après avoir mimé ridiculement qu'il ôtait des lunettes imaginaires accrochées à ses cheveux en brosse, qu'il eut trituré son visage fripé, aminci ses lèvres pour dresser le portrait de Rebecca, il restait posé sur le banc, le regard vitreux, coudes sur les genoux, penché par le poids des ans et de la déception. Vieux définitivement. Mélancolique. Il buvait le bardolino. Sa narration se poursuivait en désordre :

— Et en route vers l'Italie. Et allons-y ! Les hôtels de luxe. Les jacuzzis. Les havanes aux volutes bleues se dissipant dans le ciel. Les démonstrations de danse comme pour faire oublier son inaptitude. Les Viagra aussi, tu penses bien. À Milan, on donnait *Tristan* et *Don Giovanni* en alternance à la Scala. Nous avions prévu Wagner pour notre parcours vers la mort amoureuse. Wagner. Tu parles. Je préférerai un premier essai avec

Mozart. Des fois que l'escalade vers les sommets wagnériens... Tu me comprends, non ?

Il grimaça d'un rictus amer en se tenant le visage serré entre ses mains, en dodelinant tête baissée :

– Bien m'en prit. La Pisseuse n'avait jamais mis les pieds à l'opéra. Sa musique à elle, c'était le rock, la salsa, les trucs de jeunes. Elle a pris un temps fou pour se préparer avant le spectacle. Elle se foutait de mon impatience. *Mais presse-toi voyons, ça commence à dix-neuf heures trente précises. On va rater l'ouverture, et peut-être même le premier tableau. Laissez-moi donc ! Les Italiens à l'heure ? C'est nouveau ça. Et puis vous connaissez votre Mozart par cœur, hein ? Vous ne me voulez donc pas jolie ?* Elle minaudait. Insupportable. Elle râla dès le premier air, tu sais, celui de Leporello : *Voglio fare il gentiluomo*. Le surtitrage était en anglais. Elle protestait à voix haute : *On comprend rien ! Chuuuut*. Les autres spectateurs vitupéraient en s'efforçant de ne pas trop gêner Leporello, tu vois le tableau ? *Tu ne comprends plus l'italien ? Ah ? Y chantent en italien ? C'est la meilleure ! Chuuuut*. Elle s'est endormie dès l'air de la liste. Pire : elle a ronflé et j'ai dû subir d'autres *chuuutttt!!* outragés. La honte. Elle a repiqué un somme à *Là ci darem la mano*. On s'est enfui sous les regards furieux dans des claquements de fauteuils retenus avec peine. Le lendemain, la Pisseuse s'est montrée frivole. Pour me faire pardonner Mozart, tu comprends, je l'emmenai dans les boutiques. Son mari était riche. Elle ignorait la valeur des choses. Prada, Gucci, Bulgari, Sarenza pour elle, c'était des marques. Je m'étais agacé en silence le matin dans les hôtels : elle changeait de lingerie chaque jour mais semblait ne jamais se préoccuper de la laver. Slips et soutiens-gorge salis s'entassaient dans un mauvais sac de plastique qu'elle fourrait au fond de sa valise Lancel en cuir vert. Je lui achetai une réserve pour le reste du voyage chez

Parah: strings, shortys, bodys, bas de soie, guêpière, serre-taille, tout l'attirail quoi. Et un collier d'or chez Vigano. Je faisais mes comptes, tu penses bien. Je m'étais fixé un budget pour ce dernier mois de vie. Je le dépassai dès Milan. Ça ne posait pas vraiment problème: j'allais puiser dans mes réserves, dans la fortune que je laissais à Rebecca et aux enfants. La culpabilité qui s'était cachée aux premiers jours faisait surface. Et le mal de manque de Rebecca, le mal de manque qui me tenaillait chaque jour davantage, qui me faisait espérer l'Albergo. Profond, insistant, mortifère. Je t'ai parlé de Rebecca?

Il semblait ne plus s'en souvenir. Je commençais à la deviner, cette Rebecca dont l'ombre planait sur nous depuis le Cruz del Rifugio. Daddy l'évoquait avec une passion désolée: «C'est une femme excessive, vois-tu. Lorsqu'elle a soif, elle dit: *je suis desséchée*. Quand elle est fatiguée, elle s'effondre *morte*. Elle ignore les *délicieux*, les *excellent*: pour elle, un camembert est *génial* ou *nul* point/barre. Mais jamais bon ou mauvais.» Il alternait le plus profond désespoir avec les évocations enfiévrées de sa femme. Il alluma un cigare avec une amère volupté: «Elle arrête de fumer avec une facilité déconcertante, pendant quelques mois, elle récupère cinq kilos, elle s'en offusque et elle refuse. Un spectacle ne peut être que du délire: *on a vu une pièce hier soir, géniale, du délire, hallucinante*. Rebecca disait me vénérer. Que j'étais l'homme de sa vie. Elle m'a épousé il y dix ans en troisièmes noces. L'homme de sa vie, tu parles. Cultivé, attentionné, gentil et à sa mesure, qu'elle prétendait. Quelle misère! Quelle honte!»

Il reprit du vin avant de poursuivre. Il contemplait le liquide vermeil dans le soleil. Il leva sa tête. Il arrondit sa bouche pour lâcher des ronds de fumée bleue qui se dissipaient avec le vent dans le ciel dégagé de tout nuage. Tout en continuant d'évoquer ce qu'il appelait le mal de manque de sa femme. Le

fameux mal de manque qu'ils anticipaient avec sa Pisseuse dans leur lettre *Chers tous*. Le mal de manque. Une case, oui, c'est une case qu'il lui manquait à ce pauvre Daddy. Il complétait le portrait: «Rebecca est insatiable: elle aime manger, boire, sortir, danser toute la nuit, partouser. Elle adore cuisiner, ne compte pas, ne mesure guère pour la maisonnée, les visites des enfants, des amis, des petits-enfants.» Il éclata en sanglots. Il écrasa le cigare à moitié consumé. Il se calma. Il but un autre verre. Il broya lentement les restes calcinés du havane sous son pied. Le *Roméo et Juliette*. Son ivresse progressait: «Rebecca est généreuse. Elle parle fort, sa belle voix grave impressionne. Une vraie voix de contralto, la voix d'Azucena dans *Le Trouvère*, tu vois? Elle adore l'opéra. Wagner surtout, tu imagines ça? Cette femme impatiente peut rester immobile et béate en s'abreuvant des heures de *L'Anneau du Nibelung*. Elle est insupportable aussi.» Je ne voyais pas du tout. J'ignore tout du bel canto. Je ne connaissais pas davantage cette Azucena que Leporello ou ce célèbre Nibelung annelé, mais je feignis:

– J'imagine.

– Elle ressasse les mêmes anecdotes. Je lui reproche d'être velléitaire, pusillanime, versatile. Ça l'exaspère. Elle raffole des nouvelles technologies.

– Tu parles d'elle au présent. Pourquoi l'avoir quittée?

Il me regarda longuement. Il soupira mais s'abstint de répondre. Je n'étais plus là pour lui. Il s'exaltait seul, enflammé par la fatigue et le vin. «Elle se connecte sur Internet quasi en permanence avec son téléphone. Elle nous transmet à chaque instant la météo et la température qu'il fait en temps réel. Elle exige que l'on constate le brillant soleil qui figure sur l'écran, et on ne voit rien car le soleil, le vrai, illumine l'écran, forcément, tu piges?» Il ricanait de ces évocations, en larmes, en se tenant la tête d'une main, penché sur la table. Puis il se leva, tituba

et revint s'asseoir à mes côtés. Il riait à gorge déployée entre les sanglots. Il était saoul. Il saisit mon téléphone qui traînait sur la table et me ficha sous le nez l'écran illuminé par le soleil avant de reprendre ses élucubrations. Il devenait vulgaire : «Tu y vois quelque chose là, toi, sur ton écran gavé de soleil ? Tu vois la météo, toi ? La météo de Venise ? À Vérone c'était affreux. Une fine bruine enveloppait la ville et le balcon à la con attribué à Juliette abritait les badauds qui y flânaient entre deux commerces touristiques, tu piges ? L'aventure perdait tout sens mais nous nous acharnions à poursuivre ce programme fantasmé aux beaux jours des amours adultérines. Chaque soir, dans les hôtels de luxe qui se ressemblent tous, nous faisions l'amour sans surprise, tu comprends ? La routine, si vite, avant même Venise. Je devais augmenter les doses en vieux salopard que j'étais. Elle ouvrait *Belle du Seigneur* que je lui avais offert dans l'édition de la Pléiade et elle s'endormait dessus, la conne. Elle ne parvint jamais aux derniers chapitres, ceux du désamour médiocre et douloureux. Elle buvait du Coca-Cola. Elle disait préférer cette boisson infecte au champagne. Quelle salope ! Venise ! Ah Venise ! Tu la vois la météo à Venise, là ? »

Il reprit son manège avec mon téléphone, me montra en tremblant l'écran qui brillait dans la lumière et m'interrogea presque en criant avant de s'effondrer encore pour poursuivre le récit de son voyage grotesque vers la fin programmée. «Tu la vois la météo à Venise, là ? On avait programmé du libertinage. À Venise. Elle tenait à voir ça, aller dans un club, contempler la débauche, y participer peut-être. Mais il n'y a pas de partouzeurs à Venise. Sinon cachés au sein des belles demeures s'avançant dans les canaux bourbeux. On a été obligés de revenir jusqu'à Vérone, dans le quartier de l'aéroport et chercher une chambre. On a trouvé un hôtel deux-étoiles pour VRP internationaux, tu vois le tableau ? Et quelle chambre ! Ils étaient loin,

les Relais & Châteaux. Le club se trouvait par là. Un endroit minable pour hommes d'affaires vicieux et escorts de banlieue. Un bar en Formica, une piste de danse étique, des fauteuils avachis, des peintures ridiculement obscènes sur des murs défraîchis. J'avais dû insister pour y entrer en versant un pourboire inique car la Pisseuse avait voulu s'y rendre en pantalon, la conne, alors que le *dress code* imposait une tenue sexy ou pour le moins féminine, évidemment. La clientèle raque pour mater les gonzesses, non? La salle principale ouvrait sur des couloirs sombres, des pièces remplies de matelas plastifiés et pourvues de distributeurs de capotes et de gel lubrifiant. J'y entraînai ma pute qui contempla avec dégoût les couples s'exhibant là. Tout au fond se trouvait un sauna avec des douches, un jacuzzi, un hammam. Elle consentit à se déshabiller dans un coin isolé, en me jetant ses vêtements comme à un valet. Elle avait enfilé un des peignoirs entassés sur une table. Je suis retourné ranger ses habits dans les petits casiers prévus pour ça. Des casiers comme dans les piscines, tu vois? Je me suis déloqué. Je suis retourné vers le sauna avec une serviette à la taille en exhibant mes jambes de minette et mon torse nu. Elle était à poil dans le bain bouillonnant. Elle exposait fièrement ses seins, assise au côté d'un bellâtre velu blondard dans la belle quarantaine qui lui parlait d'abondance en italien. Bilingue la Pisseuse. Une fille siliconée rêvassait face à eux. Je me rappelais la première fois qu'on s'était retrouvés nus et son étonnement devant mon corps imberbe. Et qu'elle m'avait confié n'avoir connu que des amants poilus, la pute. Ça l'excitait, les poils, la Pisseuse. Elle m'a envoyé un clin d'œil qui se voulait complice, tu comprends? Obscène, oui. Vulgaire!»

Il commanda une grappa au gardien qui servait les touristes. Je tentai de le dissuader de s'enivrer davantage. Il demeura prostré et avala le verre d'un trait dès qu'il fut servi. Il ouvrit sa

chemise sur son torse imberbe qu'il exposait. Hilare. Il poursuivait avec une amertume croissante, en imitant la voix grave de sa femme :

– Elle avait horreur des mecs velus, Rebecca. Et c'était pas une chichiteuse quand on allait dans les boîtes infâmes. Entière. Entière, tu comprends ? Outrancière mais généreuse et, pour peu qu'elle devienne insupportable, son merveilleux sourire fait fondre. Elle dit : *Je suis une femme douce*. Et c'est vrai, tu sais. Lorsqu'elle sourit, Rebecca devient incroyablement douce et avenante. D'une affabilité désarmante. Elle peut se démenier pour aider quiconque se trouve en péril ou démunì. C'est une ancienne militante communiste, tu piges ? Elle revendique la justice en ce bas monde. Elle est capable de se mobiliser pour. Lorsqu'on la taquine sur son goût du luxe, elle balaie l'argument d'un *c'est pas parce qu'on est prolo qu'on n'a pas le droit d'aimer ce qui est beau, non ?* Elle ne suscite jamais l'indifférence mais l'irritation ou l'admiration, ou les deux à la fois. Je l'adorais, tu sais.

– Pourquoi l'avoir quittée ?

– Mais je ne l'ai jamais quittée. La Pisseuse, c'était juste pour mourir.

C'était absurde. Il me rappelait Wilson, le héros d'une nouvelle de Somerset Maugham qui décide de consacrer l'argent dont il dispose pour vivre les dernières années de sa vie en paressant à Capri. Quand le pactole est épuisé et qu'il décide de mettre à exécution son projet de suicide, il n'en a pas le courage et devient un clochard ne survivant que par la charité de son ancienne femme de ménage. Je lui racontai l'histoire de Wilson, le Lotophage. J'insistai sur un aspect essentiel du personnage. Wilson était seul. Il avait toujours vécu seul. Dad m'écouta avec attention, épuisé par ses douloureuses confidences. Je tentai une consolation : « Peut-être que l'instinct de

survie est en nous? Dans nos tripes, dans nos gènes?» Il ne répondit pas. Il resta longtemps silencieux, semblant méditer. Il me quitta pour s'en aller vomir dans l'herbe rase un peu plus loin. Il s'aspergea le front au point d'eau dont la terrasse était pourvue, un robinet planté dans le mur du refuge. Il fit couler longuement l'eau froide sur sa nuque et me rejoignit. La chemise ouverte, le poitrail glabre dégoulinant. J'insistai :

– Pourquoi l'avoir quittée?

– Mais je ne l'ai jamais quittée. La Pisseuse, c'était juste pour mourir.

– As-tu eu des amis qui sont morts de maladie?

– Ça...

– J'ai toujours été frappé par l'instinct de survie. Peut-être que l'instinct de survie est en nous? Dans nos tripes, dans nos gènes? Même épuisé, douloureux, sans aucun espoir, quand le cancer ronge, annihile, pousse le malade vers la tombe comme un squelette ambulant, hideux, il est rare que l'agonisant se suicide. L'euthanasie oui, parfois. La mort donnée, peut-être, mais non pas infligée par soi-même. Il y a toujours quelque chose qui retient le bras. Sauf si l'on est dépressif. Tu es dépressif, non?

Il ne répondit pas. Il reprit le récit de la soirée dans le club minable en se grattant la poitrine entre les pans de sa chemise : «Un clin d'œil qui se voulait complice. Tu parles, complice! Obscène. Vulgaire, oui! Dégoûtant. Penchée en avant, elle immergeait sa poitrine et je voyais bien que le type caressait son dos, descendait sur sa croupe. Elle gloussait bêtement. Elle s'étirait et je voyais bien que sa main devait tripoter le mec. Ils sont sortis du bassin couverts de mousse. Elle s'est précipitée sur le peignoir et s'est planquée pour s'essuyer, la pute, tu comprends? Le bellâtre s'est tamponné longuement avec une serviette. Il se pavanait avec son corps bronzé et musclé

d'athlète bodybuildé velu. Ils se sont isolés dans une cabine. L'autre fille les a rejoints La siliconée du jacuzzi. Une fenêtre était aménagée dans la paroi pour les voyeurs. On s'est agglutinés devant, nombreux, avec nos ridicules serviettes à la taille, tu vois le tableau? J'ai dû jouer des coudes sous les *Aspetare! Impaziente! Stupido!* des autres couillons. Pour admirer ma Pisseuse se faire lécher la moule par l'autre salope. Ma pute, oui. En me tâtant ma bite molle. Le bel Italien l'a pistonnée longuement en levrette et il l'a sodomisée sous les vivats. Tu sais, j'entrevois le visage radieux de ma Pisseuse dans le miroir qui décorait le mur de la cabine. Explosante-fixe. Elle m'avait toujours refusé ça: elle prétendait souffrir de fissures anales, tu parles. J'attendais qu'elle reprenne ses esprits en picolant au bar. Le mal de manque. Tu comprends? On est rentrés à l'hôtel anonyme. Elle a arraché ses vêtements et elle s'est effondrée sur le lit. Elle s'est endormie comme une enfant, la salope. Nue. Hideuse. Je l'ai regardée longuement. Ses seins commençaient à s'avachir un peu en tombant de chaque côté du torse. Ses fesses aussi qui débordaient sous elle. Son gros cul. Ses gros mollets boudinés. Elle ronflait bouche ouverte. Ses cheveux filasses. Son ventre creusé où j'ai cru deviner les vergetures futures. J'ai jeté au bas d'un placard la paire de menottes que je conservais encore au fond de ma valise. Je me suis foutu à poil. Je me suis contemplé devant le miroir, je me tournais, j'observais mon corps imberbe et ridé qui ne portait aucune marque, tu vois la scène? Oubliées les griffures, les traces tant espérées. L'attente des marques infligées pour compenser les prudences des temps des amours adultérines. Elle s'est retournée en dormant dans un borborygme affreux et est restée sur le ventre. Elle ronflait. Son gros cul. Je me suis approché du lit. Je me suis mis à genoux entre ses jambes écartées. Je voyais ses fesses, la peau d'orange qui commençait à

perler, sa raie, son anus refermé, plissé, sa fente obscène qui s'entre-devinait entre les poils jaunes. J'ai posé mes mains. Mes ongles sur sa viande avachie. Et je les ai plantés. J'ai lacéré son cul avec mes ongles. Ses chairs marquées de traces rouges que j'aurais voulues indélébiles. Elle s'est réveillée en hurlant.»

Il se leva en titubant, glauque, répugnant, saoul, grimaçant des brûlures de vin et de grappa dont les relents acides devaient refluer sous son sternum, se dégoûtant lui-même de ses histoires médiocres de partouses inabouties, de ses mots crus ignobles lâchés dans la suave tiédeur de l'après-midi, des cruautés amoureuses minables avortées, tout ça pour mieux mourir à deux ? Pour sa jolie Pisseuse qu'il traitait désormais de putain comme n'importe quel cocu ? Allons donc. Un amant éconduit ? Je le voyais plutôt ravagé par la culpabilité, par l'angoisse de mort, déprécié, déprimé par sa propre faute. Il tint à achever une narration dont le terme se devinait trop aisément : « On a renoncé sans même en parler au projet de camper sous les étoiles. J'avais oublié ma guitare à l'hôtel de Milan. Oublié les villages, les champs de fleurs, les torrents, les sentiers et les levers de soleil. Il ne restait du programme que l'orage. Elle a téléphoné, en italien, tu comprends ? On est retourné à Venise. Une heure et demie de silence glacé, t'imagines ça ? Elle m'a demandé de la déposer à la gare. C'était les premiers mots qu'elle m'adressait depuis que je lui avais lacéré les fesses. Ses derniers. Les derniers mots de ma Pisseuse adorée. Elle a giclé de l'Audi, elle a saisi son sac Lancel en cuir vert et s'est engouffrée dans la Ferrari rouge, la pute, la Ferrari rouge qui attendait devant Venezia Santa Lucia. »

Il s'étira, se massa longuement les lombaires. Il me remercia de l'avoir écouté, s'excusa de m'avoir importuné et s'en retourna vers le refuge. Il n'était pas frais. Il ne marchait pas trop droit mais je sentis un sursaut de vanité chez lui et la honte qui le

taraudait. Il ressortit peu après avec une cafetière. Il m'offrit une tasse qui s'avéra bien amère. Il en but au moins un demi-litre. Nauséeux, il se rafraîchit et se dessaoula un peu en s'immergeant la tête sous le robinet d'eau froide. Il installa son sac sur les épaules. Il me fit un vague geste de salut en chancelant vers le sentier de redescente vers Madonna di Campiglio.

Le temps de régler la note, de regrouper mes affaires et je pris le même chemin. Je retournerais bientôt vers une épouse triste et lasse, au mieux indifférente, vers des enfants égoïstes et méprisants, vers un emploi tristement routinier prélude à une retraite désœuvrée. Pourquoi avait-il abandonné sa Rebecca dont il parlait avec fièvre ? Pour mourir ? Il avait dit ça, à deux reprises : *Mais je ne l'ai jamais quittée, Rebecca ! La Pisseuse, c'était juste pour mourir !* Mais nous allons tous vers une mort certaine. J'y songeais en trébuchant sur les pierres du chemin. Quand ? Comment ? D'une *belle mort* comme on dit de ceux qui s'endorment et ne se réveillent pas ? Ou frappé d'une attaque cérébrale et gisant pendant des mois affreusement muet et paralytique, baignant dans ma pisse et ma merde ? D'un cancer, d'un vrai, qui ronge les chairs comme les âmes ? Ou comme Preuss ? Je songeai à Dad, à sa Pisseuse flouée, à la Rebecca qu'il regrettait tant. À l'absurdité de sa démarche. Mourir ? Pas comme l'avait imaginé Dad en tout cas...

Sur ma droite, je voyais la face ouest du Campanile et le dièdre Fehrmann. Je bifurquai pour prendre la sente conduisant au pied de la voie.

Il était là, à quelques mètres de l'attaque, au bas d'un névé incliné. Il regardait la face raide du Campanile comme pour chercher l'emplacement de l'Albergo. Je mis la main sur son épaule. Il sanglota longuement dans mes bras. Je lui disais qu'il était devenu un ami, que nous allions redescendre ensemble, que tout ça était passé, que sa dépression s'évanouirait et

qu'il fallait qu'il retourne à Rebecca, qu'elle pardonnerait, qu'elle était aimée. Il pleurait. Il répétait dans ses larmes que jamais jamais elle ne pardonnerait et qu'il ne fallait pas qu'elle pardonne, qu'il ne méritait que la mort, que tout ça était sa volonté mais sa faute aussi, qu'il fallait payer, qu'elle aurait son argent, qu'elle s'occuperait bien des filles, des petits-enfants, qu'il avait sauté du Vaporetto dans le Grand Canal et qu'on l'avait repêché, que la Pisseuse était une putain, qu'il ne semait que la détresse autour de lui, qu'il était lâche et veule. Je ne parvins pas à le consoler et je le vis repartir d'un pas incertain vers les Bocchettes. Remonter vers le refuge Tosa e Pedrotti.

Je parvins à la nuit à Madonna di Campiglio. Je pris la chambre au Garni dei Fiori où j'avais laissé ma voiture. Bien que revenu à une altitude raisonnable, je dormis mal. Je projetais de me rendre le lendemain à la Pale di San Martino, à deux heures et demie de route, pour dormir au refuge du Velo et gravir le Voile de la Mariée, cette belle escalade dont l'évocation avait tant troublé Dad. J'y rêvassais en avalant mon petit déjeuner. Mais il pleuvait et je décidai d'attendre sur place et de patienter jusqu'à ce que la météo capricieuse des Dolomites veuille bien servir mes intentions. La météo. Pauvre Dad. Je flânai toute la journée sous la pluie dans la station chic du Haut-Adige, bâtie à l'autrichienne, avec ses pizzerias, ses boutiques de luxe et ses vitrines de coucous suisses. Pauvre Daddy. Où était-il reparti avec sa hantise de mort ? Vers sa Rebecca ? Vers l'Albergo de nouveau ? Il était comme le Lotophage désormais, comme Wilson. Seul. Allait-il gagner Capri pour y rôder avec son fantôme ? Je m'en voulais de ne pas l'avoir retenu, mais qu'y pouvais-je ?

De retour à l'hôtel, je fus interpellé par le patron, qui m'interrogea avec son accent chantant :

– Vous étiez au Campanile Basso hier, n'est-ce pas ?

– Oui. Hier matin.

– J’ai eu le gardien du Tosa e Pedrotti au téléphone. C’est moi qui prépare ses commandes. Il m’a dit qu’on a trouvé le corps d’un alpiniste français mort au pied du dièdre Ferhmann. Il était parti faire le Campanile Basso par la voie normale malgré la pluie. Quelle folie. Je vous parie qu’il s’est égaré vers l’Auberge ensoleillée et qu’il a dévissé de là-haut.

– Oui, sans doute, vous devez avoir raison. Il a dû dévisser.

Le téléphone sonna. Pendant que mon hôte discourait en italien, avec des *Scusi? Più de speck? D’accordo. Ma que dice? Ah? Incredibile. Sì, sì, comprendo*, je méditais le destin de ce pauvre type. Il avait repiqué au truc, le Dad, et sous la pluie il avait toutes les chances d’y rester de toutes les façons. Seul, sans corde, sous la pluie. Il avait quand même réussi à grimper jusqu’à l’Auberge ensoleillée pour s’y jeter pour de vrai. Quel pauvre type quand même, quelle misère que cette mort absurde. Le patron de l’hôtel raccrocha. Il m’expliqua :

– C’était de nouveau le gardien de Tosa e Pedrotti. Il voulait modifier sa commande. Il m’a donné d’autres informations sur l’alpiniste mort. Ils n’ont trouvé aucun papier sur lui mais une cordée l’avait croisé le matin même au pied du dièdre Ferhmann. Il y avait une éclaircie et le type s’était engagé dans la voie. Ils disaient que c’est un Anglais.

– Ah? Il était Anglais? Ils l’ont vu tomber?

– Non, eux, c’était des Autrichiens. Ils ont renoncé, ils n’ont rien vu.

– Pourquoi avoir prétendu qu’il était Français? Parce que seul un fou de Français peut s’engager dans le dièdre sous la pluie? C’est beaucoup plus difficile que la voie normale.

– Est-ce que je sais? S’il est monté au refuge hier, vous l’avez peut-être croisé sur le sentier? Remontez et demandez au gardien si ça vous intéresse tant.

Je l'agaçais. Pourquoi ne pas retourner au refuge? Tenter de voir le cadavre? À quoi bon? Il n'avait pas de papiers sur lui et puis, marre de cette histoire qui ne me concernait pas. Ou plus. Je pris la voiture pour me rendre à la Pale de San Martino. En descendant la belle route sinueuse, je songeais. Était-ce lui? Il aurait été logique qu'il s'adressât à des Autrichiens en anglais. Que serait-il allé foutre au dièdre Ferhmann? Mais il était tellement cinglé, va savoir ce qui avait pu lui passer par la tête. Je ressassais en vain les hypothèses. Arrivé au pied de la Pale de San Martino, je garai ma voiture. Je montai au refuge du Velo. Le lendemain, je gravissais avec un guide le magnifique pilier du Voile de la Mariée dont Dad avait amèrement regretté ignorer l'existence. Je pensais encore un peu à lui et à sa Pisseuse puis j'oubliai cette histoire.

C'était il y a deux ans. Hier, je me suis rendu chez mon assureur pour modifier mon contrat d'assurance-vie. J'ai dû attendre. Dans le salon, je saisis au hasard une des revues disposées là pour faire patienter les rares clients dépourvus de lecteur MP3. Dont moi. Une revue professionnelle intitulée: *Courtage et Assurances*. Assez luxueuse, sur papier glacé, avec photos et illustrations. Je la feuilletai distraitement. Et je le vis. Il était là, le Dad, sur une photo accompagnant un article consacré au départ à la retraite du PDG d'une importante société de courtage. Tout radieux, posant au milieu de son équipe. Juste à côté de lui se trouvait un couple enlacé. La jeune fille avait un visage lumineux, avec des cheveux blond filasse, un grand front intelligent, des yeux brillants et un immense sourire. Une jeune femme plutôt: elle portait un bébé dans ses bras. Son compagnon la tenait par la taille amoureusement. Je remarquai qu'il ne ressemblait pas du tout à un bellâtre blondâtre italien velu propriétaire de Ferrari. Je ressentis une grande joie.

Sous la Cape

collection de littérature élégante et raffinée
a son siège permanent *in partibus infidelium*.
De ce côté-ci du monde, elle est hébergée par

Éditions Deleatur
Le Ponteil, 05310 Champcella

ISBN 978-2-86807-139-2

Dépôt légal : mars 2012.

« Elle s'immobilisa un fugace instant, cuisses écartées, fesses tendues. Je grimpais juste derrière elle et je venais de regarder vers le bas pour chercher où poser mon pied. Comme je relevais la tête, mon nez vint s'encaster dans la raie de ses fesses. Je me retirai vivement et faillis m'excuser. Mais, à l'évidence, elle ne s'était aperçue de rien. À l'évidence ? Les quelques mètres qu'elle acheva de franchir ensuite pour gagner le relais où Candaule avalait la corde me parurent bien courts. Il me semblait que son chaloupement s'était exagéré quelque peu, que ses cuisses s'écartaient davantage qu'il eût été nécessaire pour prendre appui sur les marches. [...] »

Notre premier de cordée s'engagea dans la seconde longueur. Il ressassait : "T'as bien compris maintenant, Love ? Tu attends ici avec mon pote et je te dirai quand je serai vaché au relais du dessus, OKdac ? Je crierai : RELAIS ! DÉPART ! et tu pourras y aller, OKdac ? Tu la surveilles, vieux ?" Pour ce qui était de la surveiller, je la surveillais. Et pas qu'un peu. Love dut lancer une mimique approbatrice car il partit en souriant et en lui envoyant un baiser d'une bouche en moue. À quel signal répondait-il ? Un sourire ? Un clin d'œil complice ? Un baiser symétrique ? Je ne pouvais le savoir puisqu'elle me tournait le dos mais je m'en foutais bien : elle remuait du cul contre moi par un petit piétinement sur place comme pour s'échauffer les muscles. La seconde longueur fut un délicieux supplice tant elle exagérait son déhanchement, prenant des poses lubriques, balançant son bassin, sortant son cul en arrière toutes voiles dehors et me laissant deviner sa vulve charnue moulée par ce short incroyable qu'elle portait à même la peau. »

Alpages en rut et parois torrides

Ces quatre nouvelles ont pour cadre des montagnes. Mais chacune propose au lecteur une approche contrastée de cette alchimie si particulière de l'altitude et du désir. *Luna di Miele* et *L'Auberge ensoleillée* explorent les tragiques retrouvailles d'Éros et de Thanatos sur les parois dolomitiques ; *L'Agneau pascal*, récit d'apprentissage, évoque avec émotion la haute Provence au temps du Front populaire. *Les Circonstances* traitent avec humour des techniques de progression dans les vias ferratas du Briançonnais.

Gaspard de la Noche : sous ce pseudonyme, hommage à Aloysius Bertrand et Maurice Ravel, se cache un célèbre professeur de médecine féru de montagne, de musique et de littérature. *Luna di Miele* constitue une première délicate pour cet amoureux du Briançonnais et des Dolomites.

